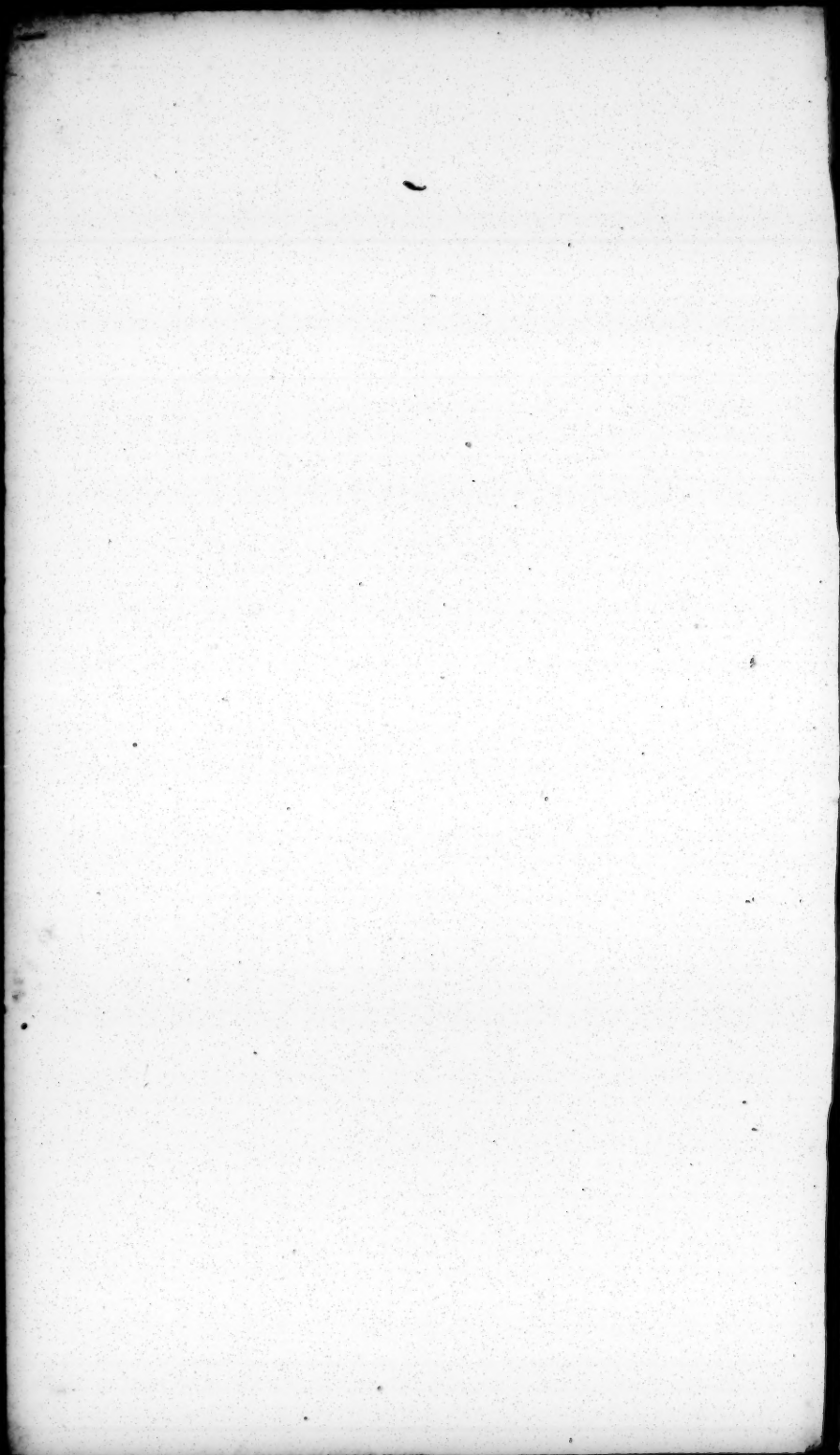


L'auteur étoit ami de La Motte Houdart.
On a de lui un autre ouvrage devenu très rare
et intitulé Pensées critiques sur les mathématiques
où l'on propose divers préjugés contre cette science
à dessein d'en ébranler la certitude, et de prouver
qu'elle a peu contribué à la perfection des arts.
Paris. Cramoisy et Cloucier. 1733.

528.e.20.

ESSAI
SUR LE GOUT.^A



ESSAI *1786*
HISTORIQUE

ET
PHILOSOPHIQUE
SUR LE GOUT.

Par M. CARTAUD DE LA VILATE.



A LONDRES.

M. DCC. LI.

31



P R E F A C E.

L'On peut aisément juger par la façon dont ce livre est écrit, que je l'ai destiné à ces lecteurs distraits & peu sérieux, qui aiment à voltiger sur divers sujets sans trop les approfondir. Le mérite d'amuser cette partie du public, m'a paru de quelque importance. J'ai employé un style propre à ce dessein, où il s'agit de faire éfleurer la littérature à des gens qui n'ont gueres que de l'imagination, & qui l'ont vive.

Tant d'apologistes nous ont montré les auteurs célèbres par leurs beaux endroits,

PREFACE.

que j'ai cru pouvoir toucher quelquefois leurs défauts, afin d'en parler d'une manière moins usée & plus intéressante.

Peut-être trouvera-t'on que je m'éloigne quelquefois du dessein général que j'annonce dans le titre de mon livre ; cependant on doit remarquer que, lorsque je parle de morale & de politique, ce n'est qu'autant que l'une & l'autre influent sur le sentiment, & par conséquent qu'autant qu'elles ont du rapport au Goût.

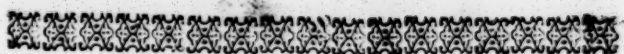


TABLE
DES CHAPITRES

Essais historiques & philosophiques sur le Goût.

PREMIERE PARTIE.

Histoire critique du Goût, pag. I

SECONDE PARTIE.

Le Goût est-il arbitraire? 195

*Reflexions sur la délicatesse du
Goût , 233*

*Des fondemens de l'harmonie ,
275*

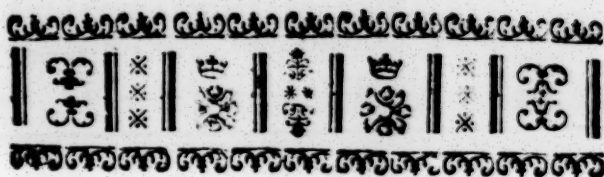
*En quoi consiste le géométrique de
l'harmonie , 294*

TABLE.

<i>De l'harmonie de la poésie,</i>	303
<i>Le Goût du luxe est-il contraire aux intérêts d'un état ?</i>	313
<i>L'ignorance est-elle plus avanta- geuse à la politique des princes, que l'étude des lettres ?</i>	322

Fin de la Table.

ESSAI



ESSAIS
HISTORIQUES
ET
PHILOSOPHIQUES
SUR LE GOUST.
PREMIERE PARTIE.

*HISTOIRE CRITIQUE
DU GOUST.*

NE remontons point à ces tems
de chimeres, où la fable nous peint
la terre habitée par des géants ; ce
spectacle feroit frémir notre orgueil.
Des colosses qui entassoient Ossa sur

A

T A B L E.

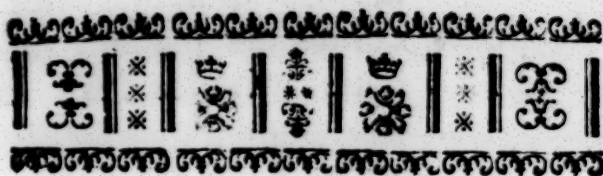
De l'harmonie de la poësie , 303

*Le Goût du luxe est-il contraire
aux intérêts d'un état ? 313*

*L'ignorance est-elle plus avanta-
geuse à la politique des princes,
que l'étude des lettres ? 322*

Fin de la Table.

ESSAI



ESSAIS
HISTORIQUES
ET
PHILOSOPHIQUES
SUR LE GOUST.
PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE CRITIQUE
DU GOUST.

NE remontons point à ces tems
de chimeres , où la fable nous peint
la terre habitée par des géants ; ce
spectacle feroit frémir notre orgueil.
Des colosses qui entassoient Ossa sur

A

Pelion , nous regarderoient comme de petits colifichets plaisans jusques dans leurs attitudes les plus sublimes.

Nous aurions beau nous monter sur le haut ton , dire des choses grandes , enfler nos voix , & prendre un air de dignité ; nous recevrons le désespoir de ne tracer que du grotesque au milieu de toutes nos pompes. Plus on affecteroit de grandeur & de majesté , plus , hélas ! on les disposeroit à d'injustes railleries. Nos combats , nos af-fauts , nos aréopages les plus sérieux ; enfin nos objets de terreur , d'étonnement ou de respect , ne leur offriroient qu'une parodie du sublime. Comment recevraient-ils sur-tout cette enflure de cœur , qui nous fait à nous-mêmes exagérer nos propres forces ? Ce fameux *Moi* de Médée ;

Tu vois en moi seule & le fer & la flamme ,
Et la terre , & la mer , & l'enfer , & les cieux ,

Et le septre des rois , & la foudre des dieux ;

ce sentiment d'audace , qui nous inspire de si nobles transports , exciteroit d'injurieuses faillies de la part de cette race gigantesque. Le cruel penchant qu'elle auroit à s'égayer , lors même qu'elle nous envisageroit en beau , mortifieroit beaucoup notre amour propre : mais au fond ce ne seroit qu'une espece de repréfailles. La colere d'un homme bien petit nous semble la chose du monde la plus ridicule ; sa gravité déconcerte les plus sérieux ; à mesure qu'il éprouve de grandes passions , il a le déplaisir de voir qu'il ne touche point en grand , mais toujours en burlesque. Que le commerce avec les géants de l'antiquité nous rendroient philosophes sur les grands motifs de l'héroïsme ! Mais laissons cette antiquité fabuleuse. Il suffit pour mon dessein de parcourir les Goûts de ceux

de notre espece (1), & de remonter jusqu'à la premiere époque des développemens de l'esprit humain.

Dans deux mille ans le dixième siècle passera pour l'enfance du monde, & l'Europe comme le pre-

(1) Je sçais bien qu'en voulant réduire la fable à la verité historique, les Titans ne furent appellés ainsi que parce qu'ils étoient les descendants d'Urane, qui signifie ciel, & de Titæa, qui signifie terre, fils l'un & l'autre d'Acmon, chef d'une colonie de Saques qui vint s'établir en Grèce: car Géants, Titans, ou Fils de la terre, ne signifient que la même chose. Urane & Titæa eurent pour fils Saturne, qui les détrôna, & qui fut ensuite lui-même détrôné par Jupiter qui étoit son fils. De-là vint la guerre des Titans contre Jupiter, & leur défaite; & après cela les conquêtes de Jupiter avec les mêmes Titans, qui ont fait dire à l'Ecriture sainte que les Géants se sont rendus maîtres de la terre, & qu'ils ont chassé de leur trône les rois des nations. Mais toutes ces époques sont si flottantes, & l'histoire contrarie si forte la fable par des conjectures frivoles, qu'on ne sçait pas trop laquelle des deux doit avoir le plus d'autorité. Les sçavans modernes prétendent, par exemple, que les Grecs étoient des colonies étrangères venues de l'Asie occidentale, quoiqu'ils se crussent eux-mêmes originaires de leur pais. Qui doit nous paroître les mieux instruits?

mier berceau des sciences. Peut-être ne parlera-t'on de la Grece & de l'Egypte que comme nous parlons aujourd'hui des terres Australes. Les sciences ont des alternatives de printems & d'hyver. D'abord elles jetterent quelques étincelles dans l'Egypte : sous Alexandre elles parurent avec éclat : elles rentrèrent dans le tombeau , pour renaître sous auguste : la barbarie gothique les disgracia : on les vit reparoître sous les auspices de François Premier : les esprits chagrins & mal intentionnés disent aujourd'hui qu'elles commencent à s'éclipser. Ce cours périodique de chûtes & d'élévations dans les sciences & dans les arts , fait soupçonner que leur origine passe les bornes qu'il nous a plu lui fixer.

Taisons des tems que l'éloignement nous rend inaccessibles. Il en est de ces tems-là comme des isles qui ont été séparées du continent ;

peut-être que quelque grande révolution aura fait cet énorme hiatus dans la chronologie ; c'est une science où l'on fixe les époques comme les anciens fixoient le lever du soleil sur les eaux de l'océan , ne sçachant point que l'orient est un point arbitraire , & qu'on ne sçauroit le déterminer dans les mouvemens circulaires du soleil. si nous devons regarder Eratostènes, & Ménéton historiographe de Ptolomée Philadelphie, comme des menteurs, lorsqu'ils nous parlent de l'histoire ancienne de leur païs ; que devons-nous penser de ces grands critiques, Peteau , Scaliger , Marsham , Pezron , &c. quand ils se traitent réciproquement de visionnaires , & prennent la liberté de se donner le démenti sur la même époque ? Les antiquités d'Egypte publiées en latin par Perifonius , sont excellentes pour faire sentir combien les chronologistes sont chimériques.

Jugeons des hommes dont nous ignorons l'histoire , par ceux que nous connoissons. Sur le prémices de l'Egypte , nous pouvons consulter les prémices du monde. Sans remonter même à des tems si reculés , la nature nous offre des essais qui pourroient régler nos conjectures sur la premiere histoire de l'esprit humain : cependant, pour mieux sentir la variété & toute la bisarrierie de ses Goûts , je vais le faire envisager par toutes les faces sous lesquels il s'est montré dans les différens siècles qui nous sont connus.

L'origine des grandes sociétés nous prouve que l'homme ne fut d'abord soumis qu'aux seules loix de la nature. Quelle qu'en soit l'époque , dans cet état il étoit au-dessus des bienféances & de l'opinion.

Suivant les vues du grand mécanisme , il se concertoit sur le jeu varié de ses organes. Ses desirs naissoient de l'impression faite sur ses

sens. D'abord ils furent simples, & se bornoient à des besoins indispensables. Appaiser sa faim, étancher sa soif, se garantir des ardeurs ou des frimats, mérita les premiers vœux. Ses jours se fussent écoulés dans cet enchaînement de soins, s'il n'eût suivi les secrètes inspirations de la nature pour les douceurs du commerce. Soit par l'effet du penchant, ou d'une mutuelle crainte (1), les hommes à peine se furent vûs, qu'ils se crurent propres à leurs plaisirs, ou aux intérêts de leur sûreté. Quelques-uns s'aimoient, d'autres s'inspiroient de l'effroi; & tous, remués par des ressorts contraires, concoururent à former les nœuds d'une société politique.

Ces hommes qui, vivans épars,

(1) Thomas Hobbes, dans son traité de *Cive*, & Machiavel dans ses *Décades de Tite-Live*, prétendent que la crainte que les hommes s'inspirent mutuellement, forma le premier nœud des sociétés.

fixoient tous leurs desirs à tempérer les besoins les plus pressans de la nature , n'eurent pas goûté les premiers fruits de leur entrevue , qu'ils virent éclore les semences variées de toutes les passions. Sur une complexion faite pour les plaisirs , l'amour fit des impressions vives. Dans un tems affranchi de bienséance & d'opinion , les mouvemens de l'ame se manifestoient par des procédés naïfs. Si deux amans étoient assortis , le denouement de l'amour accompagnoit les premiers desirs. La nature, en dictant des penchans , se faisoit des sacrifices. Point de pudeur à surmonter , ni de respect humain à craindre. On se voyoit, on s'aimoit , on se rendoit heureux. Avant l'établissement des Yncas “ dans le Pérou , dit Garcillasso de “ la Vegea, les deux sexes ne consul- “ toient que leur pechant ; ils s'as- “ sembloient , & chacun suivoit “ son goût sans contrainte. “ Quelle

prodigieuse différence entre ces premiers bergers & ceux de l'Astrée ?

Dans ce tems-là, les premières démarches étoient essayées par celui des deux amans qui marquoit le plus de sensibilité. La nature n'avoit point prescrit au beau sexe les cruelles loix d'affecter une résistance que le cœur démentoit. On suivoit ses inspirations dans les froideurs de l'indifférence, comme dans les transports de l'amour. Le rapport des sens étoit le grand arbitre qui décidoit du bonheur d'un cœur passionné. Point de circonspection pour des rivaux; en marquant du dégoût pour un amant importun, on se livroit aux desirs d'un amant chéri. Ce ne furent point ni la gloire, ni l'honneur, qui s'allarmerent du bonheur d'un rival. La gloire & l'honneur doivent naître de l'opinion; & dans ces tems, où la nature étoit seule consultée, on n'avoit de talent bien déclaré que celui de sentir.

Le cœur se révoltoit d'un choix contraire à ses feux. Ses premiers mouvemens se porterent à la violence ; il la déposa , pour ébaucher l'art de plaire. Des soupirs adressés à son rival , lui firent former le dessein d'ôter ce spectacle à son amour.

Trouvant en lui-même la source de ses disgraces , & ne présumant plus aucun succès ni de la force ni de ses charmes , il médita des surprises. Insensiblement il se dressa aux inflexions variées du manège. La feinte lui ouvrit la voie de la trahison. Il devint parjure , scélérat , artificieux ; se porta aux excès , ou prit la route du déguisement.

Au milieu de tous ces développemens du cœur , l'intérêt vint établir son empire sur l'amour : l'un venoit d'un besoin pressant & continuel ; & l'autre n'étoit qu'une flamme passagere , qui ne pouvoit naître que dans un cœur vuide. L'amour prenoit ces intervalles pour le con-

duire à ses fins; mais au réveil des grandes passions, il fuyoit du cœur, comme une maîtresse légère & folâtre fuit devant une rivale féroce qui sacrifie tout à ses vues.

L'amour & l'intérêt concertoient la ruine de cette société naissante. Tous se croisoient dans leurs plaisirs ou dans leur besoins. » Parmi » les premiers Grecs, dit Thucyde- » de, on ne trouvoit aucun établis- » sement assuré. Il n'y avoit point » de commerce entre les peuples, » ni par mer ni par terre, parce » qu'ils ne se fioient point les uns » aux autres. Le plus puissant dé- » possédoit le plus foible..... Leur » peu de liaison faisoit qu'ils se re- » gardoient comme ennemis: c'étoit » à qui se voleroit. Ainsi celui qui » craignoit le brigandage, n'alloit » pas moins armé que le brigand » même. La coutume étoit de n'être jamais sans armes, parce qu'il » n'y avoit pas plus de sûreté dans

les maisons que dans les chemins. «
Thucydides, lib. 1. *Hist.* A de si éton-
nans progrès du cœur, les plus sa-
ges entrevirent que la nature étoit
une mauvaise législatrice. On ébau-
cha des loix, que la sûreté publi-
que s'empressa de consacrer.

Le partage des dons de la natu-
re, & la distinction des états, jette-
rent les semences empoisonnées
de l'avarice & de l'ambition. L'o-
pulence ne tarda pas à enivrer les
hommes qui la possédoient; & à
s'attirer les vœux de ceux qui vi-
voient dans une triste indigence.

Les premiers caractérisoient hau-
tement d'injustice la moindre at-
teinte portée à leur dignité, ou à
leurs richesses. Ceux qui vivoient
sans bien & sans rang, mal disci-
plinés par la nature, ne goûtoient
pas le mérite de se rendre la victime
du bien public. Les riches n'étoient
plus attentifs qu'au soin de s'aggran-
dir. Ceux qui marquerent le plus

d'audace ou d'habilité, s'emparèrent de l'autorité suprême : Il parut enfin des rois.

Le premier trône qui fut élevé courut les mêmes hasards que ce frêle vaisseau qui osa essayer les inégalités de la haute mer. Ceux qui tenoient ce sceptre naissant, possédoient mal l'art de soumettre les hommes : & ceux-ci, joiets des fougues de leur humeur, ou peut-être commençant à éprouver la pesanteur de leurs fers, tendoient perpétuellement à rentrer dans les premiers droits de leur liberté.

Le desir de commander eut bientôt instruit les rois des moyens de se faire obéir. La politique déploya ses ressorts les plus secrets : dix ans de regne sur un peuple indocile, montrent les hommes sous assez de faces, pour apprendre à détourner les périls qui menacent le trône. On sentit l'importance de lui donner de la dignité. L'Egypte,

que nous regardons par habitude comme le premier berceau des sciences, & du pouvoir suprême, vit élever de superbes monumens à la gloire de ses souverains.

Ils se renfermerent dans le sein de leurs palais, imitant le foudre, qui doit s'envelopper dans la nuë pour lancer des éclairs, & tonner avec plus de grandeur & de majesté (1). Tout devint mystere;

(1) Les rois d'Assyrie étoient encore plus inaccessibles à leurs sujets que ceux d'Egypte. Les gouverneurs même des provinces qui étoient obligés de se présenter tous les ans à Ninive, ne recevoient les ordres du souverain que par l'entremise du ministre. Arbacès, gouverneur de Médie, fit néanmoins de si grands efforts pour percer jusqu'à ce trône redouté, qu'il obtint la permission de voir Sardanapale: mais quel fut son étonnement, quand il vit celui qui faisoit trembler toute l'Asie, & qu'on regardoit presque comme un Dieu, sous un habit de femme, filant de la laine, ou la distribuant aux concubines de son sérail! *Justin, Lib. 1.*

A cela M. l'abbé Lenglet dit: „ Auroit-on voulu qu'il tint une épée au milieu de ses femmes, & une quenouille au milieu de ses soldats? „ Il s'accommodoit selon les occasions au caractère & à l'emploi de ceux avec lesquels il étoit; „ & c'étoit-là le grand Prince „ *Méth. pour l'Hist. t. I. p. 187.*

la religion répandit ses voiles, mille emblèmes s'offroient à la vue ; l'Égypte entière parut une énigme ; on n'y voyoit plus que par l'entremise de ces vers magiques qui séduisent les yeux sur les objets les plus simples. L'imagination forcée aux hommages, marqua un respectueux étonnement ; l'impof-ture aida à ce premier charme ; les oracles parlèrent ; par tout il se présentoit des trépieds tremblans, des Pythies en fureur, des antres qui vomissoient d'horribles heurlemens, des victimes sacrées, & sur-tout des vengeances terribles contre les indiscrets.

Le concert du trône & de l'autel, fut le pivot redoutable du pouvoir suprême. Les rois consacrerent la religion, & les prêtres firent encenser le trône. La religion dépendoit du prince, & la sûreté du trône étoit confiée aux pontifes.

Les

Les hommes une fois pliés au joug de l'autorité souveraine , le trône se vit insensiblement porter sur lui-même , & ne plus craindre le saint ressentiment des pontifes. On ne fit plus mystère aux courtisans des secrets ressorts qui avoient élevé une puissance si formidable. Les yeux les plus éclairés n'étoient plus suspects. Le prince s'étoit comporté comme un habile magicien qui voudroit élever sans obstacle une forteresse de commandement. D'abord il auroit caché ses vues sous ses enchantemens. La forteresse une fois en état d'inspirer de la terreur, le charme auroit disparu, & dévoilé les funestes machines qui dressoient en secret ce redouble édifice.

Ces conjectures étoient cruelles pour des pontifes ambitieux. La trahison leur parut noire , mais les regrets vains & dangereux. Pour assurer leur vengeance , ils

B

diffimulerent leur ressentiment. Ils marquerent d'abord peu de sensibilité, & parurent se renfermer dans l'étroite sphere de leurs temples. Les plus habiles feignirent de rentrer dans la bonne foi de leurs premières impostures. La métaphysique répandit ses nuages; on s'échauffa, on disputa, on embrouilla la matière; & avec de la supériorité & de l'enthousiasme, on fit éclore du sein de ce cahos ténébreux les pompeux mysteres d'Isis, d'Osiris, & d'Orus (1).

Leur premier abord parut choquant; mais une sombre lueur, accompagnée d'un extérieur de respect, rendit les nouveaux initiés circonspects, & produisit les mêmes effets sensibles qu'une persuasion éclairée.

(1) La doctrine des deux principes a son origine dans la guerre que Tiphon déclara à son frere Osiris. On peut lire sur les mysteres d'Osiris, d'Isis, & d'Orus, le traité de Iamblique, & Herbert, *de religione gentilium*.

L'enthousiasme des moins pénétrans , conduit sur des vues de fourberie si bien concertées , inspira des transports contagieux. On admira la sagesse sublime , & la haute piété des pontifes. Leur feint métalent pour les ressorts secrets de l'ambition , les approcha du trône. Le dépôt sacré des jeunes princes leur fut confié. Terrible époque de leur tyrannie ! Il ne se trouva plus d'obstacles à leur pouvoir. Les souverains , libres , pendant qu'ils les regardoient comme des fourbes ou des enthousiastes , devinrent tout à la fois & leurs esclaves & leurs victimes , dès-lors qu'ils se laissèrent ceindre du bandeau de l'opinion. Telles purent être les origines du trône & de la religion , chez des peuples livrés à l'esprit d'erreur.

Tant d'aspects enchantés tenoient l'Egyptien comme suspendu dans les plus hautes régions. Du côté du trône , il ne découvre

que des objets de terreur ou d'étonnement. Il voit un monarque qui , du sein de ses labyrintes , semble annoncer ses volontés par la voix des tonneres , ou qui ne se montre à ses sujets qu'avec les caracteres de majesté les plus imposans. Que n'a-t-on pas vû faire à ces rois , pour s'aggrandir dans l'idée de leurs peuples ? Outre le fabuleux de leur généalogie , & l'auguste dénouement de l'apothéose , que ne devoit pas produire sur des imaginations aussi vives à s'enflammer que l'étoient celles des Egyptiens , ces superbes tombeaux , ces obélisques énormes chargés d'inscriptions merveilleuses , ces lacs qui sembloient rassûrer orgueilleusement l'Egype contre les inattentions de la nature ? La religion n'étoit pas moins propre à tracer des impressions pompeuses. Un colosse de Sérapis qui rappelle l'univers à son premier cahos si quelque mortel

ose trop l'approcher; des démons qui exercent d'horribles vengeances par l'entremise secrète des pontifes; des oracles qui percent l'avenir; des enigmes sacrées; des magiciens en crédit; & sur-tout des prêtres qui étoient les dépositaires du pouvoir des dieux!

Puisque la fourberie & l'erreur pouvoient monter l'Egyptien sur le grand ton du merveilleux, que ne pouvoit pas dans la Judée le saint enthousiasme des Prophètes, la gloire d'un gouvernement théocratique, les prodiges de l'Arche, la pompe des cérémonies, l'horreur des étrangers, les mystères sublimes de la téurgie, les réponses sacrées du Tumin? Toutes ces grandes vues avoient des objets réels, au lieu que l'Egypte n'étoit qu'un pays enchanté. Sous des climats plus tempérés, l'effet de ce merveilleux eut été moins puissant. La promptitude & la vivacité du

sentiment, marquent des imaginations souples & susceptibles d'une grande chaleur. Celle des Egyptiens étoit une espèce de phosphore en qui la moindre émotion excitoit des flammes, ou un feu d'artifice qu'une étincelle rend bruiant, & porte dans les nues au milieu des éclairs.

Des cerveaux paîtris de salpêtre, perpétuellement battus par les grandes machines du merveilleux, telle étoit l'assiette ordinaire de l'Egyptien. Il étoit toujours sérieux, parce qu'il ne s'offroit jamais à sa vue que des perspectives d'effroi, de respect ou d'étonnement; un trône redoutable, & une religion où la fourberie & l'erreur se cach oient sous des enchantemens respectés. De ce point de vue, ils considéroient les Grecs comme des hommes qui seroient toujours jeunes. Il est vrai que la Grèce fut le plus parfait contraste qu'on pût opposer à l'Egypte. Soit que

les premiers qui essayèrent le pouvoir suprême & les fourberies de la religion, marquassent peu d'adresse ; ou que l'esprit des Grecs, naturellement léger & fait pour les plaisirs, fût un obstacle à une forme de gouvernement qui captivoit sa liberté ; il est certain qu'ils se jouèrent de la politique de leurs tyrans, & des impostures de leurs pontifes.

Ils devoient néanmoins servir de victimes à de nouvelles erreurs. Une nation entiere peut-elle être philosophe ? Il parut un Lycurgue qui concerta le bonheur public sur les vûës d'une sagesse qui profcrivoient le bonheur des particuliers. D'abord la nature frémit de ce triste sophisme. Elle dictoit dans les cœurs des maximes plus favorables aux douceurs de la vie. Elle sentoit même que le bien public ne tenoit qu'à élever la fortune de quelques ambitieux sur les miseres d'une

infinité de victimes. Cependant ; malgré ses murmures , la docilité , la patience & le dévouement , furent érigés en héroïsme. Ce fut pour la première fois que l'esprit humain se laissa conduire par des motifs de gloire & de grandeur d'ame.

L'héroïsme parut aux plus sages , ce que la sincérité paroît à un habile négociateur. Ils l'aimoient dans les autres , & le dédaignoient pour eux ; trouvant leur sûreté dans ces brillantes maximes , & leur avantage à ne pas en dépendre. Ainsi point de contrariété de la part de ceux qui connoissoient la séduction. Tout le monde entra dans les vues du législateur. Ceux là mêmes que des considérations philosophiques ne pouvoient détacher de la vie , ne refusoient point leur amitié à des hommes qui se sacrifioient au bien public. Sparte devint enfin le berceau de la belle gloire.

Le

Le desir des conquêtes , suite fatale des malheureux transports qu'inspire le héraïsme , la plia à un régime austere. Son législateur , après l'avoir persuadée sur le dévouement à la patrie , lui fit trouver beau d'en étendre les bornes. Tout ce qui ne tendoit pas à former un bon soldat, parut frivole & méprisable : la science du Spartiate consistoit à vivre sobrement , & à dédaigner les dangers. Il s'accoutumoit même à oublier les intérêts de la patrie dans les fins glorieuses qu'il se proposoit ; & sans trop démêler ce qu'étoit la gloire , qui devoit sa naissance à Lycurgue , il n'agissoit que pour elle. Jamais l'amour propre ne fut consulté avec plus de raffinement , ni sacrifié avec plus de fureur. On craignoit de ternir sa gloire , & on ne craignoit pas de mener une vie dure & triste.

Les plaisirs ne marquoient pas assez de dignité. On en jouissoit

avec tant de circonspection & de mystère, que la nature commençoit à ne s'y porter plus que d'un pas timide.

Depuis cette époque de la pudeur, les affaires de l'amour se conduisirent par des voies détournées. Trop d'empressement blessait les bien-séances. Le dénouement étoit l'issue d'un grand labyrinthe, où les plus heureux trouvoient des obstacles à forcer.

Deux amans, lorsqu'ils étoient d'intelligence, se parloient en secret comme deux négociateurs qui trahiroient de concert les intérêts de leur prince. L'un & l'autre auroit du penchant à la trahison. A une première entrevue, ils traiteroient leurs instructions avec un zèle marqué pour la gloire. On tâcheroit de se pénétrer. Le plus entreprenant feroit des propositions. Le soupçon de sa bonne foi les feroit rejeter avec hauteur. Si celui-ci, confus du mauvais

succès de ses tentatives , se remonte sur le ton de négociateur fidèle , l'autre trouve l'art de ranimer ses premières espérances. On est d'abord d'accord sur des choses de peu d'importance. La confiance croît , à mesure que la conformité des vues se décèle. Les princes sont trahis : Cependant on soutient en public le caractère d'un ministre zélé pour les fins apparentes de ses négociations.

L'amour se monta sur le haut ton de la politique. Il cachoit ses vues les plus douces sous des apparences austères. On craignoit de commettre sa gloire ; mais on en consultoit peu les intérêts, lorsqu'elle pouvoit devenir une secrète victime des plaisirs. Elle étoit sacrifiée , comme ces fausses héroïnes qu'on traite avec de grands respects dans le public , mais que l'on brusque quand on les trouve sans témoins.

Sparte n'étoit pas encore dressée

à la fine galanterie. Les affaires de cœur s'y terminoient avec assez d'adresse, parce que les loix profcrivoient les plaisirs qui n'étoient pas dérobés ; mais on les goûtoit d'une maniere peu délicate. Il me semble voir dans un Spartiate amoureux, un marodeur d'armée, qui observe avec inquiétude le danger d'être surpris : s'il voit un moment favorable, il se jette sur un arbre, le dépouille de ses fruits, & se retire.

» Il falloit que ceux qui se vou-
» loient marier, dit Plutarque,
» ravissent celles qu'ils vouloient
» espouser, non point petites garces
» qui ne fussent point encore en
» aage de marier, ains grandes filles
» vigoureuses & jà meures pour
» porter enfans : & quand il y en
» avoit une ravie, celle qui avoit
» moyenné le mariage, venoit, qui
» luy rasoit les cheveux entierement,
» puis la vestoit d'un habillement

d'homme avec la chaussure de
mesme, & la couchoit dessus une
paillasse, toute seule, sans chan-
delle. Cela fait, le nouveau marié,
n'estant ny yvre, ny plus délicate-
ment vestu que de coustume, ains
ayant sobrement souppé à son or-
dinaire, s'en retournoit secrette-
ment en la maison: là où il deslioit la
ceinture à son espousée, & la pre-
nant entre ses bras, la couchoit sur
un liât, & y demeuroit quelque
temps avec elle; puis s'en retour-
noit tout doucement au lieu où il
avoit accoustumé de dormir avec
les autres jeunes hommes: & de-là
en avant continuoit tousjours à fai-
re de mesme, estant tout le long
du jour, & dormant la nuit
avec ses compagnons; excepté
qu'il alloit aucunes fois voir sa
femme à la desrobée, ayant crainte
& honte d'estre apperçu par au-
cun de la maison: à quoy la
nouvelle mariée l'aidoit aussi de

» son costé , espiant les occasions &
» moyens comment ils se pour-
» roient trouver ensemble sans qu'ils
» fussent apperceus. *Plutarque , dans
la vie de Lycurgue , trad. d'Amiot.*

Ce goût de plaisirs voilés par des apparences de rudesse & d'insensibilité, le rendit dédaigneux pour toutes les graces des manieres & du langage. Son style imitoit son extérieur, qui ne marquoit aucun dessein de plaire, ou la frugalité de ses tables, sur lesquelles il ne se trouvoit que les mets les plus nécessaires. De même qu'il ne mangeoit que pour vivre, il ne parloit que pour se faire entendre.

Un discours fleuri étoit à Sparte ; ce qu'un visage fardé & couvert de mouches est à l'égard d'un homme austere ou d'une femme prude. On y considéroit les agrémens de l'élocution avec le mépris qu'un Général a pour les colifichets de toilette des femmes qui suivent son

camp. Les afféteries d'un orateur Athénien, & les mignardises étudiées d'une coquette, y ridoient également le front au Lycurgisme. Le contraste de la statue d'Hercule avec celle d'un jeune homme adonné au penchant des parures, caractérisoit l'opposition marquée entre Athenes & Lacédémone. On vit même, du tems de Thésée, des semences de cette opposition. Les Athéniens l'écouterent avec défiance, lorsqu'il leur proposa de réunir toute l'Attique en une seule ville : & malgré l'Oracle qui sembloit lui confier l'autorité souveraine, il fallut se soumettre à l'ascendant de ces peuples, & leur lâcher les rennes de la liberté. Néanmoins Apollon ne parloit pas d'une maniere équivoque :

Fils d'Egeus, & de la fille chere
De Piteus, le haut Tonnant mon pere
En votre ville a mis la destinée
D'autres plusieurs, & leur fin terminée.
Et quant à toi, ne va ton cœur vaillant

De trop d'ennuy à penser travaillant ;
Car comme un cuir enflé, tousjours iras
Flottant sur mer, & point ne périras.

Cet amour de la liberté , ce peu de respect pour les oracles , & le goût des plaisirs , inspirerent à Athènes un caractère inquiet , railleur & voluptueux. De ce point de vue , elle considéroit Lacédémone avec le mépris ou la pitié qu'un homme de cour a pour ces malheureuses victimes de l'ignorance , qui fondent leur gloire sur des vertus sauvages , arbitraires , & décidées par les noires vapeurs de la mélancholie.

Une philosophie enjouée & commode , pourvue du secours étranger de l'opulence & de la bonne chère , leur donnerent cette plénitude de belle humeur , qu'on ne vit jamais altérée dans les délibérations les plus graves.

Leur sagesse subordonnoit les intérêts brillans de l'état au goût

d'une vie délicieuse. Ils étoient philosophes ; ainsi la gloire ne les éblouissoit pas. Peu de religion , rien d'imposant de la part du trône , toujours libres & réfléchis au milieu des richesses & de l'oïssiveté , ils étudierent dans leurs discours la coquetterie des graces. Le langage est une expression des mœurs. La pensée où étoient les Athéniens d'être les seuls sages de la Grèce , les rendoit également présomptueux & caustiques. La moindre négligence dans la diction , leur paroïssoit une rudesse , & quelque chose d'aussi choquant qu'un extérieur villageois à un homme nourri dans les modes d'une cour galante.

Il étoit naturel que la comédie prît naissance chez des peuples aussi susceptibles du ridicule. D'abord elle fut simple & sans détour : c'étoit une espèce de tribunal , où l'on citoit le vice dans la personne même du vicieux. On en fit plusieurs fois

l'essai, sans que les suites en fussent dangereuses.

Timocréon accusa Thémistocles de concussion assez peu respectueusement.

Thémistocles point je ne mentionne.

Il est haï à bon droit de Latone :

Car c'est un traistre, un méchant, un qui ment ;

Qui pour un peu de deniers laschement

A refusé à son hôte ancien

Timocréon retour au pais sien ,

En Jalissé : & pour la somme & le prix

De trois talens d'argent qu'il a mal pris ,

A fait d'exil les aucuns revenir

Injustement , les autres for bannir ,

Ou mettre à mort sans digne forfaiture :

Puis a fait voile à sa mal'adventure ,

Tout pour argent , le concussionnaire ,

Qui a depuis tenu un ordinaire

De tavernier avare & mécanique

Ez jeux sacrez de l'assemblée Isthmique ;

Servant à ceux qui sa table hantoient ,

Chair froide : & eux la mangeant , souhai-
toient

N'avoir jamais , pour sa meschanceté ,

Du temps du faux Thémistocles esté.

Hermipus ne traitoit pas plus favo-

trahement Périclès, lors même qu'il étoit parvenu au plus haut période de sa fortune. Il lui adressa les vers suivans :

Roi des Satyres, pourquoi est-ce
Que tu n'as pas la hardiesse
De prendre en main picque ni lance ;
Veu qu'en homme plein de vaillance
Tu nous parle si fièrement
De la guerre ordinairement,
Et promet ton brave langage
D'un preux chevalier le courage (1) ?

L'idole de la grèce, le beau ;
l'éloquent, & le courageux Alci-
biades, fut aussi exposé au chagrin
des poètes. Aristophane donne cet
avis aux Athéniens :

Le mieux seroit pour la chose publique
Ne nourrir point de lion tyrannique ;
Mais puisqu'on veut le nourrir, nécessaire
Il est, qu'on serve à ses façons de faire.

Hipponax, Philémon, Archilo-
cus qui tua Licambe d'un seul trait
de satire, mettoient à contribu-

(1) *Plutarque, traduction d'Amiot.*

tion les personnes les plus recommandables de Grèce.

L'usage de faire battre un poëte n'avoit point encore été établi. L'on ne se battoit même pas pour les plus grosses invectives; & ce qui est de plus admirable dans ces siècles où le fatal point d'honneur étoit encore ignoré, les femmes ne portoient leurs adorateurs à aucuns excès. Achille & Agamemnon prétendent à la possession de Chryseïs. Aucun d'eux ne dissimule les avantages qu'il pense avoir sur son rival; néanmoins il n'est point question de terminer ce démêlé d'amour par la voie des armes. Tous les amans de Pénélope vivent en bonne intelligence. Soit que ce ne fût pas dans ce tems-là un ridicule de dire du bien de sa personne, ou que ce ridicule fût à la mode, ils convenoient tous de leur propre mérite, & marquoient d'assez bonne foi l'espérance où ils étoient sur

le choix de la reine d'Ithaque. La modestie même convenoit peu à ces tems de sincérité : aussi le sage & grave Nestor ne la connoissoit-il pas , lorsqu'il adresse ainsi la parole aux chefs de l'armée des Grecs : Croyez-moi tous ; car vous êtes « plus jeunes , & j'ai fréquenté au-« trefois des hommes qui valoient « mieux que vous. Non, je n'ai jamais « vu , & je ne verrai jamais de si « grands personnages que Pirithoüs , « Dirias, Céné, Exadius, Poliphème « égal aux Dieux, Thésée fils d'Egée « semblable aux immortels. »

Cependant de certaines vérités parurent choquantes. On ne reprochoit plus rien impunément à des personnes d'autorité. La passion de médire se faisoit néanmoins sentir. On chercha des voies détournées. L'apologue offrit son entremise. Ses premiers coups , quoique réfléchis, eurent leur effet. On s'aperçut de la fraude ; & ce moyen une fois

connu , laissoit tous les inconveniens de l'ancienne franchise.

La comédie se corrigea sur ces retours de délicatesse. Elle se contentoit d'indiquer les vices sans commettre les noms de ceux qui en écoutoient les inspirations. Ces adoucissemens ne suffirent pas ; il fallut taire jusqu'aux vices que l'on pouvoit reconnoître. Le danger de médire , & la passion de le faire , aiguïsa l'esprit des Grecs , & le rendit délicat. Socrate ne parloit du culte des Dieux que pour être compris de ceux dont le discernement lui assûroit les intentions , & pour ne l'être pas de ceux dont il craignoit l'ignorance. » J'ai, dit Pindare, beaucoup de coups de flèches légères dans mon carquois, qui se font sentir aux personnes d'esprit ; mais mes discours ont besoin d'interprètes pour être entendus du vulgaire.

Ce fut néanmoins dans ce siècle si éclairé , à cette époque de la

gloire d'Athènes , que la mauffade
plaisanterie l'emporta sur la sagesse
la plus sublime. Aristophane, hom-
me nourri d'un venin épais , donna
le ton au théâtre. Si ce sont les
mœurs de son siècle qu'il nous pei-
gnit, ils étoient encore grossiers ,
& manquoient de finesse. La co-
médie des Nuës si vantée , & que
la bonne dame Dacier avoit lue
quarante fois , porte un caractère
d'impudence , de noirceur & de
mauvaise raillerie , qui fait tort au
discernement de ses admirateurs.
Le peu d'ordre qui y regne , prouve
que l'esprit n'étoit pas encore à
son parfait développement. C'étoit
là le défaut commun à tous les
beaux esprits de ce siècle , de n'en-
tendre pas la conduite d'un ouvrage.

Hérodote raconte comme un
homme yvre. Ses faits n'ont souvent
aucun rapport , & il incidente sur
les événemens les plus frivoles.
Dans le plan général des affaires

d'Asie & d'Europe, il parle sans ordre de matieres, de tems & de lieux. Ses transitions sont presque toujours malheureuses. Thucydide n'est pas sans défauts essentiels du côté de l'ordonnance: Son sixième livre sur les guerres de Sycile, qui commence par une description détaillée du pays, & la fondation de Syracuse par Archas Corinthien, est un hors d'œuvre. Tout le dernier livre, qui a pour objet le changement qui arriva dans le gouvernement d'Athènes & de Samos, a peu de rapport au dessein principal de cette histoire, qui est la guerre du Péloponèse. Son plan est mal exposé, ses transitions sont uniformes, ses harangues trop fréquentes & peu vraisemblables.

Xénophon est encore inférieur à Thucydide; & Polybe est moins un Historien, qu'une espèce de discoureur qui fait ses réflexions sur l'histoire.

Platon

Platon, quoiqu'un peu géomètre, a mis une si grande variété dans ses dialogues, que ses disciples les plus zélés (1) ne conviennent pas bien précisément du sujet qu'il a en vue. Dans le traité des loix, il parle de la nature de l'ame, de sa génération, & de son immortalité. Il explique son éternité dans le Phédon, & dans le Timée. Dans le dialogue de Ménon, qui est un discours sur la vertu, il parle de géométrie. Dans celui d'Alcibiade qui est de la nature de l'homme, il fait une grande digression sur la musique.

Les interprètes d'Aristote ne savent quel ordre ils doivent donner à ses huit livres de physique. Sa poétique & même sa logique manquent de méthode.

Les orateurs d'Athènes igno-

(1) Pic de la Mirandole, après beaucoup d'efforts pour déterminer le but de chaque dialogue, est obligé d'avouer qu'il n'y en avoit point.

roient cette sage œconomie qui conduit l'esprit par enchaînement au but où il veut arriver; & souvent même leurs pensées s'assortissoient mal. » Hommes Athéniens, dit
 » Démosthènes, comme dans cette
 » assemblée il s'agit de choses de
 » conséquence, & qui importent
 » au bien public, je tâcherai aussi
 » de ne rien dire qui ne soit utile à
 » la République. Mais quoique
 » depuis long-tems vous ayez com-
 » mis plusieurs fautes, toutesfois
 » la plus considérable est le peu
 » d'application que vous avez pour
 » les affaires (1). «

Ce *Mais* est dans le discours de Démosthènes, ce qu'une dissonance est dans l'harmonie. Le tonnant Périclès même, dont le poëte Téléclide dit :

Aucune fois ne sçachant bonnement
 Où il en est de son gouvernement,
 Il se tient coy, & point ne se présente.

(1) *Quatrième Philippique.*

Sentant du mal en sa tête pezante :

Mais quelquefois aussi seul il dessere

De son grand chef un merveilleux tonnerre ;

battoit quelquefois la campagne.
Les agrémens n'étoient pas même
assez recherchés dans l'éloquence.
Les plus beaux discours de ces
grands hommes n'étoient gueres
plus fleuris que ce fameux jardin
du roi Alcinoüs , dont Homère
fait une description si peu conforme
à l'idée que nous nous faisons du
jardin d'un Roi.

Utilement rempli de bons arbres fruitiers

Renfermoit dans ses murs quatre arpens tout
entiers.

Là se cueilloit la poire, & la figue & l'orange ;

Ici dedans un coin se fouloit la vendange ;

Et là dbeaux raisins sur la terre épanchés ,
S'étaioient au soleil pour en être séchés.

Dans le royal enclos on voyoit deux fon-
taines ,

Non s'élever en l'air , superbes & hautai-
nes ,

Mais former à l'envi deux paisibles ruis-
sea ux ,

Dont l'un mouilloit le pied de tous les ar-
brisseaux,

Et l'autre s'échapant du jardin magnifique
Abbreuvoit les passans dans la place publi-
que (1).

Les odes de Pindare semblent
avoir été faites pendant les trans-
ports d'un homme qui est dans l'ha-
bitude de penser de grandes choses.
Ne faut-il pas être ému par des va-
peurs bien étranges pour dire :
» L'eau est très-bonne à la vérité ;
» & l'or qui brille dans le feu du-
» rant la nuit éclate merveilleuse-
» ment parmi les richesses qui ren-
» dent l'homme superbe. Mais, mon
» esprit , si tu desirer chanter les
» combats , ne contemple point
» d'autres astres plus lumineux que
» le soleil pendant le jour dans le
» vague de l'air : Car nous ne sçau-
» rions chanter des combats plus
» illustres que les combats Olympi-
» ques.

(1) Poëme de Louis le Grand , par M. Perrault.

Tout nous marque l'enfance de l'esprit humain dans ces siècles éloignés, jusqu'aux excès d'honneurs qu'on rendoit aux premières ébauches des arts. Les Athlas, les Belérophon, les Prométhée, élevés à la dignité de demi-Dieux pour les plus simples découvertes de l'astronomie, doivent nous faire considérer les Grecs comme des hommes qui n'ayant jamais joui de la lumière, commencent à voir l'aurore pour la première fois. La découverte de Pythagore, qui valut une hécatombe aux Dieux; & celle d'Archimède, qui le fit sortir brusquement & tout nud du bain, en criant, J'ai trouvé, j'ai trouvé; ne décèlent-elles pas les premières vues d'un génie que la nouveauté des objets tient dans un continuel étonnement?

On voit dans les merveilles que Plin attribue au pinceau d'Apelle & de Zeuxis, que son siècle & ce-

lui de ces anciens n'étoit pas encore initié dans les secrets de la peinture. Est-ce, en effet, bien louer le divin Apelle, de dire qu'il fendit un trait de Protogène par un trait encore plus fin; & qu'il fit, au grand étonnement de toute la Grèce, un Hercule qui étant vû par le dos ne laissoit pas de montrer le visage? La peinture commença d'abord par une simple délinéation des contours. Insensiblement on remplit l'esquisse de couleurs propres aux objets qu'on peignoit. L'expression fut peut-être portée assez loin sous les Apelle, les Zeuxis, les Timante; mais les mystères de l'art, la dégradation des couleurs, l'affoiblissement de la lumière, le clair obscur, & mille autres secrets de la perspective, n'étoient pas connus de ces hommes si célèbres. Ils ont donné de l'ame à leurs pièces de sculpture. L'Hercule, l'Apollon, la Diane, le Gladiateur, les

Luteurs , le Bacchus , le Laocoon font pleins de vie. Les Grecs nés sous un climat extrêmement vif , avoient des saillies heureuses ; mais leur génie , qui ne commençoit qu'à éclore , ne comportoit pas encore les choses réfléchies & susceptibles de raisonnemens. Ils ignoient la théorie des bas reliefs , & des draperies de sculpture.

Le goût des plaisirs avoit fait plus de progrès chez les Grecs que leur talent pour les arts. Ils eurent un théâtre , au tems même de Jupiter second roi de Crète ; car presque tous les sçavans prétendent que les neuf Muses étoient des chanteuses de l'opera de ce prince. Vinrent ensuite les jeux Olympiques , & certains mystères de Venus à célébrer , qui faisoient une cérémonie fort voluptueuse. Les bruyantes bacchanales avoient aussi leurs dons de plaire.

L'amour se traitoit parmi eux

avec peu de bienfiance , beaucoup de tempérament , & une grande gaieté. Ils aimoient les brunes & les petits traits qui marquent du penchant au badinage. Leur galanterie avoit néanmoins de la rudesse , & quelquefois ils se portoient à des excès de brutalité , comme il paroît par les procédés de la plupart des bergers de Théocrite.

Pour moi que tu connois , saisi soudain de rage ,

De deux pesans soufflets je couvris son visage ;

Et comme pour mieux fuir retroussant ses habits ,

Elle gaignoit la porte & quittoit le logis :

Ah ! je te déplais donc , m'écriai-je , traître !

Un autre dans tes bras jouit de ta tendresse (1) !

L'Hyppolite de Sophocle est un cavalier fort peu galant. Achille , dans Iphigénie , donne à sa passion

(1) *Théocrite, traduction de M. de Longe-pierre.*

un accent trop grossier , & qui marque que le cœur des Grecs suivoit en quelque sorte les progrès tardifs de leur génie. La famille d'Agamemnon nous offre un tableau naturel de ces tems héroïques. Tantale , qui en est le chef , voulut immoler à sa superstition son propre fils Pelops : celui-ci fit mourir son beau-pere, Enomaüs , dont sa femme Hipodamie se tua de désespoir. Atrée & Thyeste fils de Pelops ôtèrent la vie à leur frere Chrisipe. Thyeste séduisit sa belle-sœur ; & Atrée massacra les enfans qui sortirent de ce commerce incestueux , les fit manger à son frere, lui fit boire leur sang , & immola enfin sa femme à sa fureur. Ce même Thyeste fit violence à sa fille , qui se tua ensuite par horreur d'elle-même. Egiste fils de Thyeste , pour venger son pere , fit mourir son oncle Atrée ; Thyeste usurpa la couronne d'Argos , & chassa ses deux neveux. Aga-

memnon immola sa fille à l'ambition de commander une armée. Egiste trahissant les loix de l'hospitalité , se fit aimer de sa belle-sœur Clitemnestre , & l'un & l'autre massacrerent Agamemnon & Cassandre. Le même Agamemnon avoit fait égorger son cousin Tantale. Oreste tua sa mere & son cousin Egiste, & fit assassiner Pyrrhus (1). Ce n'est pas que le cœur des Grecs ne fût extrêmement sensible. Anacréon distile la débauche ; la tendre Sapho se pâme dans ces vers :

Heureux , qui près de toi , pour toi seule
sôûpire ;

Qui jouit du plaisir de t'entendre parler ;

Qui te voit quelquefois doucement lui sourire !

Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils
l'égalér.

Je sens de veine en veine une subite flamme

(1) Lisez l'excellente *Explication historique des Fables* , par M. l'Abbé Bannier.

Courir par tout mon corps , si-tôt que je te
vois :

Et dans les doux transports où s'égare mon
ame ,

Je ne sçaurois trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue.

Je n'entends plus : Je tombe en de douces
langueurs ;

Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue ;

Un frisson me saisit, je tombe, je me
meurs.

La sensibilité des Grecs étoit
extrême pour tout ce qui intéressoit
les plaisirs ; & jusqu'à quel point
n'a-t'elle pas dû être portée, si nous
ajoutons foi aux moindres merveil-
les attribuées à la mélodie ? Les
Thébains , au rapport de Théo-
phrastrate cité par Athenée (1), & par
Aulu-Gelle (2), avoient coûtume
de guérir la sciatique & l'épilepsie
par le son d'une flute. Aristote (3)
fait mention d'un usage établi chez

(1) *Athenée*, liv. 4 c. 14.

(2) *Aulu Gell.* liv. 4. c. 13.

(3) *Arist.* cité par *Plutarque* au traité de la Colere.

les Grecs , d'adoucir les horreurs du supplice par la même voie. Le célèbre Tyrtée , en passant du ton Lydien au ton Phrygien , décida de la victoire que Sparte remporta sur les Messéniens.

Si ces faits ne sont pas hors de soupçon , l'attention extrême que les philosophes & même les législateurs avoient à proscrire le mélodieux de l'Ionien , & du Lydien , prouve les effets qu'il avoit coûtume de produire. Se seroit-on jamais porté à punir rigoureusement un certain Timothée pour avoir ajouté une seule corde à la lyre , si on n'avoit cru cette addition dangereuse pour les mœurs ? Timothée étoit véritablement coupable , puisque , selon Platon , toute nouveauté introduite dans le chant , étoit suivie chez les Grecs d'un changement dans l'état , & qu'on ne pouvoit toucher aux loix de la musique sans toucher à celles du gouverne-

mēt. C'est ce qui donna lieu à ce grand philosophe de mettre une loi formelle dans sa République , touchant la qualité du mélodieux dont on pourroit s'y servir : » N'ad-
mettons-nous pas dans notre mu-
sique ces instrumens qui ont tant
de cordes , & dont on peut tirer
tant de consonnances ? Non, si l'on
m'en croit , répond Socrate ; no-
tre Ville doit donc se garder de
nourrir les faiseurs de tels instru-
mens ; il me le semble. Mais que
dirons-nous des joueurs & fai-
seurs de flutes ? il faudra donc
les bannir par la même raison, puis-
que les instrumens à plusieurs
cordes ne sont que l'imitation de
de la flute ? C'est mon avis. De
sorte que nous ne retiendrons que
la lyre ancienne , & laisserons
la flute aux habitans de la cam-
pagne. Rien n'est plus raisonna-
ble , répond Socrate , puisqu'au-
si bien il faut préférer les instru-

„ mens d'Apollon à ceux de Mars
„ fias. Admirez , je vous prie , ajoû-
„ te-t'il , comme insensiblement
„ nous purgerons notre ville de
„ toutes les idées qui pourroient la
„ corrompre (1). “

Comme nous marquons plus de sensibilité pour le mélodieux que les Allemands ; que les Italiens paroissent transportés aux endroits qui à peine nous rendent attentifs ; les Grecs , plus voluptueux que les Italiens , étoient plus sensibles qu'eux au mouvement de la musique.

Soit que le penchant que les Grecs marquoient pour le plaisir , leur eût inspiré ce goût si vif & si tendre ; soit que l'éducation y eût disposé le penchant ; l'étude de la musique entroit dans le plan d'une éducation sérieuse. Platon ordonne d'y exercer la jeunesse pendant trois ans. „ Parmi les Grecs , dit Cice-
„ ron , on ne passoit point pour sça-

(1) *Platon , dans sa République.*

vant , à moins qu'on ne sçût chan-
rer. Epaminondas qui a été le
premier homme de la Grece ,
étoit encore très-habile à jouer
des instrumens. Et Thémistocles
ayant refusé dans un festin de
jouer d'une lyre qu'on lui pré-
senta , donna une mauvaise opi-
nion de lui , & fut regardé com-
me un homme qui avoit été mal
élevé. „

D'un sentiment si vif & si général
pour les plaisirs , devoit naître quel-
que grand phénomène dans les
mœurs. La voluptueuse Sybaris en
fut un que nous ne comprendrons
jamais bien. Lorsqu'on nous parle
de ses excès , ils nous paroissent
exagérés , par le peu de disposi-
tion que nous trouvons en nous-mê-
me à nous y porter. Cependant Sy-
baris est hors des tems de la fable ,
& les historiens sont assez unani-
mes sur les prodiges de sa mollesse.
Ils conviennent qu'on y bannit , par

une loi sérieuse & respectée ; tous les cocqs , ces animaux ayant coutume d'interrompre par un chant déplacé , les douceurs du sommeil. La même loi proscrivoit tous les arts qui pouvoient produire des bruits aigres & choquans. C'étoit parmi les Sybarites un usage observé avec une attention extrême , de prier les convives un an avant le jour marqué du festin ; & tout cet intervalle se remplissoit à méditer de nouveaux mets. L'on dit même que celui qui étoit assez heureux pour faire quelque découverte en ce genre , avoit un privilege exclusif pour en jouir seul pendant quelques années. On peut juger , par tous ces soins , des profondes compositions qui paroissoient sur leurs tables.

Un Sybarite mettoit sa plus haute sagesse à rendre ses goûts plus vifs , & ses plaisirs plus exquis. Jamais il ne lui vint dans la pensée de se faire un héros. Il étoit dans

un point de vue où la gloire lui paroïssoit folle. Sentant plus fortement que tout autre le plaisir de vivre, personne n'étoit mieux à portée que lui pour se soustraire à l'honneur des grands dangers. Sa philosophie lui rendoit plus recommandable celui qui avoit inventé un bon ragoût, qu'un autre qui auroit forcé dix provinces.

Un si grand penchant pour la volupté lui donnoit un caractère tendre & délicat, mais le dispoïoit mal aux sentimens sublimes. Il eût répondu à Platon par de grands éclats de rire, s'il eût été témoin de son enthousiasme quand il invectivoit les plaisirs : „ Ces “ hommes malheureux qui ne sça- “ vent ce que c'est que sagesse & “ vertu, & qui, perpétuellement “ plongés dans les festins & dans les “ débauches, vont toûjours de pis “ en pis, & errent enfin toute leur “ vie : la vérité n'a point pour eux “

„ d'attraits ni de charmes ; ils n'ont
„ jamais levé les yeux pour la regar-
„ der ; en un mot , ils n'ont jamais
„ goûté de purs ni de solides plai-
„ sirs. Ils sont comme des bêtes
„ qui regardent toujours en bas , &
„ qui sont courbées vers la terre : ils
„ ne songent qu'à manger , & à re-
„ paître jusqu'à leurs passions bruta-
„ les ; & dans l'ardeur de les rassa-
„ sier , ils regimbent , ils égrati-
„ gnent , ils se battent à coup d'on-
„ gles & de cornes de fer , & pé-
„ rissent à la fin par leur gourman-
„ dise insatiable. “

Toutes ces hautes maximes du Portique ne traçoient que des grotesques aux yeux d'un Sybarite. Le brillant , le pompeux ne pouvoient balancer dans son cœur le prix des plaisirs. Le philosophe qui contrarioit la nature , ou le héros qui la faisoit frémir par ses desseins téméraires , lui paroissoient s'écarter également de la véritable

sageſſe. Il étoit rare de le toucher en grand , parce qu'il étoit réfléchi dans tout ce qui n'intéreſſoit pas la vivacité de ſes goûts.

Sybaris eût joui long-tems de ſes délices , ſi la groſſiere Crotone n'eût. brutalement interrompu le cours de ſa voluptueuſe paix. Les Sybarites furent renverſés par les Crotoniates , comme de jeunes hommes yvres de plaiſirs , & d'un tempérament timide, le ſeroient par une troupe féroce de vieux athlètes.

Autant que les premiers étoient énérvés par une vie tiſſue de plaiſirs, autant ceux-ci enchériſſoient ſur la nature en multipliant ſes forces.

De larges épaules & de longs bras nerveux étoient toute la gloire de Crotone. Celui qui terraiſſoit un bœuf, y méritoit un triomphe ; & l'on ne l'accordoit que pour les preuves d'une force rare. La délicateſſe des mets étoit dédaignée par des hommes qui ſe vantoient

de dévorer un mouton dans un seul repas. On ne cherchoit, ni à plaire par des parures étudiées, ni à persuader par les graces d'une douce éloquence, chez un peuple où la vigueur du corps tenoit lieu de beauté & de raison. Un Crotoniate qui portoit une vaste poitrine, eût insulté à tous les héros de la Grèce.

La misantropie cynique dressa dans ces tems là, contre la politesse des mœurs, des batteries plus à craindre que l'héroïque rusticité des Crotoniates. Diogene brusqua toutes les bienséances, & osa presque le premier regarder les rois en face. La belle Hipparchia endossa superbement la besace de Cratès, & le suivit dans ses expéditions philosophiques.

L'âpre vertu des Stoïciens consacra les aboïemens cyniques. Après s'être ridée devant les mœurs, elle fut heurter les graces & les délica-

teffes du discours , avec l'impétuosité d'un taureau qui se jette sur un ouvrage en miniature , dont la vue composée fatigue la pesantueur de ses organes.

Les beautés de la poësie & de l'éloquence veulent un point de vue éloigné. Les considérer de trop près , c'est observer une perspective du bout du pinceau ; le dessein disparoît , ou n'offre que des traits grossiers & mal concertés. Le Stoïcisme fut une espece de microscope , qui produisit , à l'égard des belles pensées , ce qu'il produit à l'égard des beaux visages , où il ne laisse appercevoir qu'une peau scabreuse & chargée d'écailles.

L'analyse , ce grand fléau de la poësie & des graces , fut employée sans aucune bienséance à l'égard des fruits de l'imagination. Les pierres les plus brillantes perdent leur éclat dans les décompositions d'un chymiste. En envisageant les

plus belles faillies avec flegme , de front , ou suivant des vues de dialectique , les Stoïciens eurent la maladresse de se priver des charmes que l'on peut goûter dans les jeux hardis d'un esprit poétique. Leurs procédés étoient brusques , & même barbares à l'égard d'une pensée. Ils en usoient avec elle, comme on en use dans l'Orient à l'égard des belles esclaves , qu'on dépouille brutalement de toutes leurs parures , pour mieux apprécier le mérite de leur beauté.

Leur indécence ne souffroit plus de bornes. Jamais on ne vit la pudeur si justement alarmée. Comme ils ne rougissoient point , ils ne prévenoient point la délicatesse de ceux qui pouvoient rougir.

A l'effronterie ils joignoient l'insolence & l'aigreur de l'invective. Puisque c'est une fatuité , disoient-ils , de voiler les plus beaux jeux de la nature , c'est le comble de

la sottise & de l'impertinence , de répandre des ombres & du mystère sur une peinture qui n'en devient que plus expressive à l'imagination. La pudeur est une fausse modeste. Les tours délicats lui font voir les objets en miniature. Si elle rougit , ce n'est point de voir , car elle aime ce qu'elle voit ; mais précisément parce qu'on sçait qu'elle voit.

Un tableau qui se présente de front , offense : le même Tableau , vû par réflexion & dans un miroir , paroît charmant. La pudeur est à toutes épreuves , quand elle n'est point observée (1).

Délivrons-nous de cette dure contrainte , disoient les Stoïciens. La pudeur est la fille des bienséances , & les bienséances sont des conventions arbitraires. On se gêne avec ces faux égards. Les uns crai-

(1) Les Stoïciens auroient poussé plus loin leurs déclamations , s'ils avoient prévu le succès de Tanzaï lû *incognito* de presque toutes nos dames.

gnent de dire ce qu'ils trouvent tant de plaisirs à penser ; les autres n'osent écouter ce qu'ils entendent avec goût & transport. Nous imitons une troupe de masques , qui mettroient une grande indécence à se découvrir le visage.

Enfin jeter des nuances sur le récit d'une aventure galante, c'est faire voir ce qui s'est passé, à l'aide d'un télescope. Les objets en paroissent plus éloignés , mais ils n'en sont pas moins vûs dans le détail , & souvent même ce télescope les grossit. Cet effronté sophisme fit des impressions contagieuses sur les géometres & les dialecticiens de ce siècle. Le Pyrrhonisme d'un extérieur peu philosophe , avoit un caractère moins sauvage , mais aussi dangereux. Il n'insultoit pas aux faiblesses humaines , & rioit des actions héroïques, comme des grands vices. Tout lui offroit du ridicule. Les sublimes visions du Platonisme
lui

lui parurent aussi propres à exciter ses faillies , que les divines généalogies d'Hésiode. Le peu de part qu'il prenoit aux intérêts de l'opinion, le mettoit à portée de se jouer des plus grandes machines du pathétique. Ce torrent impétueux à qui rien ne s'opposoit , ce foudre qui abattoit tout , Démosthènes enfin , seroit venu échouer contre le plus petit Pyrrhonien. Un homme à qui il étoit indifférent de vivre sous les loix de Philippe , ou sous celles de l'Aréopage, eût-il été bien ému d'entendre dire ? „ Ne voulez-vous jamais faire autre chose , qu'aller par la ville , vous demander les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ? Que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez ? Un homme de Macédoine se rend maître des Athéniens , & fait la loi à toute la Grece. Philippe est-il mort ? dira l'un : Non , répondra

„l'autre , il n'est que malade. Hé!
„que vous importe, Messieurs, qu'il
„vive ou qu'il meure? Quand le
„ciel vous en auroit délivré, vous
„vous feriez bientôt un autre Phi-
„lippe. Embarquons - nous pour
„la Macédoine. Mais où aborde-
„rons-nous, dira quelqu'un, mal-
„gré Philippe? La guerre même
„nous découvrira par où Philippe
„est facile à vaincre. “ Il se seroit
égayé du discours de l'impétueux
Démotrhènes, qui d'ailleurs étoit
le plus grand poltron qu'on eût ja-
mais vû, & qui avoit fui lâchement
à la bataille de Chéronée. Les Pyr-
rhoniens étoient des hommes sur
qui on ne devoit fonder ni crainte
ni espérance: peu propres à troubler
un Etat, sa gloire ne les touchoit
qu'autant qu'elle intéressoit leur
tranquillité.

L'opulente Tyr (1) fleurissoit

(1) Je parle de la nouvelle Tyr qui fut prise
par Alexandre, & qui figura assez jusqu'au com-

pour lors par une voie plus sûre que la sçavante Athènes. Ses richesses faisoient sa félicité, & elle en jouissoit avec sagesse. Un Tyrien regardoit un Grec du même œil qu'un riche financier considère aujourd'hui un poëte indigent. Quelque profond raisonnement sur des vues de commerce lui paroissoit supérieur à la philosophie & à l'éloquence de la Grece. L'une étoit pour lui un songe, & l'autre un babil frivole. Cependant les mœurs n'y étoient pas sans politesse. L'on peut dire qu'elle faisoit les honneurs de l'Asie aux étrangers, qui s'y rendoient de toutes les parties du monde.

Ils y admirerent long-tems un homme que sa haute intelligence pour les grandes entreprises de mer

mencement de l'Empire Romain ; & non de cette ancienne Tyr, dont Hérodote met la fondation à 2730. ans ou environ avant l'Ere Chrétienne, & laquelle fut détruite par Nabuchodonosor après un siège de treize ans.

rendit le plus riche particulier de Tyr.

La confiance que son intégrité lui avoit acquise chez tous les peuples de la terre , le fit trouver nécessaire à son prince. La basse jalousie l'eût peut-être éloigné du trône ; mais ses vains efforts pour le remplacer , servirent à mieux assurer sa gloire. Deux rois, en des momens de faveur, lui firent des reproches obligeans sur la supériorité de son crédit dans les états les plus éloignés.

Il n'eut gueres d'autres ennemis que des ingrats. Sa facilité à obliger auroit peut-être été en lui un défaut , si elle n'eût été accompagnée d'une certaine noblesse qui donnoit toujours du prix à ses bienfaits. Personne ne fut plus magnifique. Sa table, la plus exquise de Tyr, étoit le rendez-vous de toutes les nations. Sa patrie reçut de lui les services les plus importans , & le

regretta lorsqu'il ne fut plus.

Il vécut jusques dans cette haute vieillesse où l'on ne compte plus le nombre des années , & qui semble toucher à l'immortalité. La cour consacra son zele pour l'état , & protégea les descendans d'un homme dont la mémoire fut toujours précieuse dans Tyr.

Carthage hérita des talens de cette superbe ville , & les exerça avec une férocité Afriquaine. Elle avoit pour les belles-lettres un mépris grossier & barbare. Toutes ses vues se portoient aux fins de son commerce. Ce qui pouvoit l'en distraire , servoit toujours de victime à cet ascendant supérieur. Elle ne fut ni philosophe , ni voluptueuse , ni magnifique. Une humeur mercénaire lui fit croiser les mers , & oublier les intérêts du plaisir & de la gloire dans les travaux où l'intérêt paroissoit le premier mobile. L'abondance eût adouci ses mœurs ;

mais il fallut succomber sous le destin de Rome.

Cette maîtresse de l'univers vécut long-tems dans la rudesse des armes.

D'autres peuples sçauront l'art d'animer le cuivre ,

Leurs marbres sembleront & respirer & vivre ;

D'autres de l'éloquence emporteront le prix ,

Où décriront l'Olympe & son riche lambris :

Ton art , Peuple Romain , ton illustre science

Sera d'affervir tout à ta vaste puissance ;

De te rendre en tous lieux , dans la guerre & la paix ,

L'effroi des ennemis & l'amour des sujets (1).

Elle conserva son ancienne barbarie jusqu'à la fin de la première guerre Punique. Livius Adronicus osa le premier essayer de la poésie , en la première année de la 135^e. Olympiade , l'an 514 de la fondation de Rome , sous le consulat de C. Claudius Centon , & de M. Semphronius Tuditanus. Ses vers ressemblent à des statues antiques ,

(1) *Virgile , traduction de Ségrais.*

ébauchées dans un roc brut & couvert de mousse. Nævius emboucha la trompette sauvage d'Andronicus. Le génie d'Ennius jeta quelques étincelles dans des tourbillons de fumée. Accius & Pacuvius, aux défauts des tragiques Grecs, qu'ils avoient pris pour modèles, y joignirent la disgrâce d'un langage barbare. Cecilius (1) eut quelque talent pour la comédie, si on veut ajouter foi à Varron & à Horace; mais, quoiqu'il vécût avec Lélius & Scipion, on est convenu dans la suite qu'il n'avoit aucune douceur dans le discours. Parut enfin Plaute, qui sçut le premier dresser la langue à des inflexions réglées. Il fut regardé de son siècle comme le pere de la politesse. Varron (2) lui donna le style des Muses. A la beauté de la diction, Cicéron (3)

(1) *Corpus veterum omnium Poëtarum*, in-4o. per *Scrivarium collectum*.

(2) *Quintilianus, Institution. Orat. lib. 10. c. 1.*

(3) *Cicer. lib. 1. de Officiis*.

y joignit de la délicatesse pour la fine raillerie. Le seul Horace (1) s'opposa à ces excès, & reprocha avec assez d'aigreur la sottise de ceux qui avoient pû aimer les bons mots de Plaute. Horace avoit raison. Le succès de Plaute prouvoit le goût faux de ses admirateurs, & l'enfance du théâtre dans Rome. On sent que les mœurs n'étoient pas encore formées, & que l'esprit peu exercé manquoit de discernement. L'Amphytrion n'a ni bienséances, ni caractères, ni conduite: Sosie y jure par Hercule qui n'est pas encore né, Alcmene y conçoit & y accouche.

L'ordonnance des pièces de Térence ne fut pas plus heureuse. Comme il étoit dans l'usage de faire de deux comédies grecques une lati-

(1) *At nostri proavi Plautinos & numeros, & Laudavere sales: nimium patienter utrumque, Ne dicam stultè, mirati: si modò ego, & vos, Scimus inurbanum lepido seponere dicto, Legitimumque sonum digitis callemus, & aure ne,*

ne, cette complication de sujets embarrassoit ses fables d'une action double & trop chargée. N'ayant que peu d'invention, & n'étant guères que le traducteur de Ménandre, il en conserva les défauts; mais il y joignit une pureté, une douceur, une politesse de langage, qui lui acquirent le titre d'un modèle parfait d'élégance.

Il restoit à Térence un objet plus intéressant à desirer pour les progrès & la sûreté de sa réputation. Son génie étoit étroit, ou peut-être son siècle étoit-il peu propre à fournir des caractères élevés. Un homme qui passoit pour être si poli, & qui vivoit avec Lelius & Scipion, auroit dû employer d'autres acteurs que des valets, un père avare, un fils débauché, un vieillard imbécille. Jamais on ne lui vit traiter une passion d'une manière délicate, amener sur la scène un personnage de quelque mérite, ni

même présenter des vices ou des ridicules propres à rendre attentif un homme d'esprit. Cependant Térence parut à son siècle un homme d'un talent peu ordinaire. Il plut, il fut admiré, & personne dans la suite n'osa atteindre à sa réputation. Afranius n'obtint que le troisième rang après Plaute & Terence.

Insensiblement les poètes tournèrent leur talent à d'autres objets, & le théâtre demeura au période où il avoit été élevé. La fadyre tira avantage du loisir que le théâtre laissa aux poètes. Læcilius fut le premier qui

Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en
litiere (1).

La médifance de Catulle osa se commettre avec Cefar, qui ne punit sa témérité que par la faveur signalée de l'admettre à sa table :

(1) Boileau, *Art poétique*.

conduite remarquable dans des commencemens de tyrannie. Catulle ne fit plus de vers contre Cefar ; mais il continua d'en faire contre d'autres qui furent moins généreux. Une certaine naïveté élégante que son siècle reconnut en lui , le fit paroître auffi aimable par la douceur de son ftyle , qu'il étoit à craindre par l'aigreur de fes reproches. Ce Catulle néanmoins fi illuftre dans l'antiquité , & fi vanré par les charmes de fa diction , a paru à ces derniers siècles peu harmonieux , & trop peu délicat. On a trouvé dans fes vers (1) une dureté qui en rend la lecture fca-breufe & défagréable : preuve , ou que fon ficle ne fe connoiffoit point en mélodie , ou que la pro-

(1) Voffius prétend que la dureté de Catulle vient principalement des analephes ou élifions de l'M. & des voïelles diphtongues qu'il met fouvent en ufage dans le pentémire. *Gerard-Jean Voffius, lib. 3. Inftit. poëtic. p. 107.*

nonciation du latin sous Auguste avoit certaines inflexions qui n'ont pu nous être transmises. Si Jules Scaliger (1) n'étoit pas un critique un peu décrié, il faudroit blamer beaucoup le siècle d'Auguste de s'être plu à la lecture de Catulle. Il nous donne ce poëte comme un personnage très-vulgaire en tout ce qu'il a fait. Il est, dit-il, dur, languissant, froid, diffus, & grossier jusqu'à l'excès.

Il est véritablement difficile de comprendre ce qu'étoit l'urbanité Romaine, si Catulle en étoit un modèle que l'on pût proposer. La politesse du style consiste moins à arrondir une période, & à la rendre douce & sonore, qu'à exprimer des sentimens nobles & délicats. Il faut croire que Catulle parloit sa langue avec beaucoup de pureté, puisque son siècle l'a regardé

(1) Jules Scaliger, *Poëtiques*, lib. 5. c. 16. *Item*; lib. 6. c. 7.

comme un homme inimitable dans les graces qu'il donnoit à sa diction.

C'est là le seul endroit qui puisse nous rendre son antiquité respectable : car d'ailleurs il met trop d'indécence dans ses discours. » En « effet , dit m. Bayle (1) , Catul- « le qui a toujours passé pour l'un « des plus galans poètes de l'anti- « quité , & Horace qui a fait toutes « les délices de la cour d'Auguste , « font souvent aussi libres dans leurs « poésies , que nos Théophiles , nos « Sigones , nos Motins , nos Ber- « thelots , qui font l'horreur des hon- « nêtes gens , & qui ne plaisent « qu'à des soldats & à des laquais. « C'étoit le défaut de ces anciens , « autant & plus que celui de leur es- « prit ; puisque l'empereur Auguste , « qui devoit être l'homme le plus « poli de son siècle , composoit les «

(1) Bayle, *Nouv. de la République des Lettres*
de Juin 1684. p. 364.

» plus infames & les plus horribles vers qui se puissent lire. « Les dames Romaines jouoient un assez grand rôle à la cour d'Auguste , pour avoir pris de l'ascendant sur la galanterie. Les poètes respectoient peu leur pudeur , parce que vrai semblablement leur goût & les bienséances leur permettoient de se dispenser de ces sortes de ménagemens. Le peu de sensibilité des hommes aux infidélités d'une épouse , ou d'une maîtresse , & la commodité du divorce , rendoient les intrigues d'amour peu circonspectes. On ne vit même jamais deux rivaux mettre l'épée à la main pour un démêlé de cœur. Caton céda paisiblement sa femme Martia à Hortensius , qui en devint amoureux , & la reprit sans ressentiment après la mort de Hortensius.

Tout inspiroit la mollesse dans Rome. Les femmes y aimoient le plaisir , & cherchoient à plaire.

Poppée femme de Neron se faisoit tous les jours un bain du lait de cinq cens ânesses , afin d'avoir la peau plus douce & plus éclatante. Elles eurent l'usage du rouge. Leurs cheveux formoient pour l'ordinaire de longues boucles qui flottoient sur les épaules. La mode étoit d'y répandre des parfums , & de les couvrir d'une legere nuance de poudre d'or. Elles se servoient d'une certaine pierre qui , en lissant la peau , lui donnoit une extrême blancheur.

Leurs dépenses en pendans d'oreille étoient excessives. Si j'avois une fille , dit Habinnas dans le festin de Trimalcion , je lui couperois les oreilles. Nous serions dans l'abondance de toutes choses , si nous n'avions point de femmes. Leur folie est telle , dit Seneque , qu'une seule porte deux ou trois patrimoines à ses oreilles.

Les robes dont elles se servoient étoient couvertes de bro-

derie, & formoient une longue queue qui avoit de la majesté; mais elles étoient assez courtes par devant pour laisser appercevoir le pied à nud dans son brodequin.

C'étoit la chaussure la plus à la mode dans Rome, & les yeux s'y étoient faits comme à voir un bras sans gand. Je crois même que la plupart des dames n'étoient pas fâchées qu'on remarquât le soin qu'elles donnoient aux parures d'un pied délicat, & qui annonce d'autres beautés. L'empereur Héliogabale qui fit plusieurs ordonnances contre le luxe, permit & l'usage de l'or & l'usage des pierreries sur les brodequins. Il y en mettoit lui-même, qui avoient été gravées par les plus grands maîtres.

Dans toutes les maisons polies, il falloit prendre un bain avant de se mettre à table; & ceux qui pratiquoient la galanterie, y répandoient quelques essences d'une odeur

agréable. Ils mangeoit sur des lits de repos , au tour desquels on plaçoit des tables couvertes de tapis brodés , ou de lames de cuivre de Corinthe : car on n'avoit pas encore l'usage du linge ; puisqu'Ovide , qui étoit chevalier Romain , dit qu'étant à table auprès de sa maîtresse , il écrivoit , *Je vous aime* , sur la table même , avec du vin dont il mouilloit le bout de son doigt.

Ils avoient des toiles de lin , mais ils ne sçavoient pas s'en servir : du moins n'avoient-ils point de chemises. Leurs serviettes étoient d'une étoffe extrêmement façonnée , & quelquefois même brochée d'or.

Il ne nous est rien revenu touchant la composition de leurs fauces ; cependant nous sçavons qu'ils devinrent excessifs touchant les plaisirs de la bonne chere. Un certain Apicius s'embarqua de Rome pour les côtes d'Afrique , sans autre dessein que d'y connoître un

poisson qu'on disoit être meilleur au lieu de sa pêche.

Lucullus nourrissoit des grives pendant l'été, & dépensoit cinq mille écus au repas qu'il donnoit dans la salle d'Apollon. Plutarque dit qu'il avoit de la vaisselle d'or, où brilloient de toutes parts les pierres les plus précieuses, & qu'on jouoit des comédies pendant qu'il étoit à table.

Mais rien n'est plus étonnant que cette maison qu'il fit bâtir auprès de Naples. On perça des montagnes, & on les tailla en voûtes, pour forcer la mer à venir baigner ses murs dans les vastes fossés qu'il fit creuser au tour de ce somptueux édifice.

Tout magnifique qu'il fut, il étoit encore inférieur au palais que Néron fit bâtir, & qu'on appelloit la Maison dorée. » Dans son » vestibule, dit Suétone, étoit » un colosse haut de six-vingt pieds

qui représentoit Néron. Ce vesti-
bule étoit si vaste , qu'il avoit trois
portiques d'un mille chacun de
longueur. Dans l'enceinte de ce
grand palais , il y avoit un étang ,
ou un bassin d'eau qui paroissoit
une mer. Cet étang étoit entouré
de maisons qui avoient l'appar-
ence d'une ville. La grande en-
ceinte de ce palais renfermoit des
champs , des vignes , des forêts
remplies de bestiaux de différen-
tes espèces ; on y trouvoit aussi
des bêtes fauves. Toutes les par-
ties du bâtiment étoient brillantes
d'or , de pierreries , de perles.
Les salles à manger étoient lam-
brissées de tables d'yvoire mobiles
& versatiles , afin , que par in-
tervales , on pût faire pleuvoir
des fleurs & des parfums. La plus
grande salle étoit ronde , & tour-
noit perpétuellement tant le jour
que la nuit , à la maniere de cet
univers. Les bains étoient mêlés

» de l'eau de la mer , & de la ri-
» viere Albula. Quand la maison
» fut achevée , Néron , content de
» sa forme & de son architecture ,
» dit qu'il pouvoit enfin se loger
» en homme. «

Dans ce somptueux palais il se trouvoit un temple dédié à la Fortune , bâti de certaines pierres apportées de Cappadoce ; & si transparentes , que , sans aucunes fenêtres , & même la porte fermée , ceux qui étoient dedans voioient fort clair pendant le jour. La pierre dont étoit bâti ce temple , s'appelloit *Phengite*.

(1) Philon nous a laissé une belle description des festins qu'on donnoit dans Rome. » Leurs lits destinés au repas , dit-il , sont ornés » d'écaille de tortue , d'yvoire , ou » d'une matiere plus riche. Les » pierreries & les perles y brillent. » Les matelas sont de pourpre bro-

(1) *Philon , de la Vie contemplative.*

chés d'or , & ornés de fleurs & de feuillages de toutes les couleurs. Des coupes , des gobelets , des tasses de toutes especes , s'y voient rangés par ordre ; comme aussi des verres , des phioles , des vases de Thériclès , & d'autres travaillés par les ouvriers les plus renommés. Les échançons ou ministres de table , sont de jeunes garçons , qui sont moins là pour servir , que pour plaire aux convives. Les uns versent du vin , les plus grands apportent de l'eau & des liqueurs. Ils ont le visage peint & fardé , les cheveux tondus en cercle. Leurs tuniques sont extrêmement déliées , ceintes au milieu du corps avec des rubans : ils relevent ces tuniques , en laissant pendre les plis de tous les côtés , en sorte qu'elles ne leur vont que jusqu'aux genoux. En cet équipage ils sont attentifs aux ordres des convives. Les mets , les

» sauces & les desserts sont prépa-
» rés par des cuisiniers & des pâ-
» tissiers qui , par l'apprêt & l'arran-
» gement , cherchent non seule-
» ment à satisfaire au goût , mais
» aussi à plaire à la vue. On apporte
» jusqu'à sept tables , & quelque-
» fois davantage , couvertes de tout
» ce que la terre , la mer , les rivie-
» res & l'air peuvent fournir de plus
» délicieux. La diversité de l'apprêt
» ne flatte pas moins le goût que la
» qualité des viandes. Après cela
» on apporte des fruits de toutes
» les especes.

Les Romains étoient au-dessus
des difficultés , lorsqu'il s'agissoit
de remplir un grand dessein. Cesar
fit creuser une fosse immense dans
le champ de Mars , y fit passer le
Tybre , & par ce moyen donna au
milieu de Rome même un combat
naval où il y avoit quatre mille ra-
meurs , & deux mille combattans.
Neron voulant donner le même

spectacle , fit apporter de l'eau de la mer dans un grand lac , & le remplit de monstres marins.

L'empereur Claude , dit Tacite , employa à un combat naval des trirèmes , des quadrièmes , & dix-neuf mille hommes armés. Le lac étoit entouré de radeaux , de peur que quelqu'un n'échappât. Il y avoit cependant un assez grand espace pour ramer librement , pour tourner adroitement les navires , pour le choc des vaisseaux & pour les autres mouvements nécessaires. Sur les radeaux se tenoient des pelotons de cohortes prétoriennes derrière les remparts , d'où l'on pouvoit faire jouer les catapultes & les ballistes. Tout le reste du lac étoit pour les navires des combattans. Tous ces navires étoient pontés. Les combattans , quoique ce fussent des scélérats & des criminels , se battoient en braves gens. Il y en

» eut un grand nombre de blessés ;
» après quoi on fit cesser le combat.

Le théâtre dans Rome n'y faisoit pas un spectacle réglé. C'étoit un divertissement qu'on donnoit au peuple dans des conjonctures de victoire. Les empereurs le rendirent moins rare , & y ajoûterent des magnificences. Ce qu'on peut imaginer de plus grand & de plus délicieux , y fut employé avec profusion. L'or & le marbre y brilloient de toutes parts , & les parfums les plus exquis y formoient une douce rosée qui charmoit les sens des spectateurs. Les arts avoient un succès plus tardif que le goût des plaisirs & du luxe. Les Romains étoient grands & magnifiques dans leurs entreprises ; mais ils montrèrent plus d'étendue que de dessein. Leurs plus beaux morceaux d'architecture avoient des défauts essentiels.

Bien que les Romains eussent soin de proportionner leurs colonnes

nées Corinthiennes sur la taille fine des jeunes filles les mieux faites, il faut néanmoins convenir que leurs édifices avoient beaucoup de pesanteur. Aujourd'hui nos planchers sont la moitié moins épais que les murs; chez les Romains les murs étoient la moitié moins épais que les planchers. Ainsi les appartemens devoient être peu exaucés, presque point ouverts, & d'une très-petite étendue.

Il regne si peu de symétrie dans les colonnes de la façade du Panthéon, qui passe pour le monument le plus magnifique & le plus régulier de toute l'antiquité, qu'on a tout lieu de croire qu'ils réussissoient mal à concevoir un plan d'architecture. A ce défaut essentiel, les critiques en ont joint d'autres qui ne sont pas moins importans. On a remarqué que les bandeaux de la voûte du temple ne tombent point à plomb sur les colonnes du grand ordre,

H

ni sur les pilastres de l'attique ; mais qu'ils portent la plupart sur le vuide des espèces de fenêtres qui sont au-dessous , ou moitié sur le vuide , moitié sur le plein ; que cet ordre attique , qui a un soubassement & un couronnement d'une grandeur exorbitante , est coupé mal-à-propos par deux grandes arcades , dont les bandeaux soutiennent le mieux qu'ils peuvent les restes inégaux de ces pilastres estropiés ; que les naissances de l'une de ces deux arcades , au lieu de tomber à plomb sur la grande corniche qui leur sert d'imposte , sont courbées suivant le trait du compas qui a formé l'arcade , & viennent poser à faux sur la saillie de la grande corniche ; que les modillons de cette corniche ne sont point à plomb sur le milieu des chapiteaux des colonnes ; & que , dans le fronton du portique , il y a un modillon de plus à un côté qu'à l'autre. Ils avoient

quelques machines dont Vitruve nous a conservé le dessein , mais qui marquent que leur théorie dans les mécaniques étoit extrêmement bornée.

D'ailleurs ils ignoroient le trait des pierres , sans quoi il est absolument impossible de pratiquer ces trompes étonnantes , où l'on voit un édifice se porter de lui-même par la force de sa figure ; ces voûtes surbaissées & presque toutes plattes ; ces rampes d'escaliers , qui , sans aucun pillier qui les soutienne , tournent en l'air le long des murs qui les enferment , & vont se rendre à des palliers également suspendus , sans autre appui que celui des murs & de la coupe ingénieuse de leurs pierres.

Les Romains s'étoient tout d'un coup portés au grand , & n'étoient point entrés dans ce labyrinthe de raisonnemens qui fondent la perfection des arts. Ils mirent quelque expression dans leur peinture , mais

ni sur les pilastres de l'attique ; mais qu'ils portent la plupart sur le vuide des espèces de fenêtres qui sont au-dessous , ou moitié sur le vuide , moitié sur le plein ; que cet ordre attique , qui a un soubassement & un couronnement d'une grandeur exorbitante , est coupé mal-à-propos par deux grandes arcades , dont les bandeaux soutiennent le mieux qu'ils peuvent les restes inégaux de ces pilastres estropiés ; que les naissances de l'une de ces deux arcades, au lieu de tomber à plomb sur la grande corniche qui leur sert d'imposte, sont courbées suivant le trait du compas qui a formé l'arcade , & viennent poser à faux sur la saillie de la grande corniche ; que les modillons de cette corniche ne sont point à plomb sur le milieu des chapiteaux des colonnes ; & que , dans le fronton du portique , il y a un modillon de plus à un côté qu'à l'autre. Ils avoient

quelques machines dont Vitruve nous a conservé le dessein , mais qui marquent que leur théorie dans les mécaniques étoit extrêmement bornée.

D'ailleurs ils ignoroient le trait des pierres , sans quoi il est absolument impossible de pratiquer ces trompes étonnantes , où l'on voit un édifice se porter de lui-même par la force de sa figure ; ces voûtes surbaissées & presque toutes plates ; ces rampes d'escaliers, qui , sans aucun pillier qui les soutienne , tournent en l'air le long des murs qui les enferment , & vont se rendre à des palliers également suspendus , sans autre appui que celui des murs & de la coupe ingénieuse de leurs pierres.

Les Romains s'étoient tout d'un coup portés au grand , & n'étoient point entrés dans ce labyrinthe de raisonnemens qui fondent la perfection des arts. Ils mirent quelque expression dans leur peinture , mais

ils ignoroient tous les secrets de la perspective. On trouve encore quelques morceaux antiques, qui montrent combien ils y étoient peu initiés. Le tableau des nôces qui est dans la vigne Aldobrandine, & celui qu'on appelle le tombeau d'Ovide, offrent des figures bien dessinées, & d'un caractère assez noble; mais on n'y voit qu'une entente extrêmement médiocre. Toutes les teintes sont aussi fortes les unes que les autres: rien n'avance, rien ne recule; ce qui fait que les figures paroissent sur une même ligne, & former bien-moins un tableau qu'un bas-relief coloré.

Dans la sculpture même, leurs reliefs ne sont que des reliefs de ronde bosse, sciés en deux de haut en bas, dont la principale moitié a été appliquée sur un fond tout uni. Ils ignoroient, au tems que l'on fit la colonne de Trajan, cette ingénieuse dégradation, par laquelle un

Sculpteur , avec deux ou trois poudres de relief , fait des figures qui , non seulement paroissent de ronde-bosse , & détachées de leur fond , mais qui semblent s'enfoncer , les unes plus les autres moins , dans le lointain du bas-relief. Dans cette colonne , les figures sont presque toutes sur la même ligne : celles que l'on voit sur le derrière sont aussi grandes & aussi marquées que celles qui sont sur le devant , & semblent être montées sur des gradins , pour se faire voir les unes au-dessus des autres.

Au tems même d'Auguste , le mérite étoit contesté , & devenoit souvent équivoque. Horace se plaint de ce que l'admiration pour les anciens rendoit insensible aux beautés de son siècle ; & Martial écrivit , quelque tems après Horace :

! Pourquoi si peu souvent l'homme , tant qu'il respire ,

! Trouve-t'il qui le loue , ou qui daigne le lire ?

C'est l'humeur de l'envie, ô mon cher Regulus,

D'aimer moins les vivans que ceux qui ne sont plus.

Aussi du grand Pompée on vante le portique,

Et des vieux bâtimens la structure rustique ;

En face de Virgile Ennius fut loué ;

Des rieurs de son tems Homere fut joué ;

Rarement le théâtre applaudit à Ménandre ;

A sa Corinne seule Ovide parut tendre.

Qu'avez-vous donc, mon livre, à vous hâter si-fort,

Si la gloire aux auteurs ne vient qu'après la mort ?

Brutus osa nommer loquacité & babil l'éloquence de Cicéron ; & Caton l'entendant prononcer l'Oraison pour Murena son ami, ne put s'empêcher de dire : Il faut avouer que nous avons un Consul de trop belle humeur.

Cicéron avoit un penchant extrême pour la plaisanterie, & même pour les jeux de mots, qu'il employoit indécemment devant les

peres conscripts ; en presence desquels il dit de Pison , qu'il accusoit d'avoir dansé tout nud dans un festin , que , lors même qu'il faisoit la pirouette , il ne craignoit pas la roue de fortune : voulant dire par-là que la pirouette que faisoit Pison , devoit l'avertir de l'inconstance de la fortune , marquée par la roue qu'on lui donne.

Quintilien, dans son dialogue des orateurs , après lui avoir reproché le mauvais goût des équivoques , l'accuse de monotonie dans ses périodes , qui finissent presque toutes par un *esse videatur*. Cette sage économie qui met de l'enchaînement dans les pensées , & qui fait d'un discours entier une pièce régulière , lui étoit inconnue , ou il la dédaigna. Il eut des défauts plus considérables , & qui intéressent le siècle où il vécut.

Les portraits qu'il fait d'Antoine, de Clodius, de Pison, de Verrès,

sont chargés de reproches énoncés grossièrement, comme de les représenter quelquefois dans les situations les plus choquantes d'un excès de vin.

(1) Dans toutes les occasions, on le trouve plein de lui-même. S'il parle d'Hirtius & de Dolabella comme des deux plus éloquens personnages de Rome, c'est pour y ajouter ensuite, qu'ils n'étoient que ses disciples. Dans l'épître à Lucéius, il développe tous les replis de sa vanité. „ Je brûle, lui dit-
 „ il, d'un desir extrême, & qui com-
 „ me je crois n'est point blâmable,
 „ de voir mon nom signalé dans vos
 „ écrits. Il est vrai que vous me pro-
 „ mettez souvent de n'y pas man-
 „ quer ; mais je vous prie de me
 „ pardonner si je vous importune,
 „ en vous témoignant quelqu'em-
 „ pressement pour cela. Ce n'est

(1) *Hirtium & Dolabellam discendi discipulos habeo, conandi magistros.* Epist. fam.

pas seulement le desir de faire par-
ler de moi , & de m'immortali-
fer dans les siècles à venir qui m'y
porte , mais encore celui de jouir
de mon vivant de l'autorité de vo-
tre témoignage.

Plutarque l'a repris de se louer
trop. „ Les répétitions d'une mê-
me chose , dit ce sage critique ,
dont uſoit Cicéron à tous propos
en ſes oraiſons , montrent une cu-
pidité extrême de gloire , quand
il dit inceſſamment :

Cede la force armée à la prudence,
Le triomphal laurier à l'éloquence.

Il n'est point de conjoncture pour
lui, où il n'ait ſauvé la R^{publi-}
que ; ſans ſes ſoins tout étoit perdu ;
les particuliers de Rome lui ſont
redevables de la vie & des biens.

Cicéron avoit un génie ſupé-
rieur, & il ne ſe fut jamais porté à ces
excès d'enflûre , de mauvaiſes plai-
ſanteries & de baſſeſſe d'images ,

s'il eût trouvé dans le Sénat des dispositions sévères , & quelque discernement pour les bienséances.

Le caractère des Romains n'étoit pas encore formé : soit que les mouvemens de la république les occupassent à des objets d'intérêt ou de gloire , ou qu'ils ne se portassent pas assez d'eux-mêmes à l'étude des mœurs , on ne voit parmi eux qu'une morale flottante , & un goût incertain. Dans les peintures qu'ils nous ont tracées de l'amour , non seulement ils ont levé les voiles du mystère , mais ils y ont presque toujours manqué de délicatesse dans les sentimens ; plus attentifs aux irruptions du tempérament , qu'aux mouvemens d'une tendre amitié.

Graves jusqu'à une affectation ridicule , quelquefois ils sont descendus à des excès de puérilité. Caton étoit un pédant , & Hortensius un espece de colifichet. On peut

juger de ses attentions pour la paresse, par le procès qu'il fit à un homme qui par mégarde avoit dérangé en passant l'ordre des plis de sa robe. Cependant Hortensius étoit un homme d'état, & l'émule de Cicéron.

Pendant même la faveur de Mécenas pour les Muses, il manquoit quelque chose à la gloire du bel esprit. Les odes d'Horace, qu'on regarde avec raison comme un des plus précieux monumens de l'antiquité, sont pleines de beautés rares; mais on n'y trouve pas une certaine rondeur qui doit regner dans un dessein bien suivi. La quatorzième ne marque aucun but: c'est la description d'un vaisseau battu par la tempête, sans aucun indice d'allégorie.

La suivante n'est pas moins étrange: il décrit tous les malheurs que doit causer l'enlèvement d'Hélène, sans qu'on puisse soupçonner la fin

qu'il se propose. Il n'est pas toujours heureux dans le choix de ses contes. Voulant, par exemple, détourner Galatée d'un voyage qu'elle concertoit sur mer, il lui trace une peinture des périls que l'on court sur cet élément : après cela il lui rappelle le souvenir d'Europe, qui s'étant assise inconsidérément sur le taureau qui cachoit Jupiter, eut quelque lieu de s'allarmer lorsqu'elle se vit livrée à la merci des flots. Mais l'arrivée de Venus & de l'Amour, qui vinrent la consoler en lui apprenant qu'elle alloit devenir femme de Jupiter, & qu'elle donneroit son nom à une des plus belles parties du monde, étoit une circonstance que le poëte devoit omettre : car quelle est la femme qui ne voudroit pas essayer de l'aventure d'Europe ? & Galatée sur-tout n'étoit pas d'un caractère à refuser la croupe du taureau.

Quelquefois il raconte des histo-

res qui n'ont aucun rapport à son dessein. Il veut adoucir l'humeur âpre de Lidée. Il invoque Mercure : Toi par qui Amphion a bâti « les murs de Thèbes , qui as rendu « la lyre capable de mille choses , « fournis-moi des chansons pour « fléchir Lidée, qui est plus indomptable qu'une cavalle de trois ans. « Tu peux adoucir les tigres. Tu « t'es rendu le maître de Cerbere « par tes chants. Tu as fait sourire « Ixion & Titie malgré leurs tourmens ; & les Danaïdes , en t'écoutant , ont laissé sécher leur « tonneau. «

Voilà son dessein exposé , & sa priere faite à Mercure : il faut , ou finir , ou chercher des remedes contre la cruauté de Lidée. Horace ne fait ni l'un ni l'autre. Il conte à Lidée l'histoire des Danaïdes , & comme l'une d'entr'elles sauva son époux contre l'ordre que leur pere leur avoit donné à toutes de tuer leurs

maris. A quoi bon cette histoire au sujet de la lyre de Mercure , & de la cruauté de Lidée ? Il falloit choisir une fable où les rigueurs de quelque beauté fiere étoient punies , & non pas un conte dont on ne peut rien conclurre en faveur de son amour.

L'Enéide offre un grand dessein , & conduit avec beaucoup de sagesse ; mais le dénouement en est défectueux. Virgile n'auroit du perdre de vue son héros qu'après l'avoir élevé sur le trône des Latins.

D'ailleurs quel héros est-ce qu'Enée ? Il a paru trop dévot à M. de Saint-Evremond , trop timide aux gens de courage , trop froid aux amans tendres , trop ingrat aux personnes délicates , trop cruel aux cœurs généreux , & trop fade à Heinsius à qui le goût de la liberté fit préférer la Pharsale à l'Enéide.

Lucain a , en effet , quelque chose de plus étonnant que Virgile. Il

est sublime jusques dans ses impiétés. Suivant la théologie des païens, il y avoit une certaine force d'ame à considérer un Caton qui trace aux Dieux les règles de l'équité, un Pompée qui brave leur pouvoir dans ses derniers soupirs, un Marius qui leur pardonne sa disgrâce.

On voit plus de douceur dans les vers de Virgile, des peintures plus achevées, une style soutenu & de l'élégance. Mais un héros, qui tient toujours sa pagode à la main, & dont chaque soupir semble s'adresser à Jupiter, entre dévotement en conférence avec la reine de Carthage, & lui parle d'un saint hyménée. Une grotte fait naître les avant-goûts d'une félicité prochaine: les cœurs dévots sont les plus tendres; celui d'Enée étoit sensible; Didon n'étoit point cruelle. On se mit en état d'attendre sans impatience les pompes de l'hymen.

Mercure se présente pourvu

des ordres de Jupiter. Les Destinées appellent notre héros en Italie. Il n'est plus question d'hymen, ni des faveurs anticipées de la pauvre Didon : elle est livrée à son désespoir. Les vaisseaux s'apprêtent. On part pour remplir les ordres de Jupiter. Enée aborde en Italie. La vue du danger le fait frémir. On l'attaque ; Jupiter décide du combat en sa faveur. Turnus, suppliant & désarmé, lui demande la vie. Sa jeunesse, son rang, ses malheurs le trouvent inflexible. Ce pieux héros, en élevant les yeux au ciel, lui plonge un poignard dans le sein. Sa piété envers les Dieux s'enflamme par ce saint sacrifice. Il fait dresser un bûcher en l'honneur de Pallas, & lui offre comme victime huit prisonniers de guerre, qu'il voit réduire en cendres. Si Enée est véritablement dévot, c'est un imbécille dangereux, dont l'affreuse superstition se porte à d'horribles excès : s'il n'est

simplement qu'un politique qui se couvre à tout moment de l'égide des Dieux, c'est un scélérat. Quoi qu'il en soit, l'enthousiasme de Virgile semble avoir été excité par les fumées de l'encens, au milieu des grimaces du temple ; & celui de Lucain paroît avoir été allumé d'un coup de foudre.

Tels sont les effets de la servitude : Virgile, devenu homme de cour, ne sçait que brûler de l'encens. En effet, dit Longin, il n'y a peut-être rien qui élève plus l'ame des « grands hommes que la liberté, ni « qui excite & réveille plus puissamment en nous ce sentiment naturel qui nous porte à l'émulation, « & cette noble ardeur de se voir « élevé au-dessus des autres. Mais « nous qui avons appris dès nos premières années à souffrir le joug « de la domination ; qui avons été « enveloppés par les façons de faire « de la monarchie, lorsque nous

» avions l'imagination encore ten-
» dre & susceptible de toutes for-
» tes d'impressions ; en un mot , qui
» n'avons jamais goûté de cette vive
» & féconde source de l'éloquence ,
» je veux dire de la liberté ; ce qui
» arrive ordinairement de nous ,
» c'est que nous devenons de grands
» & magnifiques flatteurs. C'est
» pourquoi un homme né dans la ser-
» vitude est capable des autres scien-
» ces : mais nul esclave ne peut être
» orateur ; car un esprit abattu &
» comme dompté par l'accoûtumance au joug, n'oseroit plus s'en-
» hardir à rien. Tout ce qu'il avoit
» de vigueur s'évapore de soi-même,
» & il demeure toujours comme
» en prison. En un mot , pour me
» servir des termes d'Homere ,

Le même jour qui met un homme libre aux
fers ,

Lui ravit la moitié de sa vertu première.

Il ne se trouva point d'orateurs
exempts de reproches pendant le

cours de la république ; mais il faut avouer qu'un grand génie y avoit plus de ressources pour le sublime , que sous les empereurs. Un homme éloquent pouvoit y aspirer au consulat ; & dans l'empire les moindres faveurs du prince fixoient l'ambition du poëte & de l'orateur. Dans la république , sur-tout du tems des Gracques , les intérêts de la patrie étoient sacrés & communs : après l'établissement de la tyrannie , on jouissoit d'une tranquille indifférence , qui laissoit aux beaux esprits le tems de méditer des graces , mais qui étoit une source peu féconde de sentimens élevés. L'éloquence de la république ressemble à une héroïne qui ne prend que des ornemens guerriers , & celle de l'empire à une femme de sérail qui use de tous les parfums de l'Arabie.

On devint plus élégant & plus fleuri. On mit plus d'art dans le

discours : peut-être même étoit-on plus propre à plaire : enfin le regne d'Auguste fut l'époque du beau langage. Mais la triste nécessité de louer , & la vivacité du climat , disposerent les Romains à la flatterie & à la recherche du brillant.

Cicéron loua César avec excès dans ses harangues , & dit de lui tout le mal imaginable dans les lettres qu'il écrivit à ses amis. Horace , en adressant la parole à Quintius au sujet d'Auguste , qu'on regardoit dans Rome comme un tyran , lui dit : » Si quelqu'un vous parlant » des batailles gagnées sur mer & » sur terre , pour vous flater, vous » disoit que Jupiter qui prend soin » de l'empire & de vous ne sçau- » roit discerner lui-même quelle » est la passion la plus forte de celle » que vous avez pour le salut du » peuple , ou celle que le peuple a » pour votre conservation ; pour- » riez-vous douter que cet éloge

n'appartînt à Auguste (1) ? «

Auguste auroit sacrifié Rome à ses moindres ressentimens , & Rome gémissoit en secret de la tyrannie d'Auguste.

Le desir de louer , & l'avidité avec laquelle on recevoit la flatterie , dégénéra jusqu'à l'indécence. (2) Pline eut l'effronterie de dire en plein Sénat , en présence même de Trajan , » que les Dieux retirèrent Nerva de ce monde , après qu'il eut adopté Trajan pour son successeur , de crainte qu'après une action si divine il ne fit quelque «

(1) *Si quis bella tibi terrâ pugnata marique
Dicat , & his verbis vacuas permulceat aures :
Tenè magis saluum populus velis , an populum*

*Servet in ambiguo, qui consulit, & tibi, & urbi, «
Juppiter : « Augusti laudes agnoscere possis.*

(2) *Nervam Dii cælo vindicaverunt; nè quid, post
illud divinum & immortale factum, mortale faceret : Deberi quippe maximo operi hanc quoque
venerationem, ut novissimum esset; autoremque ejus
statim consecrandum, ut quandoque inter posteros
quereretur, an illud jam Deus fecisset. Pline,
Paneg.*

« chose d'humain : qu'un ouvrage
« aussi grand que celui-là , méritoit
« d'être le dernier : & que l'hom-
« me qui en étoit l'auteur devoit
« prendre au plutôt sa place dans le
« ciel , afin que la postérité eût lieu
« de demander s'il n'étoit pas déjà
« Dieu quand il l'avoit faite.

On voit dans ce panégyriste que le goût du *concerto* , que nous reprochons aujourd'hui aux Italiens , a une origine ancienne. Ovide avoit d'abord montré dans son imagination des veines de clinquant. Celle de Pline jettoit perpétuellement des éclairs. Le Portique, malgré son austérité, se dérida même en faveur du *concerto*. Sénèque , qui fut un personnage grave & chagrin, éclatoit dans ses transports par des traits de raffinement. « Moi , que je
« baise une main encore teinte du
« sang de mon pere & de mes fre-
« res ! fait-il dire à Mégare dans son
« Hercule furieux : Ah ! que plutôt

l'univers soit renversé! Pere, freres , sceptre , patrie , tu m'as tout ravi: Mais il me reste un bien plus précieux que tout ce que j'ai perdu ; c'est ma haine pour toi , si chere à mes yeux , que je souffre même d'être obligé de la partager avec tous les Thébains. «

Les historiens ne furent pas plus sages que les poëtes & les orateurs. Velleius Paterculus (1) est plein de réflexions qui marquent un génie tout occupé à lier des rapports extraordinaires. Après avoir dit que Marius souffroit toutes les incommodités d'une vie pauvre dans les murs de Carthage , il ajoute que Marius regardant Carthage , & Carthage regardant Marius , pouvoient se consoler de leur commune disgrâce.

(1) *Cursum in Affricam direxit, inopemque vitam in tugurio ruinarum Carthaginensium toleravit, cum Marius aspiciens Carthaginem, illa intuens Marium, alter alteri possint esse solatio.*
Vell. Paterc. lib. 10.

Tacite a des vues profondes , mais il en a aussi beaucoup qui sont quintessenciées. L'intention qu'il prête à Auguste sur le choix de son successeur , peut être vraie : cependant on a trouvé que c'étoit s'ingérer trop avant dans les mystères du prince , de dire qu'Auguste ne préféra Tibere à Agrippa & à Germanicus , que pour s'acquérir de la gloire par la comparaison que l'on feroit d'un prince cruel & arrogant avec son prédécesseur.

Le génie des auteurs suivit insensiblement la décadence de l'empire. Juvenal employa sous Domitien le ton de déclamateur , & Martial celui de Sophiste. Peut-être que le Goût auroit pris de l'ascendant contre la barbarie qui le menaçoit , s'il se fût trouvé quelque siècle favorable aux lettres : mais le destin de Rome devoit plier sous une autre puissance. Il se préparoit une

une révolution générale dans les mœurs , qui devoit élever , sur les trophées de cette maîtresse de l'univers , une grandeur jusqu'alors inconnue.

Le Christianisme vint à éclore avec une humilité qui choqua l'orgueil des payens. Sa vertu naissante ne se rebuta pas des mépris qu'on lui marquoit. Elle cherchoit à mortifier son amour-propre , & y réussit par le caractère d'une sainte rudesse qu'elle mit dans ses écrits.

Des hommes qui plaçoient leur gloire à servir de risée aux Gentils & de scandale aux Juifs , qui soupiroient après l'opprobre & les souffrances , se trouvoient dans un point de vue où les graces de l'élégance pouvoient leur paroître une vanité dangereuse. Leur style étoit auprès de celui de Cicéron , ce que leur extérieur humble & négligé étoit à l'égard de la contenance fastueuse des consuls.

Le génie de Tertullien servit l'intention qu'il avoit de paroître sans parures. Soit dessein prémédité, soit humeur Africaine, on ne pouvoit mieux consulter les intérêts de sa modestie. Il a néanmoins quelquefois des lueurs étonnantes. Rien n'est plus profond que ce trait d'imagination : *Le fils de Dieu est mort ; cela est croyable , parce que cela est ridicule. Ayant été enseveli, est il ressuscité ; cela est certain , parce que cela est impossible.*

Saint Augustin, né en Afrique, entrevit cette vérité, puisqu'il fonde une des plus grandes preuves de la religion sur l'incompréhensibilité de nos mystères.

On découvre dans quelques-uns de ses écrits de l'affectation à se négliger : car son imagination qui étoit fort vive, & le goût des jeux de mots qu'il prit à Rome sous quelques sophistes qui furent ses maîtres, auroient du concourir

mettre quelques especes d'embellissemens dans son discours, s'il ne se fût pas tenu sur ses gardes contre ces sortes de mondanités qui ne marquoient pas assez l'austérité du Christianisme de ce siècle.

Les anges fouetterent saint Jérôme, pour avoir tâché d'imiter Ciceron; ou peut-être pour l'avoir sçu mal imiter, comme l'a cru Erasme. Soit que cette pieuse aventure ait quelque chose de réel, ou qu'il faille l'expliquer comme une parabole, elle nous prouve toujours que saint Jérôme regardoit comme une indécence chrétienne les parures du langage. Le procédé des anges eut son succès. La maniere d'écrire de ce saint, imite assez le portrait qu'on nous fait de sa personne dans le fond d'une grotte, un caillou d'une main, un crucifix de l'autre, un lion à ses pieds, & une peau d'ours sur ses épaules.

La modestie chrétienne fit af-

fecter des expressions barba re
saint Paulin. Grégoire le grand
écrit dans une de ses lettres , » qu'il
» dédaignoit de se conformer aux re-
» gles grammaticales, afin de n'avoir
» rien de commun avec les païens. «
*Maimbourg, histoire du pontificat de
saint Grégoire.* Juvencus prêtre Es-
pagnol & le premier poète Chré-
tien, voulut par humilité croasser
dans les boursiers du Parnasse. Ses
vers donnent de lui l'idée d'un bon
Chrétien, & d'un poète insipide (1).

On fut néanmoins touché des
enchantemens de la poésie. Cette
premiere austérité se déridoit. On
essaya de quelques parures. Elles
furent d'abord sauvages, mal assor-
ties, & formoient des grotesques.
Venus, la Vierge, Cupidon, &
le petit Jesus, composèrent des
tableaux bisarres, & qui prou-
voient le peu d'habileté de ces pre-

(1) Il a fait l'histoire évangélique en fort mau-
vais vers.

miers Chrétiens , dans les choses qui ne concernoient pas la simplicité des mœurs. Apollinaire, auteur de la tragédie de Jesus-Christ souffrant , me paroît aussi ridicule dans ses personnages , qu'un homme qui mettroit du rouge & des mouches avec la triste décoration d'un grand deuil. Saint Grégoire de Nazianze, Sinéze, saint Prosper travaillèrent avec plus de succès pour l'édification des fidèles , que pour les progrès de leur réputation sur le Parnasse.

Le commerce de la cour mit insensiblement quelque douceur dans la voix de ces premiers néophytes. Quand le Christianisme fut la religion de l'empire, ils prirent un ton plus élevé. Pût-il commander aux empereurs? ils parlerent avec cette haute fierté qu'inspire un pouvoir émané du ciel.

Enfin il s'éleva dans Rome un trône que l'Europe & l'Asie en-

cenferent. Cette maîtresse de l'univers reprit une seconde fois les rênes du monde. Autrefois Tamerlan vit dans ses fers le fier Bajazet ; mais ce prince généreux bravoit son vainqueur. Les rois étoient respectés dans l'ancienne Rome ; ou comme des alliés , ou comme d'illustres malheureux.

Ildebrand eut d'autres triomphes. Il force l'empereur Henri IV à paroître devant lui , après huit jours de jeûne & de prison , dans les attitudes humbles d'un criminel , les pieds nuds , la tête découverte , & le corps à demi incliné. Aussi quelle différence entre les apologies respectueuses des premiers évêques de Rome , & les décrets de ce pontife ! Les premiers parloient aux empereurs comme des sujets fidèles qui imploroient leur clémence ; Ildebrand leur parle comme leur empereur. Il écrit à l'évêque Hérimanius :

Je (1) veux abaisser la tête super-
be des rois & des empereurs ,
dont l'orgueil semble s'élever
comme les flots de la mer. Ce des-
sein me paroît sur-tout intéressant
à l'égard des empereurs , qu'il est
bon de soumettre à une puissance
dont ils redoutent les effets. «

Boniface VIII prit le ton élevé
d'Ildebrand ; il menaça de ses fou-
dres. Mais le tems, qui détruit tout ,
affoiblissoit la terreur de ses mena-
ces. Ses tonnerres devinrent un jeu
de théâtre. Le téméraire Nogaret
va jusques sur son trône pontifical ;
& d'une main qui fit frémir les
spectateurs, ose lui donner un souf-
flet. On crut d'abord ce qu'on avoit

(1) *Imperatoribus , & regibus , ceterisque principibus , ut elationes maris & superbiæ fluctus comprimere valeant , arma humilitatis , Deo autore , providere curamus : proinde videtur utile maximè imperatoribus , ut cum mens illorum se ad alta erigere & pro singulari vultu gloriâ oblectare , inveniat quibus se modis humiliet ; atque unde gaudebat , sentiat plus timendum. Greg. epist. ad. Herim. episc.*

pensé autrefois à l'égard de Sérapis , que les élémens alloient se confondre ; cependant la nature suivit son cours ordinaire. Ces disgraces lui firent perdre sa première enflure. Insensiblement l'hérésie vint à paroître avec l'aurore de la littérature. On devint par-là un peu moins susceptible d'enthousiasme. La religion ne fut presque plus chez la plupart des critiques qu'une affaire de bienséance , ou plutôt elle changea d'objets. Les sçavans du quinzième siècle entrèrent dans le commerce des Grecs & des Latins , comme des étrangers superstitieux qui se choisiroient des pénates entre les Dieux de la nation.

A peine cependant la faveur que François Premier annonça aux lettres , eut-elle un peu dissipé les brouillards les plus épais de l'ignorance , que l'embarras des sçavans devint extrême. Le projet de faire des livres parut naturel à des hommes

mes qui étoient les dépositaires de la littérature de leur siècle. On prit la plume : Mais représentez-vous des enfans élevés dans un cachot ténébreux , qui voyant au moment de leur sortie des danses hautes & des danses basses , ne sçau-roient comment hasarder leur premier pas.

On consulta les Grecs & les Latins avec plus de respect qu'on ne consultoit les oracles. Leurs décisions ambiguës & peu unanimes partagerent les esprits. Le zèle de parti s'échauffa. Juste Lipse , Aubert le Mire , & Berthilius Canut déployerent les étendarts de Seneque. Les partisans de Cicéron ne s'endormirent pas dans ces terribles conjonctures. Cette guerre alloit produire des effets étonnans. Les Lipsiens formoient déjà le noir complot de faire péir Cicéron , & tout Latin qui ne ressembloit pas assez à Seneque. Co

lâche dessein étoit sur le point de s'exécuter, lorsque ces trois furieux chefs disparurent de ce monde. Cicéron fut conservé. Le péril qu'il avoit couru le rendit recommandable. Cependant il eut toujours quelques dégoûts à essuyer de la part des Lipsiens. Sans aucun ménagement pour sa qualité de consul, ils réitérèrent le reproche de Brutus, & nommerent babil & loquacité la fertilité de son éloquence. Jules Scaliger & Floridus Sabinus, gens sujets aux vapeurs les plus épaisses de la mélancholie, regardèrent Horace comme un mauvais plaisant, & dresserent en secret des autels à Juvenal. Ses vers, dit Scaliger dans son *Hipercritique* (1), valent beaucoup mieux que ceux d'Horace; ses sentences sont plus vives, & sa diction plus claire & plus nette.

(1) *Longè meliores quàm Horatiani. Sententiae acriores, phrasis apertior. Hipercrit.*

L'homme si érudit , que Balzac appelle le farouche Heinsius , fut assez ébranlé des véhémences de la Pharsale , qui semble avoir été composée parmi les volcans du mont Erna , pour la préférer aux plus glorieux monumens qui aient jamais été dressés à la liberté de la république Romaine. Lucain, dit-il (1) , a été parmi les autres poètes , ce qu'un cheval superbe & hennissant fierement , est à l'égard d'une troupe d'ânes , dont la voix ignoble décele le goût qu'ils ont pour la servitude.

C'étoit encore beaucoup pour des tems barbares , de produire des sçavans peu délicats & sans goût. Depuis le treizieme siècle on ne connoissoit que les troubadours & les clercs de la bazoche. On jouoit les mysteres de la religion ; & ce siècle imbécille admiroit ces pieux

(1) *Daniel Heinsius , lib. sing. de laude asini.*
Edition in-4°. p. 86. & suiv.

grotesques. Le poëme des Couches sacrées , par Sannasar , passa pour une merveille chez les sçavans de ce tems-là : & Daniel Heinsius s'autorisa sur son succès à publier l'*Infanticida* , qui ne trouva gueres d'autres ennemis que messieurs Saumaïse (1) & Balzac (2).

Jodelle essaya le premier de monter le théâtre François sur celui de l'ancienne Athènes. La nouveauté du spectacle lui acquit la réputation d'un homme merveilleux. On peut dire qu'il donnoit le ton jusqu'au point de faire changer de forme à notre langue en l'habillant à la Græque , sans trouver d'obstacle à un dessein de cette importance. Il mourut au milieu des applaudissemens : ce qui donne lieu à sa surprise , lorsqu'il se voit si peu

(1) *Dissertat. Claud. Salmasii ad trag. Infant.*

(1) *Guez de Balzac , dissert. sur la tragédie de l'Infanticida.*

respecté dans la Guerre des auteurs.

(1) On nous regardoit , dit-il , “
comme des hommes extraordi- “
naires : on nous adoroit : la cour “
nous prodiguoit l’encens que nous “
sommes aujourd’hui obligés de “
lui donner en tremblant ; & l’on ne “
trouvoit point de bonheur égal à “
celui de posséder nos bonnes gra- “
ces. Nous étions de la faveur & “
du cabinet. Les rois eux-mê- “
mes lioient commerce avec nous. “
Nous leur apprenions à grimper “
sur le Parnasse ; & souvent ils fai- “
soient des vers à notre louange. “
Ainsi nous étions maîtres du goût “
de la cour. On ne se formalisoit “
pas de voir dans nos poësies des “
épithetes obscures & fabuleuses , “
des cacophonies , ni des hiatus ; “
& ce que nous appellons licence “
entre nous , passoit pour beauté “
dans le public. Nous faisions de “
la langue ce qu’il nous plaisoit ; “

(1) *Gueret , guerre des auteurs.*

„ nous l'assujettissions à tous nos
„ besoins ; & quand la nécessité
„ nous obligeoit de la violer dans
„ ses termes , personne n'y trouvoit
„ à redire. On croyoit au contraire
„ que nous avions droit d'en user
„ ainsi. D'ailleurs le mystere nous
„ faisoit valoir. Nous n'avions pas
„ l'indiscrétion de divulguer , com-
„ me on fait aujourd'hui , les secrets
„ de l'art ; nous les cachions sous
„ des ténèbres sçavantes ; & la
„ doctrine étoit si généralement
„ répandue dans toutes nos pièces ,
„ qu'on s'imaginoit que , pour être
„ poëte , il falloit avoir une con-
„ noissance universelle de toutes
„ choses. “

Ce fut ce faste d'érudition qui donna un caractère imposant aux poësies de Ronfard , & qui sçut éblouir les sçavans du seizieme siècle , au point de le faire préférer à tous les poëtes de l'antiquité. Le sage monsieur de Thou

(1) le mit au-dessus de Virgile & d'Homere. Le cardinal du Peron ne le considéroit que comme un prodige de la nature. Il fit son oraison funébre, qu'il prononça dans la chapelle de Boncourt, l'an mil cinq cent quatre-vingt-six., „ Som-
me par tout, y dit-il, il a été
supérieur aux autres, & par tout
il a été égal à lui-même. Il s'est
bien vu aux siècles passés des
hommes excellens en un genre
de poésie : mais qui ayent em-
brassé toutes les parties de la poë-
sie ensemble, comme celui-ci a
fait, il ne s'en est point vu jusqu'à
maintenant. Homere a bien rem-
porté la palme entre les épiques,
Pindare entre les lyriques, un
autre entre les bucoliques, &
ainsi des autres; mais la gloire uni-
verselle de la poésie, ils l'ont
rous divisée entr'eux, & chacun

(1) *Jacob. August. Thuan. lib. 82. hist. sui temp. ad ann. 1582.*

„ en a pris sa partie. Il n'y a ja-
„ mais eu qu'un seul Ronsard qui
„ l'ait possédée toute entière. Aussi
„ certes y avoit-il plus contribué
„ de naturel lui seul, que tous ceux
„ dont l'antiquité nous a laissé quel-
„ ques momumens..... De maniere
„ que ceux qui auront quelque re-
„ ligion envers les Muses, le vien-
„ dront un jour visiter avec admi-
„ ration, & y feront des vœux
„ & des pèlerinages pour acquérir
„ le don & l'inspiration de la poésie.
„ Il viendra encore ci-après quel-
„ que second Alexandre, il naîtra
„ encore quelque nouveau monar-
„ que du monde, qui pleurera sur
„ la sépulture d'Achille, & ne pleu-
„ rera sinon de n'avoir vécu du
„ tems de ce grand Homere Fran-
„ çois. “

Sa mort enthousiasma tous les poètes de son tems; & tous se réunissoient à le célébrer, comme une merveille de la nature.

A genoux , poètes de France.

Adorez l'immortelle voix ,

L'immortelle voix d'excellence ,

Du grand Homere des François :

A genoux (ô troupe d'élite) ;

Rendez hommage à son mérite ,

Avouant par ces vrais honneurs

Et le triomphe & la victoire

Qui s'éternisent dans la gloire

Du plus cher mignon des neuf Sœurs (1).

D'autres avoient dit avant Garnier :

Ce Phébus des François , ce prince des poètes ,

Ce Ronfard , dont les vers sont autant de trompettes

Qui font bruire en tous lieux son immortel renom ,

Il est mort aujourd'hui : mais sa Muse savante ,

En dépit de la mort , reste encore vivante ,

Déterrant du tombeau des grands hommes le nom.

Enfin il fit naître mille élégies Grecques , Latines , Italiennes. C'est cependant ce sublime Ron-

(1) Dit Garnier dans une Ode pindarique.

130 *Essais critiques*
fard qui avoit dit :

Jacquet aime autant sa Robine ,
Qu'une pucelle sa poupine :
Robine aime autant son Jacquet ,
Qu'un amoureux fait son bouquet.

O amourettes doucelettes !
O doucelettes amourettes !
O couple d'amis bienheureux ,
Ensemble aimez & amoureux !

O Robine bien fortunée
De s'être au bon Jacquet donnée !
O bon Jacquet bien fortuné
De s'être à Robine donné ! &c.

Ronsard est à peu près aussi grand dans l'épopée & dans l'ode , qu'il est délicat & poli dans ses églogues. Il fut toutefois l'admiration & les délices de la cour ; preuve que les bienféances de son siècle étoient peu sévères.

L'indécence des poètes étoit une expression des mœurs. Sous Henri II , Charles IX , & Henri III , le beau sexe étoit en vérité si bien aguerri , & si accommodant , &

on prenoit si peu de soin de voiler ses intrigues , puisqu'on étoit presque dèshonoré quand on n'en avoit pas , que les écrivains les plus circonspects n'avoient point de pudeur à ménager.

Un auteur qui auroit voulu mettre quelques bienséances dans ses écrits , auroit paru sous ces regnes avec le ridicule d'une jeune personne modestement composée , & qui fait la petite prude devant une troupe de vieilles coquettes (1). L'amour étoit un commerce libre & autorisé par les loix ; au lieu qu'il est aujourd'hui plus susceptible de mystere , & une espece de contrebande. Comme ils avoient moins de détours , ils alloient plus vite au fait , à l'imitation des ces bons marchands Hollandois qui traitent de phébus tous les orne-

(1) Lisez la *vie de Catherine de Medicis* , & sur tout la *confession catholique de Sancy* par d'Aubigné.

mens d'un discours , où il s'agiroit de concerter un voyage dans les Indes orientales. Il semble même que l'on exigeoit un peu d'effronterie dans les poètes. Regnier disoit à Berthaud :

Mon oncle m'a conté , que montrant à Ronfard

Tes vers estincelants & de lumiere & d'art ,
Il ne scut que reprendre en ton apprentissage ,

Sinon qu'il te jugeoit pour un poète trop sage.

Ce caractère sembloit si bien faire partie du bon poète , que Marot , Théophile , Motin , de Sigones , Garnier , Berthelot , Desportes , &c. étoient les chevaliers de la plus fine galanterie.

Le langage se monta sur la naïveté du siècle. Le jargon de Montaigne & d'Amiot a une force & une expression , dont la délicatesse de nos bienféances priva peu à peu la langue Française.

On peut juger de la franchise de ce vieux style , par la maniere libre & téméraire avec laquelle Duhail-
lan établit ses conjectures sur la Pu-
celle d'Orleans. On y verra des
tours , que la langue d'aujourd'hui
ne comporteroit pas. „ Les uns “
disent que cette Jeanne étoit la “
maîtresse de Jean bâtard d'Or- “
leans ; les autres , du sieur de “
Baudricourt : lesquels étant fins “
& avisés , & voyant le roi qui “
ne sçavoit plus que faire , ni que “
dire ; & le peuple , pour les con- “
tinuelles guerres , tant abattu qu'il “
ne pouvoit relever son cœur ; “
s'aviserent de se servir d'un mi- “
racle , composé d'une fausse re- “
ligion , qui est la chose du monde “
qui plus élève & anime les cœurs , “
& qui plus fait croire aux hom- “
mes , même aux simples , “
ce qui n'est pas : & le peuple “
étoit fort propre à recevoir telles “
superstitions. Ceux qui croient “

„ que c'est une pucelle envoyée
„ de Dieu, ne sont pas damnés; ne
„ le sont pas ceux qui ne le croient
„ point. Plusieurs estiment cet ar-
„ ticle dernier une hérésie: mais
„ nous ne voulons pas trébucher
„ en elle, ni trop en l'autre créan-
„ ce. Adonc ces seigneurs, par
„ l'espace de quelques jours, l'inf-
„ truisirent de tout ce qu'elle de-
„ voit répondre aux demandes, qui
„ par le roi & eux lui seroient faites
„ en la présence du roi; car ils de-
„ voient eux-mêmes faire les inter-
„ rogatoires. Afin qu'elle pût re-
„ connoître le roi lorsqu'elle se-
„ roit menée vers lui, il lui faisoient
„ voir tous les jours par plusieurs
„ fois son portrait. Le jour désigné
„ auquel elle devoit venir vers lui
„ en sa chambre, & eux ayant dres-
„ sé cette partie, ils ne faillirent
„ de s'y trouver. Etant entrée, les
„ premiers qui lui demanderent ce
„ qu'elle vouloit, furent le bâtard

d'Orleans , & Baudricourt , les-
quels lui demanderent ce qu'elle
demandoit. Elle répondit qu'elle
vouloit parler au roi. Ils lui pré-
senterent un des autres seigneurs
qui étoit là , lui disant que c'étoit
le roi : mais elle instruite de tout
ce qui lui seroit fait & dit , &
de ce qu'elle devoit faire & dire ,
dit que ce n'étoit pas le roi , &
qu'il étoit caché dans la ruelle
du lit. Cette invention de reli-
gion feinte & simulée , profita tant
en ce royaume , qu'elle releva
les courages perdus & abattus de
désespoir.... Adonc le roi lui fit
donner chevaux & armes , &
une armée avec bon nombre de
grands capitaines , en la compa-
gnie desquels elle porta secours
à ceux d'Orleans. “ *Du Hail. Suc-
cès des affaires de France , l. 2. Du*
Haillan est sans doute trop hardi :
mais on peut remarquer dans son
discours le génie du siècle où il vi-

voit. Il étoit presque affranchi de toutes sortes de circonspections.

On aimoit pour lors les peintures parlantes , parce que les yeux n'appercevoient aucune indécence dans les objets qu'elles traçoient.

Non point des mœurs plus pures, mais des dehors plus réservés , donnerent dans la suite à la langue une espece de ton pantomime , qui lui fit exprimer d'une maniere muette les choses qu'elle n'osoit point nommer.

Cette naïve rusticité qu'elle marqua dans ces commencemens , fut un crime arbitraire & de fantaisie. Elle n'étoit pas chaste , parce que ceux qui la parloient mettoient leur vertu dans la galanterie la plus libre : mais elle eut un défaut réel , elle fut pédante. Le commerce des Grecs & des Latins fut à son égard une espece de fripperie où elle s'asfortit burlesquement , & qui ne contribua pas peu à sa nouvelle barbarie.

In,

Insensiblement les sçavans donnerent le ton. Pleins encore des incursions qu'ils venoient de faire dans l'antiquité , ils épancherent des torrens d'érudition au barreau , sur le Parnasse & en chaire. C'étoit une magnificence qui leur faisoit toujours honneur. L'auteur de l'oraison funebre d'Henry IV fut beaucoup loué pour avoir dit : Alexandre le grand fait chose extraordinaire en la mort de son ami Ephestion ; car il fit raser le poil & la barbe à tous les soldats de son armée , fit couper les crins à tous les chevaux & mulets (comme les Medes avoient fait auparavant en la mort de leur Mastritius) ; & disent Arianus & Diodore Sicilien , qu'il lui fit bâtir un sépulchre égal à toutes les merveilles du monde , auquel il dépensa la somme de douze mille talens , qui font sept cens & vingt-mille écus. Mais tout

„ cela n'étoit rien à comparaifon
„ des larmes qu'il jetta , comme
„ fi c'eût été une femme , fans
„ vouloir jamais être consolé d'i-
„ celle , jufqu'à ce qu'il reçut fa
„ réponfe de l'oracle de Jupiter
„ Ammon , que fon ami méritoit
„ d'être honoré comme Dieu avec
„ des facrifices. L'amour qu'il lui
„ portoit fe faifoit sentir par les
„ pleurs , defquels n'en font pas
„ exempts les plus animés & coura-
„ geux.... Par-là nous pouvons ju-
„ ger combien notre faint pere le
„ pape Paul cinquième qui eft au-
„ jourd'hui , aimoit notre défunt
„ Roi Henry-quatre : car ayant re-
„ çu les nouvelles de fa mort le
„ vingt-troifieme du mois de may à
„ minuit , fit incontinent de fes
„ yeux fontaines de larmes.... Il
„ étoit deffendu au grand-prêtre de
„ la loi Mofaïque de fe trouver ja-
„ mais à aucunes obféques ou pom-
„ pes funebres , pour s'exempter

de semblables pleurs & gémisse- “
mens.... d'où il semble que l'ont “
pris les Gentils : car , comme rap- “
portent Corneille-Tacite , & Se- “
neque , Cefar faisant une oraison “
funebre pour louanger son fils , “
lui fut mis un voile devant son “
visage ; & Sénèque , en rendant “
raison , dit que , pour ce qu'étant “
empereur , il étoit aussi grand-prê- “
tre ; *ut oculos pontifices à funere “*
averteret. Le même rapporte “
Dion-Casse être advenu à la mort “
d'Agrippine ; comme il y a plu- “
sieurs autres exemples aux His- “
toires Romaines. “

Lorsqu'ils n'avoient pas en main
de beaux passages , ils s'en dédom-
mageoient par de petites particules
latines , qu'ils regardoient comme
des perles , qui , semées çà & là
dans le discours , lui donnoient à
leur gré un éclat & un prix ines-
timable. Voici comment un avocat
commença son plaidoyer en par-

lant pour sa fille. „ Cette fille mien-
„ ne , messieurs , est heureuse , &
„ malheureuse tout ensemble: Heu-
„ reuse *quidem* , d'avoir épousé le
„ sieur de la Hunaudiere , gentil-
„ homme des plus qualifiés de la
„ province : malheureuse *autem* d'a-
„ voir pour mari le plus grand chi-
„ caneur du royaume , qui s'est
„ ruiné en procès , & qui a réduit
„ cette pauvre femme à aller de
„ porte en porte pour demander
„ son pain , que les Grecs appel-
„ loient *ton arton*. “

Cette profusion de sçavoir eut peut-être mérité quelque indulgence des siècles suivans , si elle eût été accompagnée de quelques graces dans l'élocution. Mais les poëtes de ce tems-là étoient plutôt des corbeaux que des cignes. En vain choisissoient-ils de grands airs ; ils ne rendoient que des croassemens choquans. Cette partie du discours qui a tant de charmes , l'harmonie

& la douceur, leur étoit inconnue. Ils avoient la voix dure & embarrassée. En un mot, leur diction ressembloit à ces chemins couverts de rocailles & de fascines, où on ne peut faire deux pas sans broncher. Mauvais enjencemens de paroles, constructions défectueuses, entortillemens d'idées, hiatus fréquens, liaisons peu naturelles, cahotemens incommodes, parenthèses trop étendues, transpositions bisarres, sont des défauts réels, & qui convenoient au langage du seizième siècle.

L'on pourroit ajouter à ces reproches, celui d'être peu propre pour le sublime. Leurs plus grandes peintures avoient toujours quelques nuances burlesques. Le beau portrait qu'Homere fait d'Agamemnon est ainsi travesti par Amiot:

Du chef semblable il étoit, & des yeux

A Jupiter le haut tonnant des cieux.

Des reins à Mars, & de large poitrine

Au souverain seigneur de la marine.

La mécanique de la langue avoit si peu d'exactitude , qu'il n'étoit pas plus possible à un auteur de bien frapper un portrait , qu'à un peintre qui n'a point l'assortiment des couleurs de donner une expression parfaite à ses objets.

Enfin Malherbe vint ; & le premier en France ;
Fit sentir dans les vers une juste cadence :
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir ,

Et réduisit la Muse aux regles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grace apprirent à tomber ,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses loix ; & ce guide fidèle
Aux auteurs de ce tems sert encore de modèle (1).

L'honneur de porter la langue à son haut période étoit réservé à messieurs de l'académie , qui ne respectèrent pas assez Malherbe pour n'oser point le trouver repré-

(1) Boileau , *art Poétique*.

hensible. Ils examinerent ses fautes , & s'occuperent avec beaucoup d'application à l'ode qui a pour sujet le voyage d'Henri IV dans le Limosin.

Ces critiques éclairés ne trouverent presque aucune des dix-sept stances de cette piece , qui est une des meilleures du poëte , où leur zèle pour la langue n'eût quelque occasion de marquer ses vues sur la pureté de la diction.

Une telle sévérité excita des murmures dans le public. On soupçonna l'académie d'innovations dangereuses. Enfin mademoiselle de Gournai voyant que Montaigne même n'étoit pas respecté, sonna hautement l'alarme ; & dit , dans un de ses emportemens , que tout ce que produiroit cet inique aréopage ne feroit jamais que de l'eau claire.

Cette illustre assemblée prit de l'ascendant sur les clameurs de la

basse littérature. Elle apprit à tailler des phrases avec des graces & une justesse jusqu'alors négligées, & les débarrassa du fatras Gothique. Le style de d'Ablancour, de Vaugelas, de Patru, est, à l'égard de celui de Brantôme ou d'Amiot, ce qu'une allée de parterre est à l'égard des sentiers scabreux d'une haute montagne.

La langue fut enfin dressée à des inflexions douces; mais elle parla selon des goûts différens. Voiture disoit les choses les plus grandes sur des airs de flageolet; & Balzac réduisoit les plus petites aux accens pompeux du théorbe. Il employa les longues périodes comme un porte-voix pour mieux retentir. Port-Royal adopta ensuite les périodes de Balzac, les jugeant convenables à l'enflûre d'un double chef de parti. Le pere Bouhours, auteur joli, & sans véhémence, se plaignit de ce que le style de Port-Royal suspendoit

pendoit trop le jeu des poulmons : & m. Jurieu (1) disoit du pere Maimbourg , qu'il donnoit la question à ses lecteurs.

Après que l'académie se fut occupée du mécanisme de la langue , son Dieu tutelaire , le grand cardinal de Richelieu lui inspira le dessein d'épurer le Goût , & d'en fixer des regles sûres. Malgré ses empressements , la profusion de ses récompenses , & les travaux des Démarêts & des Scudéris , “ tout (2) “ étoit en désordre sur le théâtre “ François. On n'avoit nul goût , “ nulle connoissance des beautés “ du drame. Les auteurs étoient “ aussi ignorans que les spectateurs. “ La plupart des sujets que l'on présentoit , étoient extravagans , & “ dénués de vraisemblance : point “ de mœurs , point de caracteres. “ La diction étoit encore plus “

(1) *Histoire du Calvinisme.*

(2) M. Racine , discours prononcé à l'acad.

„ vicieuse que l'action ; les pointes
„ & les misérables jeux de mots fai-
„ soient son principal ornement. En
„ un mot toutes les regles de l'art,
„ celles même de l'honnêteté & de
„ la bienséance , étoient par tout
„ violées.

„ Dans cette enfance , ou , pour
„ mieux dire, dans ce cahos du poë-
„ me dramatique parmi nous , m.
„ Corneille , après avoir quelque
„ tems cherché le bon chemin , &
„ lutté contre le mauvais goût de
„ son siècle , enfin , inspiré d'un gé-
„ nie extraordinaire , & aidé de la
„ lecture des anciens , fit voir sur la
„ scène la raison ; mais la raison ac-
„ compagnée de toute la pompe, de
„ tous les ornemens dont notre lan-
„ gue est capable. Il accorda heu-
„ reusement le vraisemblable & le
„ merveilleux, & laissa bien loin der-
„ rière lui tout ce qu'il avoit de ri-
„ vaux ; dont la plupart désespérant
„ de l'atteindre , & n'osant plus en-

prendre de lui disputer le prix, «
se bornerent à combattre la voix «
publique déclarée pour lui, & es- «
sayerent en vain, par leurs dis- «
cours & par leurs frivoles criti- «
ques, de rabaisser un mérite qu'ils «
ne pouvoient égaler. «

Le pere Rapin (1) blama Cor-
neille de ne s'être pas assez rappro-
ché de l'ancien théâtre d'Athenes.
C'est dégrader la tragédie, dit-il, «
de cet air de majesté qui lui est «
propre, que d'y mêler de l'amour, «
qui est d'un caractère toujours ba- «
din, & peu conforme à cette gra- «
vité dont elle fait profession. Ce «
qui fait que les tragédies mêlées «
de galanteries ne font pas ces im- «
pressions admirables sur les es- «
prits, que faisoient autrefois les «
tragédies de Sophocle & d'Euri- «
pide : car toutes les entrailles «
étoient émues par les grands ob- «

(1) René Rapin *reflexions sur la poët.* p. 346,
de l'ed. in 4.

» jets de terreur & de pitié que ces
» auteurs propofoient. On sort à
» présent du théâtre auffi peu ému
» qu'on y étoit entré; on remporte
» fon cœur chez foi , comme on
» l'avoit apporté. »

Descartes parut , & plia l'esprit à une justesse d'analyse qui respecta trop peu les sentimens héroïques. La grandeur Romaine fut traitée en reine de théâtre , devant qui on ne contrainst , ni ses ennuis , ni le desir du badinage. Les moins séveres s'égayèrent avec elle ; d'autres plus flegmatiques lui arracherent grossièrement le masque , & l'envisagerent d'un œil austere. Pourquoi le vieux Horace , dirent-ils , veut-il que son fils ne survive pas à la défaite de ses deux freres , & qu'il brusque une mort également certaine & inutile à sa partie ? Quelle étrange fureur ! Premièrement , la vie est un bien que toute la gloire Romaine ne peut balancer : en second lieu , le

sang froid est toujours contraire à ces grands mouvemens. Il fait paroître le fameux *Moi* de Médée un trait burlesque, ou un emportement puérile. L'ardeur d'Emilie, de Maxime, & de Cinna, pour la liberté de Rome, dans les conjonctures de leur faveur, est un brutal aveuglement. Que signifie cette bisarre vertu de Chimène dans le *Cid*?

Reprenons donc aussi ma colere affoiblie.
Pour avoir soin de lui, faut-il que je m'oublie ?
On le vante, on le loue; & mon cœur y consent!
Mon honneur est muet! mon devoir impuissant !

Silence, mon amour, laisse agir ma colere.
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon pere.
Ces tristes vêtemens, où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produits sa
valeur ;

Et quoi qu'on dise ailleurs d'un cœur si magnanime,

Ici tous les objets me parlent de son crime.
Vous qui rendez la force à mes ressentimens,
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe, que me prescrit sa premiere victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire :

Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir ,

Parlez à mon esprit de mon triste devoir.

Gomès pere de Chimene avoit donné brutalement un soufflet au vieux Diégue pere de Rodrigue. Diégue confie les soins de sa vengeance à son fils. Rodrigue reste vainqueur de Gomès. La vertu de Chimene médite là-dessus sa mort , malgré l'amour qu'elle a pour lui , l'estime de sa valeur , & l'admiration de ses hautes qualités.

Mais est-il rien de plus choquant que l'histoire d'Œdipe ? Jupiter déclare par l'oracle , que ce prince deviendra incestueux après s'être rendu parricide. Le pontife annonce l'horreur de ce destin en frémissant. Le malheureux Œdipe , jouet des caprices de Jupiter, trouve un étranger qui lui conteste le passage ; la querelle s'échauffe ; les destins conduisent le bras d'Œdipe ; il tue son pere dans cet inconnu. Il se rend

auprès d'une reine voisine de ses états ; sa valeur termine une guerre qui ébranloit son trône : cette princesse , pénétrée du bienfait de son libérateur , lui offre la main , avec un royaume. *Edipe* commet un inceste en entrant dans le lit de *Jocaste*. Le grand-prêtre vient découvrir le sens de l'oracle , & les vengeances de *Jupiter*. *Edipe* & *Jocaste* se regardent avec horreur ; le désespoir les saisit ; la foudre gronde, l'éclair brille ; & la mort du fils & de la mere termine le denouement.

Personne néanmoins ne contesta au grand *Corneille* la prééminence sur tous les poètes dramatiques. Il falloit peindre des hommes ; il préféra ceux qui étoient susceptibles des plus grands traits. Un philosophe n'est pas assez bruyant sur un théâtre , & même la sagesse a des points de vue trop contraires.

La voie du sentiment étoit plus infailible pour toucher les hommes.

M. Racine eut plus de partisans que le grand Corneille , quoique moins d'admirateurs. L'un fut regardé comme une fiere amazone qui ne propose que des aventures difficiles; & l'autre comme une tendre beauté qui prévient par ses soupirs , & vous dit avec douceur, je vous aime.

Les Muses, qui étoient attentives à ne rien laisser d'imparfait sur un théâtre où leur gloire sembloit être intéressée, formerent un homme admirable pour rappeler les hommes à la sagesse par les peintures naïves de leurs défauts. Moliere fut le premier comique François qui peignit les caracteres , & le premier de tous les siècles qui les peignit le mieux. Cependant , par une triste destinée , assez ordinaire au vrai mérite ,

Avant qu'un peu de terre , obtenu par priere ;
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Moliere ;

Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des fots esprits à nos yeux rebutés.

L'ignorance & l'erreur, à ses naissantes pièces ;
En habits de marquis, en robes de comtesses ,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre
nouveau ,

Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur vouloit la scène plus exacte.
Le vicomte indigné sortoit au second acte.
L'un , défenseur zélé des bigots mis en jeu ,
Pour prix de ses bons mots le condamnoit
au feu ;

L'autre , fougueux marquis, lui déclarant la
guerre ,
Vouloit venger la cour immolée au par-
terre (1).

Un théâtre si accompli, dans des
conjonctures où il étoit à la mode,
parmi les sçavans, de s'enthousias-
mer au seul nom des anciens théâ-
tres d'Athenes & de Rome, fit naî-
tre à un philosophe de l'acadé-
mie (2) l'idée d'un parallèle entre
le mérite des anciens & celui des
modernes. Son courage triompha
du danger qu'il y avoit à ne pas

(1) *Epître VII de M. Despréaux à M. Racine.*

(2) M. Perrault, *Parallèle des anciens & des
modernes.*

donner la prééminence aux anciens. Avant ce coup d'éclat, on en disoit du mal avec la même circonspection dont usent des conjurés, lorsqu'ils médissent du gouvernement. Ce ne fut d'abord que des traits hasardés; Scaliger étoit regardé comme un homme féroce, pour n'avoir pas assez respecté le grand Homere. On se disoit tout bas, Homere n'est pas si divin; comme on se disoit du tems de Socrate, C'est le corps opaque de la lune qui éclipse le soleil; & du tems du pape Zacharie, Il y a des antipodes.

Il paroissoit un homme d'un caractère mélancholique & sujet aux vapeurs, qui avoit usurpé la dictature du Parnasse. Ses vues étoient sûres lorsqu'il put surprendre sa passion endormie; il fut la terreur des mauvais poètes de son siecle. L'aigreur de la satyre le porta à des reproches choquans; il attaquoit l'indigence d'un honnête homme, &

ne prenoit pas même le soin de voiler le mal qu'il en disoit : ce fut un des défauts de sa médisance de manquer de finesse & de vérité.

Sa composition étoit correcte ; mais dure & sans faillies. Chapelle lui dit un jour : Tu es un bœuf qui fait bien son sillon. Quinaut lui parut si détestable que soupant avec Lulli , tous ses convives se leverent brusquement , tenant un rouge bord à la main , & suivirent m. Despréaux qui fut mettre son verre sous la gorge de Lulli , en lui disant , Renonce à Quinaut , ou tu es mort.

Son chagrin étoit inconséquent & d'un caractère équivoque : il trouva une adorable simplicité dans Théocrite , & crut qu'il étoit aussi difficile d'ôter un vers à Homere qu'une massue à Hercule. La passion qu'il marqua pour les anciens ; le porta dans les excès que fait hasarder un amour conduit sur les mouvemens du caprice.

Le même transport rendit enthousiasmée toute cette espèce de manœuvres Grecs & Latins , dont la bassesse ne s'éleve jamais au-dessus du servile emploi de travailler sur de l'antique.

L'hommage des sçavans parut trop borné pour la gloire des anciens. On voulut mettre les ignorans , qui n'entendoient ni Grec ni Latin , à portée de fléchir les genoux devant eux. Parmi ceux qui travaillèrent à la propagation de leur culte , on eut le plaisir de voir ce qu'une femme sçavante est capable d'entreprendre. Il se fit , en la personne de madame Dacier , un contraste des foiblesses de son sexe , & de la férocité des sçavans du Nord , dont il résultoit le grotesque du monde le plus amusant.

Rien n'est si étonnant que les effets que le Grec produisit dans la tête de cette femme. Elle étoit furieuse sur les intérêts de l'antiquité.

Toutēs les fois qu'elle parloit des beaux siecles d'Alexandre & d'Auguste, elle se pâmoit d'admiration. J'ai oui dire à une personne qui a long-tems vëcu avec elle, que cette sçavante, tenant une quenouille à son côté, lui récita l'adieu tendre d'Andromaque à Hector avec tant de passion, qu'elle en perdit l'usage des sens. Heureuse si elle eût sçu régler ses occupations sur celles d'Andromaque ! Cette belle princesse aimoit son cher Hector, & lui brodoit des robes. Il sied aussi mal à une femme de s'hériffer d'une certaine érudition, que de porter des moustaches. Une femme sçavante a quelque chose de trop hommasse. Je ne prétens, dit m. de S. Evremond, baiser ni Platon ni Virgile.

Suivant ces vues, madame Dacier étoit peu propre à inspirer de la passion. Son extérieur avoit d'ailleurs un certain air de bibliotheque peu galant : car quelle indécence

n'y auroit-il pas eu à se mettre des pompons de la même main dont on écrivoit un passage Grec? Le commerce des sçavans avoit beaucoup altéré en elle la douceur de son sexe. Elle éclata en reproches grossiers contre m. de la Mothe, & l'eût étranglé pour l'honneur des anciens.

Le flegme de ce philosophe prit de l'ascendant sur les emportemens de cette bonne dame; il se comporta avec elle comme un honnête homme qui se défendrait des fureurs d'une jeune beauté. On dit à cette occasion, que m. de la Mothe écrivoit comme un femme galante, qui auroit de l'esprit; & que m^e Dacier écrivoit comme un pédant. Personne n'étoit plus propre que lui pour essayer une entreprise hasardeuse. Quoique philosophe, il fut un peu bruyant, & peut être trop vif contre des préjugés qui n'intéressoient pas assez le bonheur de sa vie & les avantages de la société.

Il eut un ami, héritier du poëtisme des Corneilles & des talens philosophiques de Descartes, dont la haute sagesse démontra les clameurs du bas Parnasse. Ses vues sublimes lui dévoilerent les mysteres les plus profonds des sciences ; & la délicatesse de son esprit les dégagea du langage barbare qu'elles parloient, pour leur donner une voix pleine de douceur & d'agrément. Il prit la houlette, les brodequins, le compas ; & laissa soupçonner dans chaque genre qu'il n'avoit point d'autre objet d'étude. Cependant on pouvoit s'apercevoir qu'il étoit bel esprit jusques dans les méditations les plus abstruses de la géometrie, & que ses idylles étoient l'ouvrage d'un philosophe. Un géometre est assez souvent un bœuf ; celui qui n'a qu'une certaine fleur d'esprit, une espèce de papillon : l'homme dont je parle est un aigle. Son génie s'élève jusqu'au plus haut sommet, &

domine de-là sur la théorie de tous les arts.

Insensible aux plus grandes catastrophes , la réflexion le rend capable des mouvemens les plus tendres de la gaieté. Tout réfléchi qu'il est , son cœur est plein de sentimens. Admiré pour ses rares connoissances , il fait les délices de la société par les graces & la douceur de son commerce. On est étonné de trouver un si grand homme si aimable , & que le respect nuise si peu au plaisir de vivre avec lui. En le voyant passer de ses sçavantes spéculations à un badinage élégant & toujours délicat , on se rappelle ces anciens consuls Romains qui, après leurs hauts faits d'armes , quittoient leur accompagnement militaire & la qualité de consul , pour reprendre celle de pere, d'ami, & d'époux. Tout ce qu'il y eut de critiques philosophes osa combattre la superstition où on étoit à l'égard des anciens.

L'illustre

L'illustre m. Bayle brusqua la grossièreté du siècle d'Homere avec la même franchise qui lui fit médire des erreurs de son tems. Les aggresseurs procédoient méthodiquement, & disoient des raisons; on leur répondoit par des invectives, ou quelquefois on imitoit les pythies qui entroient en une divine fureur pour esquiver des demandes importunes.

Enfin tous les Grecs de quelque importance parurent à la Francoise. On se dispoisoit déjà à une espece d'adoration. Mais il arriva à l'égard des anciens, ce qu'il arrivoit à l'égard d'Apollon, qu'on ne respectoit que dans l'éloignement. Le divin Homere eut le sort du grand Sérapis. Ce colosse n'étoit approché qu'en tremblant; à peine eut-on percé dans sa sublime tête, qu'il en sortit des souris. Le scandale fut général, si-tôt que les anciens furent démasqués. On les reçut à peu-près

O

comme une femme que l'on croit extrêmement belle , pendant que son voile la rend invisible , & qui vient vous offrir dans un tête-à-tête le visage ridicule d'une grosse vilgeoise.

Nos dames , à qui on avoit promis une délicieuse galanterie , n'accréditerent aucun ouvrage de l'antiquité. Les idylles de Bion , de Moschus , de Théocrite , laissèrent à peine soupçonner qu'elles existoient. La tendre Sapho n'excita pas deux soupirs dans tout Paris. Les délices de la cour d'Auguste , Ovide , Catulle , Horace ne furent pas lus deux fois des gens les plus galans de notre siècle. Trois pages du sublime Platon firent pousser de respectueux baillemens. On ne vit personne porter dans sa poche Euripide , Sophocle , Eschile , Aristophane , Plaude , Térence , Sénèque , comme on porte Corneille , Racine , Moliere.

Ce n'est pas que le Goût soit aujourd'hui unanime. La bisarrerie du tempérament le rend arbitraire en ce qui dépend de la maniere de sentir. Chaque climat a ses penchans. Les nations que les poètes nomment hiperborées , sont plus enchantées d'un combat bachique , que du doux murmure d'une bergere tendre , qui se défend nonchalamment des entreprises du berger qu'elle adore. Sous ces noirs frimats , le lieu des soupirs est la table (1). La seule idée des zéphirs ,

(1) « Immensa cupiditas potûs , jam confesso « vitio ideòque magis libero , illam gentem in- « festat. Nec ad voluptatem tantùm hæc Tracica « libido est , sed in parte comitatis & penè disci- « plinæ..... Nam Germani nullâ comitate sua- « viùs quàm longo nec sobrio convivio , pereгри- « nos credunt excipere ; & tunc verissimam ab « ipsis hospitibus benevolentiam in se expromi , « ubi mutuis poculis inundari non abnuunt : id « illic summa urbanitas , & coeuntibus prima « amicitia animis in fœderis locum. » *Barclai , Sa- tirici pars IV. cap. 5. p. 396. edit. Elzev. 1637.*

La table a de tous les tems formé le caractère essentiel des gens du Nord. « C'est là , dit Ta- « cite , que se font les réconciliations & les al- «

des ruisseaux , des prairies , y glace le cœur. L'amour y est une crise qui passe comme l'éclair.

Un style tendre & passionné fait sur une ame Septentrionale l'impression que le langage mystique des dévots , fait sur un homme occupé de ses plaisirs. Dans le véritable Nord , une affaire de cœur s'y termine comme une querelle de vin. Les parties se battent sur le champ , ou le lendemain elles ne s'en veulent plus.

L'amour le plus vif paroît fade , quand on l'écoute de sens froid. Pour goûter les belles peintures d'une passion , il faut pouvoir être

» liances. C'est là qu'ils traitent de l'élection
 » des princes , enfin toutes les affaires de la paix
 » & de la guerre. Ils trouvent ce tems-là le plus
 » propre , parce qu'on n'y déguise point sa pen-
 » sée , & que la chaleur de la débauche porte l'es-
 » prit à des résolutions plus hardies. Car ils dé-
 » couvrent leurs sentimens avec la franchise de
 » la table , & la liberté du Pays : mais la résolu-
 » tion de l'affaire se remet au lendemain. Ainsi
 » ils délibèrent lorsqu'ils ne peuvent seindre , &
 » se déterminent lorsqu'ils ne peuvent se trom-
 » per. » *Tacit, de morib. German.*

les jouets de ses fantaisies. Un cœur moins ardent , conduit par un esprit moins flegmatique que celui d'un Espagnol , éprouveroit plus d'ennui dans le cours des languissantes intrigues de Madrid ou de Naples , que les Grecs les plus empressés n'en marquerent au siège de Troie. Les romans tendres reçoivent des Septentrionaux le même accueil que des bouches émoussées par des liqueurs fortes , font à des liqueurs douces & enmielées , parce qu'ils lisent la plus belle galanterie avec de glaces dans le cœur. La même lecture fait les délices de l'Orient , parce que les cœurs semblent y distiler l'amour. C'est un salpêtre que ses moindres rayons peuvent embraser.

Toutes les pieces galantes sont en général assez bien reçues de nos dames. Mais , par un malheur inévitable à toutes les nations , en France comme ailleurs , l'amour y est su-

bordonné à la bisarrerie du sentiment. Une brune qui a du tempérament, est impatientée d'une passion circonspecte, qui suspend trop les irrutions du cœur : elle souffre autant qu'un général qui peut terminer une grande guerre par l'entremise de quelque intelligence avec l'ennemi, & à qui les ordres cruels du prince commandent de livrer des batailles sanglantes ; ou qu'un jeune marodeur qui pourroit pénétrer dans un jardin délicieux en franchissant un petit fossé, & que l'on conduit par des longs replis à une porte où il faut acheter des fruits dont il commence à se dégoûter.

Un dénouement trop brusque offense ces caractères indécis & ambigus, qui veulent être développés avec ménagement & par gradation. Ils se cabrent comme un homme qui auroit les membres engourdis, à qui on proposeroit de s'élan-

cer au-delà d'une large tranchée. Si cette humeur est détrempée d'un peu de mélancholie, le doux paroît fade, le piquant est aigre, le grand n'offre que du gigantesque. C'est au milieu de ces sombres vapeurs que l'historien Zosime peint Constantin comme un grand scélérat qui n'avoit que des qualités médiocres. La même férocité a porté Duma-
maurier à dire du cardinal de Richelieu qu'il étoit un mauvais prédicateur, qui s'étoit gâté l'esprit par les chimères de la Sorbonne, qui n'avoit aucune connoissance des belles-lettres, qui avoit porté l'extravagance à ce point que de souhaiter avec ardeur d'être canonisé après sa mort, & qui avoit employé tous les moyens humains pour y réussir, jusqu'à ordonner même à ses confesseurs de dire qu'il n'avoit jamais commis que des péchés véniels. *C. Duma-
maurier, mé-
moires pour servir à l'histoire de Hol-*

lande, dans l'article de Grotius.

Priolo avoit avancé le même paralogisme dans l'histoire intitulée ,
DE REBUS GALLICIS. *Armandus Richelius primo abbas , deinde episcopus , infelix concionator , Sorbonnicis chimericis mentem pastus , polittioris litteraturæ rudis , &c.*

Une plénitude de mélancholie est une hydropisie d'humeurs mal saines , qui rendent toutes les attitudes également incommodes. Lorsque l'hypocondre s'enfle , on diroit que tous les ressorts du sentiment se disloquent. Vous frémissez au moindre mouvement ; le chagrin circule dans les veines : la moindre impression faite sur l'ame d'un hypocondre , imite les révolutions douloureuses que les mets les plus exquis produisent dans un estomac qui ne distille que de la bile & du flegme. Vouloir plaire à ces sortes de caractères , c'est chatouiller un malheureux qu'un rhumatisme gé-
néral

néral condamne à une triste immobilité.

La mélancholie est un vice du sang, qu'il faut plaindre comme malheureuse , & qu'il ne faut pas blâmer comme une suite des bisarries de la nature. Elle a ses favoris , ainsi que ses victimes. L'on trouve des tempéramens pleins de santé, d'embonpoint & de belle humeur , que les objets les plus tristes semblent faire épanouir. Il est aisé d'en remarquer l'effet sur un large financier , qui , au milieu de l'opulence & de la bonne chère , sourit à ses talens. Lorsque le spectacle ne peut déployer sa joie , il s'endort , sans ennui , sans chagrins , sans ressentiment.

Une humeur douce & tranquille frémit au moment qu'elle voit jouer les grandes machines du pathétique. Les éclats des passions font sur elle des impressions aussi terribles que celle qu'une salve d'artillerie ,

ou que la vue d'une ville prise d'assaut , fait sur des femmes d'un tempérament timide.

Un caractère impétueux languit sur un style trop analysé. C'est un homme accoutumé à courir la poste , que vous traînez sur une pesante litiere. Il lui faut du véhément , le faire marcher en cascade , & porter son esprit sur des sommets , pour qu'il puisse embrasser d'une seule vue tous les détails , sans essuyer le dégoût de les parcourir.

Cette maniere d'écrire si faillante , qui a tant de charmes pour un Italien , déconcerte la roideur d'un cerveau Allemand. Sa marche a de la pesanteur , & craint les moindres secousses. Se repliant avec embarras , les vues fines & détournées lui échappent. En général , les gens du Nord aiment un style de détail & qui ne cahote point.

La mollesse de l'Asie fuit le travail jusques dans les amusemens de

l'esprit. Elle veut de l'activité dans celui qui écrit; mais elle ne veut pas qu'on lui en suppose. Une pensée profonde, & qui cache un sens enveloppé, lui semble un labyrinthe qui fait frémir sa paresse. Elle aime mieux qu'on lui dise tout, que si on lui laissoit le soin d'en deviner une partie. Son style imite le cours de ces grands fleuves, qui ne quittent un lieu qu'après avoir baigné ses rives par mille replis sur lui-même. Il est tendre & passionné, parce que l'amour est un des délices de l'Asie: il est pompeux, parce que les aspects redoutables du trône y inspirent de l'enthousiasme. On le trouve jusques dans les philosophes Persans. Muslahandi Sadi raconte ainsi la suite d'une passion amoureuse: » Ses yeux paroif-
« soient deux soleils. Lorsqu'il ou-
« vroit la bouche, il en sortoit des
« parfums exquis. Sa voix étoit plus
« douce que le miel, & son visage

» réfléchissoit plus d'éclat que la lu-
» ne quand elle est dans son plein.
» Qui vouloit puiser les parfaites
» douceurs de la vie , n'avoit qu'à
» considérer son divin front. Ses
» levres de rose étoient une source
» inépuisable de délices. Mon cœur
» étoit yvre de son bonheur , &
» pensoit que les cieux ne tour-
» noient que pour mieux rendre
» hommage à mes amours. L'objet
» de ma flamme mérita ma colere.
» Je lui dis : Je romps les chaînes de
» mon cœur : puisque mon joug
» vous a paru dur , vous pouvez
» vivre sous d'autres loix. Il se re-
» tira en sôûpirant. L'astre du jour ,
» dit-il , n'en devient que plus beau
» par la fuite des tristes aquilons.

» Le moment qu'il s'éloigne est
» plus terrible pour moi , que l'ins-
» tant fatal qui nous fait passer dans
» les ombres de la mort. Je m'écriai
» toute éperdue : Quoi ! on veut
» me priver en ce jour du bonheur

'de te voir , cher amant ? Tu es l'af-
tre qui préside à ma félicité. Hélas !
reviens pour recueillir mes soupirs.

Mes cris percerent jusqu'au
trône du Dieu qui regle la des-
tinée des amans. Celui dont je
pleurois l'absence , parut à ma
vue. Sa voix , devenue enflée ,
imitoit les mugissemens du tau-
reau qui cherche sa genisse ; son
visage , que les grâces avoient tra-
vaillé , n'offroit plus que des traits
vastes & désordonnés. La blan-
cheur de son teint étoit

Il se rapprochoit pour rallumer
le flambeau de l'amour ; mais je
m'éloignai , & lui dis : Dans ces
tems charmans où les amours
étoient occupés à vous embellir ,
vous étiez aussi sauvage qu'un jeu-
ne faon que le bruit des chasseurs
a épouventé. N'essayez plus d'ex-
citer les feux que la fuite de vos
appas vient d'éteindre. Dans les
jardins , on cherche les arbres qui

» sont couronnés de verdure. Nous
» ne sommes plus faits pour l'a-
» mour, dès que la beauté s'envole.
» Je vous ai vu autrefois plus aima-
» ble qu'un cerf; aujourd'hui vous
» me paroissez plus terrible qu'un
» léopard. *Musluhandi Sadi Rosarium politicum.*

Les maximes de la chevalerie monterent l'Espagne sur le ton d'une galanterie sérieuse, qui dans la suite fit une espece de héros de chaque soupirant. On voyoit un chevalier errant courir des aventures pour sa dame; & on n'en rioit pas. La gloire consacroit ces travaux entrepris pour l'amour. Un chevalier qui revenoit de ses expéditions, étoit aussi considéré que ces consuls qui avoient forcé des provinces & ravagé l'Asie pour la gloire du nom Romain. Quelquefois il murmuroit en secret de ce qu'une chimere l'assujettissoit à tant de hasards; mais le même honneur

qui défend d'esquiver un jour de bataille , ordonnoit de les tenter de bonne grace. Si cette brillante manie eut pu se fixer , l'Espagne feroit aujourd'hui un peuple invincible. Les vrais Espagnols gémissent de ce qu'une conduite plus raisonnée a rallenti l'ardeur de leur nation , & regardent le Don Quichote comme un livre pernicieux. Si le goût de la chevalerie n'est plus aussi vif , on en conserve encore l'accent & les manieres. Les discours d'un Espagnol sentent encore un peu le chevalier errant.

L'étude de la cabale , qu'inspira le commerce des Juifs & des Arabes , fut une nouvelle machine pour le pompeux. Elle ne porta pas les Espagnols à des entreprises aussi hasardeuses que la chevalerie ; mais elle fit faire à leur imagination des écarts qui n'étoient pas plus sages. Leurs mystiques ont presque tous quelque teinture de

cabale ; qui en fait des hommes ineffables & d'un sens mystérieux.

Un faux goût de métaphysique acheva l'ouvrage de la chevalerie & de la cabale. Cette triple chimère démonta la tête des Espagnols , & les guinda sur un phœbus incompréhensible. Gongora fit des vers d'une si grande obscurité, qu'il ne put lui-même les entendre après que les premiers feux de son imagination furent tempérés. Le héros de Gracian semble n'avoir les yeux fixés que sur des gouffres.

Cette maniere d'écrire réussit mieux aux ouvrages des casuistes, qu'à ceux de maximes ou d'agrémens. Ils donnerent le ton à l'Espagne. Le même esprit qui fit les progrès de la chevalerie , entreprit les intérêts de la morale ; & le concours de ces deux talens produisit les monumens respectables que l'école admire encore aujourd'hui.

L'Italie fit un autre usage de sa méthaphysique. On a vu sortir de son sein Bernard Ochin, de Sienne; Mathieu Gribaldi, jurisconsulte de Padoue; les deux Socins, de Sienne; Nicolas Paruta, jurisconsulte de la république de Venise; Jean-Paul Alciat, du Milanès; George Blandrate, de Saluce; François Liffmanini, cordelier de Corfou, mais Italien d'adoption; Pierre Pomponace, de Mantoue; Pierre Arétin, d'Arczzo; Jules Trévigi; Alexandre Vitrelini; François Nigri; Michel Gittichi; Jules Vanini; & beaucoup d'autres, qui ont quitté leur patrie pour aller répandre dans les pays du Nord & de l'Occident les semences du Photinianisme, du déisme & de l'athéisme.

L'empire que Rome exerçoit sur l'Europe, lui fit imposer, au tems même de Leon X, le nom de barbares & d'hommes stupides à tous ceux qui étoient au-delà des monts.

Aujourd'hui ils nous traitent comme des gens d'esprit , mais qui ont l'ame petite & inconséquente. Leurs hommes de lettres ne nous rendent gueres mieux justice que leurs politiques. Dans nos ouvrages d'imagination , ils y trouvent de la fécheresse & de la lenteur. Le cavalier Marin prétendoit qu'on s'enrhumoit aux conversations de Malherbe.

Ils aiment les fredons de leur musique jusques dans la poésie , & semblent y rechercher même des especes de dissonance : car on peut appeller de la sorte cette pensée de l'Arioste ,

Andava combattendo , ed era morto.

Il alloit combattant , & il étoit néanmoins mort. Celle que le Tasse met dans la bouche de Tancrede , au moment qu'il voit le beau visage de Clorinde poussant les derniers soupirs , porte le même caractère :

O viso, che puoi far la morte dolce ;

Ma radolcir non puoi mia forte.

Le tendre Guarini se laissa aussi aller au penchant du *conchetto*. Un de ses bergers dit quelque part :

L'amour périt enfin par un excès d'amour.

Je n'ai jamais pu bien comprendre que des hommes d'un caractère si enveloppé dans le commerce , & d'un jugement si profond dans les affaires d'état , eussent une imagination si bondissante , & si peu capable de se contenir.

Leur galanterie a quelque chose de romanesque ; cependant il est rare de voir deux Italiens l'épée à la main pour vider une affaire de cœur. Les loix de l'honneur y sont moins sévères que dans ce pays-ci, quoique le plaisir de la vengeance y soit un mêt des Dieux. On n'est point obligé de se battre par délicatesse de sentiment ; & on peut, dans sa vengeance , prendre des mesures pour ne point com-

mettre les intérêts de sa vie.

Je préférerois le ton farouche d'un Anglois à l'extérieur emmiélé d'un Italien. Le jeu de ses passions est marqué ; & on en est rarement la dupe , lors même qu'on en est la victime. Tous ses transports éclatent. Soit mépris , ou force de tempérament , il ne prend point le soin de feindre ce qu'il ne sent pas , ou de dissimuler ce qu'il sent.

Comme sa philosophie lui dicte de s'envifager seul dans la nature , il sacrifie les bienséances aux faillies de son humeur. Un Anglois est incapable de délicatesse dans l'amour, parce qu'il ne veut , ni contraindre la vivacité de ses desirs , ni taire ses premiers dégoûts.

Ses reproches sont durs & sans voile. Il dédaigne les détours pour un sot , & les croit inutiles pour un homme d'esprit. C'est , selon lui , manquer de dessein , que d'employer du mystere lorsqu'on desire

se faire entendre. Dire à un homme qu'il est un fat , ou lui donner à connoître que vous le croiez tel par une induction nuancée de ses ridicules , produit le même effet dans son ame , s'il vous comprend. Suivant les mêmes vues , un Anglois donne une expression parlante à toutes ses peintures : car , dit-il , si l'on démêle l'embarras de vos paroles , les objets se présentent à nud ; si on n'a pas la vue assez bonne pour percer le nuage que vous opposez , votre raffinement nuit au premier dessein de montrer un tableau.

Ce goût de franchise stoïque est soutenu en Angleterre par la liberté de médire impunément de la religion & du prince. D'ailleurs le génie de cette nation est trop sérieux & trop fier pour se plier aux petites ruses. Un Anglois ne craint point de louer un homme en face , ou de le brusquer par ses mépris. Il s'ima-

gine que dire poliment une injure ; c'est donner un soufflet à un homme d'une main ornée de pompons. La joie lui paroît folle , parce qu'il la considère avec des yeux sévères. On ne le voit presque jamais rire. Le ridicule l'irrite , lorsqu'il en est touché ; mais une réflexion flegmatique empêche qu'il y soit souvent sensible.

Le goût des pensées profondes met de la sécheresse dans ses entretiens. Ce que nous appelons le liant de la conversation , est , à son égard , ce qu'un tissu de colifichets est aux yeux d'une personne sérieuse. Il traite le léger de l'esprit François comme un philosophe rêveur , & qui cherche les allées sombres , regarde les gambades d'un jeune enfant.

C'est toujours à la raison qu'il court , & non au soin de lui donner des graces. Quelquefois même son bon sens blesse les intérêts de

l'imagination. Les Anglois souffrent sur la scène la présence d'un favetier. Dans une pièce jouée depuis peu à Londres, on fait paroître un petit-mâitre François d'un extérieur fort brillant. Son rival, qui se désespere de voir un homme si propre aux conquêtes, après mille petites grimaces puériles, lui saute à la perruque, arrache son habit, déchire ses manchettes ; & sous cette enveloppe, on voit un misérable couvert d'emplâtres, sans linge, & qui porte dans une poche secrète des croutes moïsies, & d'un vieux fromage qui sent mauvais. Ces images ne sont point grossieres en Angleterre. On ne craint point de placer sur un théâtre des objets dont on souffre la vue dans d'autres conjonctures. Un poëte dramatique règle ses intrigues sur le cours ordinaire de la galanterie ; & offre moins, dans les entretiens de ses acteurs, des modèles que des imi-

rations. Comme les dames Angloïses sont philosophes , le dénouement est court , & les propos libres. Un cavalier un peu vigoureux termine cinq ou six affaires très-importantes dans le cours d'une piece , & sans beaucoup de mystere. On voit par-là qu'on n'observe gueres sur leur théâtre l'unité d'action si célébrée par Aristote.

Un Anglois sort de son caractère quand il se monte sur le ton de l'agréable ou du plaisant , & fait produire des contorsions à son génie. Ses agrémens grimacent , & marquent du métalent dans l'art de s'embellir. Il manie la plaisanterie avec la finesse d'un homme qui est dans l'habitude de dire grossièrement la vérité.

L'histoire du diable qui a eu beaucoup de succès en Angleterre , imite la maladresse de ces animaux féroces dont chaque mouvement décele l'intention de leur fureur,

reur. C'est une satire grossière de l'église de Rome, où tout est amené sans dessein & sans jugement.

Le conte du tonneau a quelques traits ingénieux; mais, en général, le livre est mal fait. Une pensée est noyée dans un océan de choses superflues. D'ailleurs, aucun art dans le style; rien de lié dans le détail; point d'ordonnance dans le dessein.

Les Anglois sçavent quelquefois penser; mais ils ignorent toujours la marche qu'il faut donner à leurs pensées; comparables, en quelque sorte, à des fauteurs qui ne peuvent se plier à une cadence régulière.

Le Milton a des morceaux sublimes. On ne peut rien lire de plus fort que le discours qu'il fait tenir à Satan après qu'il fut chassé du ciel. « Est-celà la région, le terrain, le climat, dit l'anathème archange? est-ce là le séjour qu'on nous destine? Et cette obscurité lugubre doit-elle nous tenir lieu

» de la lumière céleste ? Il le faut ;
» puisque la volonté d'un seul est
» la règle de tout. Je m'éloigne vo-
» lontiers d'un objet odieux. La na-
» ture l'a fait notre égal, & la force
» notre souverain. Adieu, champs
» heureux, où la joie règne pour
» toujours. J'embrasse les horreurs
» du monde infernal. Et toi, pro-
» fondeur de l'enfer, reçois ton nou-
» veau monarque. Il t'apporte un
» esprit que, ni le tems, ni le lieu,
» ne changeront jamais. L'esprit n'a
» d'autre lieu que soi-même ; &
» dans soi peut faire d'un enfer un
» ciel, & d'un ciel un enfer. Qu'im-
» porte en quels lieux je réside, si je
» suis toujours le même, & si je me
» trouve encore en état de pour-
» suivre la guerre contre le maître
» de la foudre ? Ici du moins nous
» resterons libres, & l'envie du tout
» puissant ne nous disputera point
» ce séjour malheureux. Ici nous
» pourrons exercer notre empire,

Regnons dans les enfers , nous «
servions dans le ciel. « C'est véri-
tablement prendre son parti en
héros.

Milton est moins heureux dans
ses peintures. Les comparaisons
qu'il fait , simples au premier as-
pect , se déploient quelquefois jus-
qu'au bout de la page. Sa narra-
tion est coupée de paranthèses qui
forment des hiatus aussi incommo-
des dans le discours , que de larges
tranchées le sont dans des chemins
publics. D'ailleurs , on voit un hom-
me plus occupé à racrocher de l'é-
rudition , qu'à former ses caractè-
res , & à finir ses tableaux. Il sçait
faire des traits , & ne sçait pas com-
poser des visages. Le paradis per-
du est un cahos dont il sort par in-
tervalles de grandes lueurs.

Le spectateur Anglois prouve
que les auteurs de sa nation suivent
le premier épanchement de leur
génie , sans en réprimer les écarts ,

& en réduire le flux inutile. On diroit que cet homme n'a rien retranché de ce qu'il a écrit , & qu'il a écrit tout ce qui s'est offert à sa pensée. Leurs meilleurs ouvrages , de quelque genre qu'ils soient , laissent tous appercevoir de l'inexactitude dans la conduite de leur dessein.

Peut-être est-ce par dédain que les Anglois négligent l'architecture régulière d'un livre ; & qu'ils se contentent de penser avec profondeur , sans ambitionner le petit mérite de mettre de la correction dans l'ordonnance de leurs pensées. On pourroit souffrir cette vanité à un petit nombre d'hommes excellens que le hasard a fait naître en Angleterre plutôt qu'ailleurs : car il ne faut pas croire que cette orgueilleuse nation suce un talent philosophique dès le berceau. Ses théologiens ont presque toujours été des enthousiastes , & elle abonde autant en commentateurs de l'apoca.

que l'Espagne abonde en casuistes.

Le fameux m. Burnet employa deux volumes à expliquer les caractères du déluge , & son livre ne le fit point passer pour un fou. Chaque Anglois qui raisonne , fait un système , & raisonne presque toujours assez mal pour ignorer l'art d'en douter. On voit un homme décider, tout prêt à se couper la gorge avec vous pour un démêlé de métaphysique. On ne voit pas d'ailleurs qu'ils aient jetté des lumières si étonnantes dans les sciences. Wolaſton , auteur de la religion naturelle , est un fort médiocre raisonneur. La religion démontrée , par Ditton professeur en mathématiques , est inférieure à tout ce que nous connoissons en ce genre. Clark a puisé dans les lieux communs sur l'existence de Dieu. L'essai sur l'homme , par m. Poppe , est une exposition du vieux matérialisme , qu'un habile poète Fran-

cois auroit réduite à vingt petites pages.

Les fondemens de la politique d'Hobbes , marquent un génie profond & conséquent , mais qui enfin n'établit que des conjectures. Grotius (1) & Pufendorf (2) l'ont souvent trouvé en défaut. Son *Léviathan* est inférieur en vues au prince de Machiavel.

J'avoue que Locke (3) a acquis aux Anglois la supériorité sur les métaphysiciens. Personne n'a mieux sçu suivre l'esprit dans ses développemens , ni ignorer avec plus de sagesse la matiere qu'il traitoit (4). Il a écrit comme pur philosophe ; au lieu que Malebranche & Descartes ont presque toujours pris leur effort de l'opinion , & parti philoso-

(1) *Grotius , de jure belli & pacis.*

(2) *Pufendorf, du droit de la nature & des gens.*

(3) *Locke , Essai sur l'entendement humain.*

(4) Mais malheureusement son livre , qui est un gros in-40 , est réduisible à un très-petit volume in douze.

phiquement d'après des idées qui n'étoient pas assez philosophiques. M. Newton a eu un esprit sublime & créateur. Sa sagacité a été si grande, qu'il appercevoit du premier coup d'œil la centième conséquence d'un principe de géométrie, sans en suivre la gradation. Il eut démêlé les ressorts de l'univers, si cette théorie eût été à la portée de l'esprit humain. Son système chronologique porte un caractère d'élévation, qui prouve que ce grand homme eût forcé la vérité, si elle avoit voulu devenir la récompense des efforts philosophiques (1). Le *canon egyptiacus* du chevalier Marsham, est un bon modèle de dissertation historique. Les recherches de m. Hyde sur la religion des Perses, sont faites avec beaucoup de discernement.

(1) Cependant, comme la gloire des Anglois n'est presque jamais sans mélange, ce grand géomètre a fait un commentaire assez mauvais sur l'apocalypse.

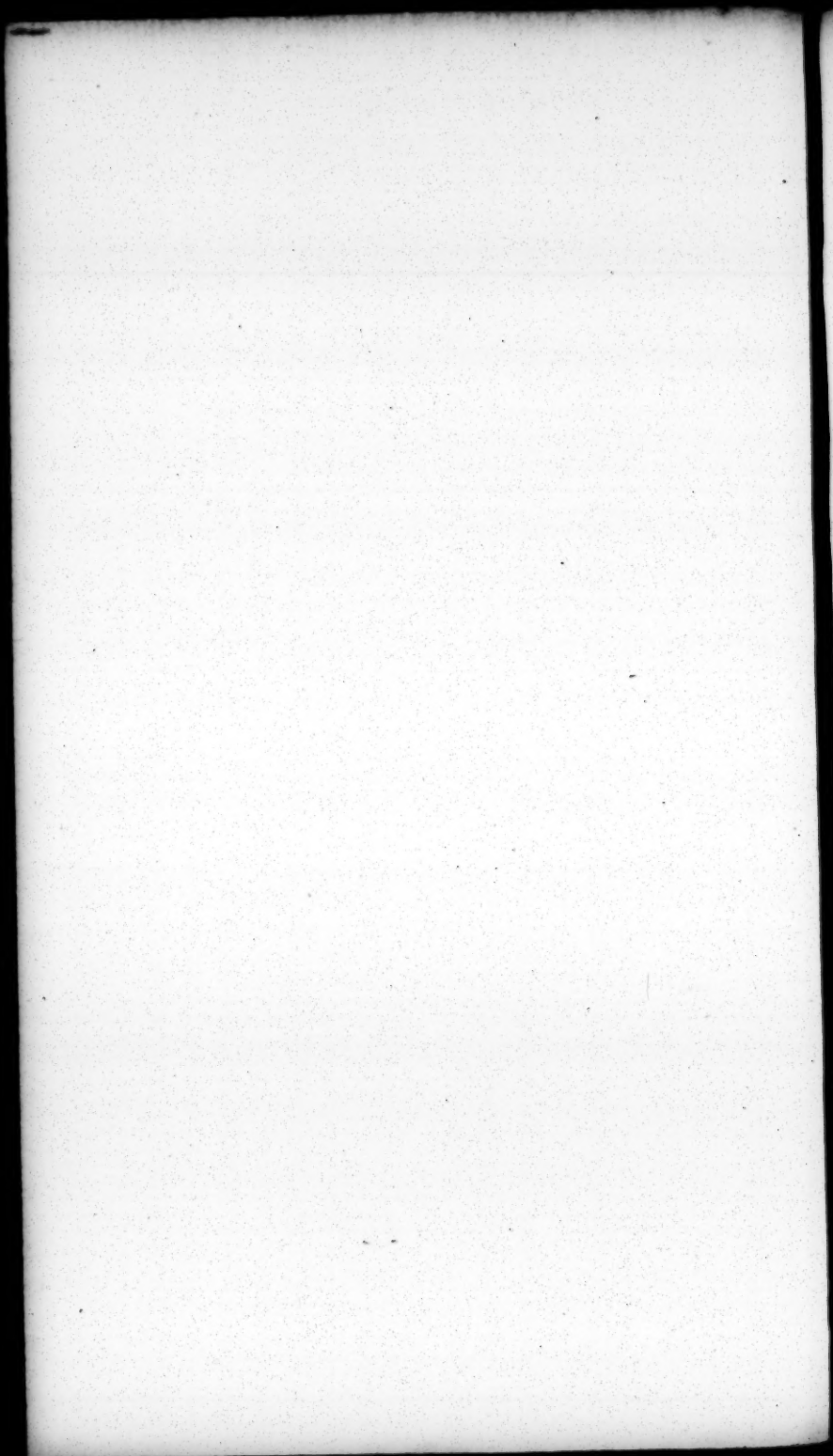
Le génie des Anglois, tout propre qu'il est aux sciences abstraites, est moins admirable, qu'une certaine force d'ame qui rassure en eux la nature contre certaines horreurs dont nous frémissons. Un manant aborde le supplice avec une tranquillité qui étonne les spectateurs. Le moindre chagrin fait éclore ce raisonnement dans la tête d'un Anglois : *Il vaut beaucoup mieux n'être point, que d'être malheureux.* Là-dessus un coup de pistolet au milieu du front, tire la conséquence du raisonnement.

Rien ne l'arrête à la fin de ses vues philosophiques. Un enchaînement d'idées le conduit à cette proposition, que la guérison d'un rhumatisme dépend d'une révolution subite dans les esprits : la réflexion faite, il se lance dans un bain glacé. C'est ainsi qu'ils essayèrent l'inoculation de la petite vérole sur de jeunes princes. Une conduite si conséquente les porte

à dresser à des hommes d'un talent distingué , les mêmes monumens qu'à des rois. Un grand comédien peut prétendre , après sa mort , aux mêmes honneurs qu'un général d'armée. Ils n'admirent point le mérite , sans se procurer à eux-mêmes la gloire de le récompenser. Un particulier mourut il y a quelques années à Londres , & fit son légataire universel l'auteur d'un petit livre qui lui plut , bien que l'ouvrage fût anonyme , & qu'il ignorât lui-même la plume à qui il devoit le jour.

Fin de la premiere Partie.







ESSAIS
HISTORIQUES
ET
PHILOSOPHIQUES,
SUR LE GOUST.
SECONDE PARTIE.

Le Goût est-il arbitraire ?

LEs mêmes raisons qui font demander si le caméléon a réellement une couleur, m'autorisent à mettre en problème si le Goût n'est pas arbitraire. De tous les héros que l'histoire & la fable nous vantent, à peine pourroit-on en composer un qui trouyât les suffrages unanimes.

R ij

Le vulgaire admire l'éclat des conquérans ; un philosophe les craint ; sans les respecter : il se trouve un Porus qui ose les combattre :

Je vois d'un œil content trembler la terre entière ,

Afin que par moi seul les mortels secourus ;
S'ils sont libres , le soient de la main de Porus ;

Et qu'on dise par tout dans une paix profonde :

» Alexandre vainqueur eût dompté tout le
» monde ;

» Mais un roi l'attendoit au bout de l'univers ,

» Par qui le monde entier a vu briser ses fers ;

Il est des caractères auprès de qui tout ce que la gloire a de plus imposant s'exhale en une brillante vapeur. Les divers aspects du trône ont fait dire à un misantrope :

Je me ris des honneurs que tout le monde envie ;

Je méprise des grands le plus charmant accueil ;

J'évite les palais comme on fait un écueil,
Où, pour un de fauvé, mille perdent la vie.

Je fuis la cour des grands autant qu'elle est
suivie.

Le louvre me paroît un superbe cercueil ;
La pompe qui le suit une pompe de deuil ,
Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.

Loin de ce grand écueil , loin de ce grand tom-
beau ,

Je renferme en moi-même un empire plus
beau.

Rois , cours , honneurs , palais , tout est en ma
puissance.

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,
Et vivant sous les loix de mon indépendance :
Enfin les rois sont rois ; je suis ce que je suis.

Le sens froid est l'écueil de tous
ces traits héroïques dont la har-
dieffe étonne les ames communes.
Le grand sentiment d'Ajax ,

Grand Dieu , chasse la nuit qui nous couvre
les yeux ,
Et combats contre nous à la clarté des cieux ,

part d'une tête qui imite le jeu d'une montre sans pendule. On admire le peintre qui a sçu si bien exprimer la fureur de ce guerrier, mais on rit des transports de son héros. Je dirai ainsi qu'Homere peignoit la folie avec beaucoup de sublimité. *Le Moi* de Médée, le *Qu'il mourût* du vieil Horace, sont l'éloge du pinceau, qui doit marquer les excès des passions, ainsi que les sentimens les plus naturels. M. Corneille a eu raison de faire dire à Rodrigue,

Parroissez, Navarois, Maures & Castellans ;
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans ;

& nous avons raison de regarder la révolution qui se fait dans l'ame de Rodrigue comme un noble transport au cerveau.

Tel est l'empire de l'opinion, de régler le Goût du beau sur les maximes qui nous sont favorites, & de semer des germes de contrariété

dans la maniere de penser des hommes.

Lorsqu'on ébaucha les premières sociétés , les vues étoient simples & peu variées. Cependant ceux qui étoient intéressés à former ces premiers nœuds, n'apportèrent pas tous des intentions uniformes. Qu'on s' imagine une troupe de sauvages qui n'aient d'autre législateur que leur penchant : tous sont convaincus qu'un état de guerre les détruit ; ils déposent le droit naturel d'entreprendre sur les intérêts communs , ou feignent de le déposer : car la bonne foi ne fut pas générale.

Les plus attentifs à leurs intérêts , tirèrent avantage de cette union , & en sacrifioient les maximes aux droits de leur première liberté. Ils se comportoient , à l'égard de cette société naissante , comme les souverains se comportent entr'eux. Les privilèges de la nature passoient pour ces raisons d'état qui se sou-

mettent les loix humaines & de pure convention.

Toutefois l'art de duper les hommes eut, pour ces mêmes politiques, deux faces assez contraires : ils l'estimerent, comme le fruit de leur sagesse ; & le trouverent odieux, lorsqu'un autre en fut le possesseur.

Personne n'hésita à couronner la douceur, le dévouement au bien public, la sincérité, & toutes ces vertus qui rendent le commerce des hommes plus aisé & plus sûr. Mais les mêmes hommages étoient conduits sur des vues bien contraires : le plus grand nombre aima ces vertus dans les autres, & les estima pour soi ; d'autres, plus recueillis sur leurs avantages, les dédaignoient pour eux, & les encensoient dans des mains étrangères.

Une tourterelle paroît plus aimable qu'un vautour ; mais on préféreroit la destinée du vautour. On s'ai-

même dans les vertus des autres, plus qu'on n'aime leurs vertus. Nous faisons tous les jours ce jugement : Je voudrois vivre avec cette personne, à qui je ne voudrois point ressembler ; & je voudrois ressembler à celle-ci, avec qui je ne voudrois point vivre. Il est aisé de forcer les cœurs les plus circonspects pour les qualités bienfaisantes. Un Narcisse aime un Burrhus ; mais en aimant ses maximes, il se laisse le droit de les dédaigner. On trouve assez de grands caractères à qui on marque de la bienveillance. Il suffit que l'amour-propre y trouve ses intérêts, pour les consacrer.

L'estime est plus ingrate, & ne se laisse pas toujours toucher par des vues d'utilité. Tous les hommes aiment les vertueux, & les seuls vertueux savent s'estimer.

Un grand politique aime Polieucte, & ne l'estime pas ; & il estime Felix, sans l'aimer. Il voudroit que

tous les hommes fussent des Po-
lieucte , & être un Felix.

D'ailleurs tout est si flottant dans
ces hautes maximes de l'héroïsme.
Deux grands personnages disent
des choses également sublimes , &
qui roulent sur des vues toutes op-
posées. On admire Alexandre ;
qu'un desir déréglé de gloire porte
à ravager la terre : & on admire Au-
guste , qui propose de quitter l'em-
pire pour plaire aux Romains. Ce-
pendant l'un veut devenir maître ,
& l'autre veut cesser de l'être.

Le commun des hommes n'ad-
mire que les dehors des caractères.
Un scélérat n'a quelquefois qu'à af-
fecter le ton d'un héros , pour le pa-
roître. On trouve l'ambition d'A-
grippine noble , quoique funeste à
l'empire ; & celle de Narcisse dé-
testable. Il est vrai qu'il trahit Néron
& Britannicus : mais Agrippine dé-
pouille Britannicus de l'empire , &
prétend soumettre Néron à ses vo-
lontés.

C'est la foiblesse ordinaire , de ne pas démasquer le crime au milieu des pompes qui l'accompagnent , & quelquefois de détester trop une sagesse qui ose entreprendre sur ses desseins. Acomat a effrayé un grand nombre de ses spectateurs ; quelques-uns ont même frémi d'entendre dire :

Je sçai rendre aux Sultans de fidèles services ;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices ,

Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé ;

Chaque opinion a ses héros. Tiberius, Cromwel paroissent de grands personnages à un politique. » On « fait l'honneur à Louis XI, dit *m. le Roi de Gomberville* , de dire qu'il « a mis les rois de France hors des brassieres : mais on l'accuse de « n'y avoir point procédé en homme « de bien ; que c'étoit un renard « qui , sans sortir du cabinet , faisoit »

» la guerre à tous ceux qui nuisoient
» à la grandeur de sa couronne. Je
» voudrois bien que l'on pût me
» prouver, qu'il est plus juste de dé-
» clarer ouvertement la guerre, &
» d'aller attaquer ses ennemis avec
» tous les grands appareils qui ac-
» compagnent les armées. J'aime
» bien mieux la ruine de Catilina
» sans bataille, sans tumulte & sé-
» dition, que la perte de Pompée
» avec tant de meurtres, tant de
» Romains égorgés ; tant d'autres
» malheurs qui suivent toujours les
» grandes défaites. Pourquoi Louis
» XI ne sera-t'il pas tant estimé, de
» s'être défait de tous ceux qui l'a-
» voient enfermé dans des bornes
» si étroites, sans y avoir presque
» rien contribué que son conseil ;
» que s'il les avoit tous défait avec
» une grande armée, comme Char-
» lemagne défit tant de Sarrasins
» dans l'Europe ? Quant à moi je ne
» trouve point en cela occasion de

calomnier la mémoire d'un Prince, & louerai aussi hardiment l'artifice de Louis XI, que la valeur de Charlemagne. Ce sont des effets différens qui n'ont tous qu'une même cause. « *Le Roi de Gomberville, des vices & des vertus de l'histoire* (1). Ceux qui mettent plus de gloire à forcer les hommes, qu'à les conduire par des ressorts secrets, préfèrent l'accompagnement terrible d'un conquérant. L'enthousiaste regarde les victimes de ses erreurs, comme les modeles du plus sublime héroïsme. Est-ce une véritable vertu dans Rome, d'avoir toujours été occupée du soin de sa grandeur, & de sacrifier le repos de la terre aux vues de son ambition, ou de soumettre les mouvemens les plus vifs de l'humanité aux intérêts d'un honneur arbitraire ? Un Ro-

(1) Voyez dans *Plutarque*, à l'article de Pyrrhus, une conversation de ce prince avec Cineas, sur la folie des conquêtes. C'est l'endroit le plus brillant de ce sage critique.

main est un duppe de la gloire, lors même qu'il lui offre des victimes.

L'histoire nous fournit des exemples d'une vertu sublime, c'est-à-dire de cette vertu qui, en remuant les ressorts du cœur, ou en traçant quelque impression flatteuse de renommée, porte à vouer sa vie au salut de la patrie, ou à l'honneur d'une maxime. Mais cette vertu ne suffit pas pour fixer un beau dans la morale, que personne ne puisse méconnoître. Il faut que l'on ne se contente pas de l'aimer dans ceux qui la possèdent : on doit la concilier avec les intérêts de sa sagesse. Un caractère qu'on soit forcé de respecter dans les autres, & qu'une raison éclairée prescrive de cultiver pour soi, est la pierre philosophale de la morale, & dont les faiseurs de tragédies & de poèmes épiques doivent faire leur grande recherche : car nous n'avons point de caractères en beau, sur lesquels un

homme sage voulût se former.

Tous nos héros ont quelque chimere favorite. Cependant il faut avouer qu'il est une certaine force d'ame dans les malheurs , qui touche infiniment plus que toute la fausseté des desseins héroïques. Il n'est point d'objet plus digne d'admiration pour nous , qu'un homme qui sçait lutter contre de grandes catastrophes, dit Seneque : *Ità affecti sumus, ut nihil æquè magnam apud nos admirationem occupet, quàm homo fortiter miser.* Un homme qui voit flotter à ses pieds toutes les pensées vulgaires , & qui sçait se garantir des mouvemens de terreur , & ne jamais trembler , n'est-ce pas là la partie la plus essentielle d'un véritable héros ? Les stoïciens prétendoient que c'étoit la seule grandeur. Peut-être étoient-ils moins chimériques qu'on ne l'a pensé. On peut élever l'ame au-dessus de la crainte , comme on élève l'esprit au-dessus

de l'erreur. En assurant même l'imagination , on enchaîne les mouvemens du cœur. Un manant se promene sur les bords d'un donjon sans effroi. J'ai connu un Anglois si impérieux à l'égard des foiblesses ordinaires de la nature , que l'humanité , si j'ose parler ainsi , se taisoit en sa présence. Je lui ai vu soutenir la mort de ses parens , de ses amis , & la décadence de sa fortune , sans aucune altération. Il concevoit toutes ces pertes , & ne les sentoit pas : il se vantoit d'avoir découvert certains ressorts secrets , par lesquels il fermoit l'entrée aux impressions étrangères , & se soumettoit ainsi les plus grandes disgraces. L'empire sur ses organes étoit si puissant , qu'on l'a retiré plusieurs fois de ses distractions par le bruit imprévu d'un coup de pistolet , sans qu'il en marquât aucune surprise. On peut avoir un cœur fort , & à toute épreuve , comme l'on a une tête

Être forte : & c'est ce double caractère que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer & d'admirer. Mithridate me paroît le héros le plus universellement intéressant du théâtre, parce qu'il est avantageux à tout le monde de ressembler à Mithridate dans les grands coups que lui porte la fortune. Il n'est personne qui n'entre dans ses desseins quand on lui entend dire :

Approchez, mes enfans. Enfin l'heure est venue,

Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue;
A mes nobles desseins je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je suis ; ainsi le veut la fortune ennemie.

.....
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.

Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le seul nom de Pompée assure sa conquête ;
C'est l'effroi de l'Asie. Et loin de l'y chercher ;
C'est à Rome, mes fils, que je prétens marcher.

Une vie à conserver, des supplices à fuir, les horreurs d'une dure captivité à combattre, sont les gran-

des machines du pathétique qui remuent les ressorts les plus généraux de l'humanité. Un pilote qui crie en désordre, *Tout est perdu, se sauve qui pourra*, est le plus éloquent personnage qui fut jamais.

Tel est à peu près le discours que Denys Phocéen tient dans Hérodote : « Amis , dit-il à ses soldats ,
« l'ennemi qui vient nous combattre , a juré notre perte. Si nous
« sommes les vaincus , sa fureur
« nous prépare une mort certaine.
« Notre salut dépend de notre victoire. « Tous les hommes , barbares , philosophes , timides , ou courageux , se laisseront emporter à ce genre de pathétique. Les belles harangues de Thucydide & de Quinte-Curce sont moins pressantes. C'est un chimérique honneur , ou des intérêts peu connus & souvent étrangers , qui les animent : tout y est froid , parce que le motif d'encourir le danger est toujours

insuffisant. Car Cesar pouvoit-il bien calmer la terreur des matelots par cette audace affectée ? » Méprisez la colere de la mer , & abandonnez-vous à la furie des vents. Si vous faites difficulté de gagner l'Italie parce que le ciel ne vous semble pas favorable , allez-y sous mes auspices. La seule cause raisonnable de votre crainte , est de ne pas sçavoir que celui que vous menez n'est jamais délaissé des Dieux , & que la fortune le traite mal quand elle ne prévient pas ses souhaits. Sûrs que je vous servirai de défense , jetez-vous au milieu des tempêtes. C'est l'affaire du ciel & de la mer de nous conduire au port , & non pas la nôtre. Cesar sauvera le vaisseau qui le porte (1). « L'opinion agit foiblement quand elle a à combattre les mouvemens de la nature. Les motifs de Cesar aigrissent la morne

(1) *Lucain , Pharsale.*

tranquillité des plus réfléchis , & rassurent mal le désespoir du stupide matelot. A ce moment fatal où on commence à toucher aux horreurs de la mort , les chimères de l'erreur disparoissent , ainsi que les songes après le sommeil ; & la nature rentre dans tous ses droits.

Le pathétique d'une passion , ou d'une maxime particuliere , peut faire pour tout le monde des peintures grandes & magnifiques ; mais ceux qui n'entreront point dans les intérêts de la passion ou de la maxime , les regarderont comme de laides femmes superbement vêtues , ou comme un manant qui sçait bien prendre le ton d'un héros.

Un esprit libertin écouterà les sermons du pere Bourdaloue avec le sens froid d'un homme qui entend l'oraison funebre d'une personne pour qui il n'auroit jamais eu que du mépris. Il sçaura faire la différence du pere Bourdaloue d'a-

Avec un mauvais déclamateur ; cependant il le regardera comme un peintre qui a une grande exécution & de petits desseins. Il sera occupé de son art , & ne sera point touché de ses tableaux.

Les peintures où l'opinion met ses nuances , ressemblent à des liqueurs composées d'aromates ; & celles où on n'hasarde que des idées prises dans la nature , à une belle eau qui coule du sein d'un rocher : la liqueur trouve des partisans plus vifs , l'eau est d'un goût général. Un sectaire est plus propre à échauffer quelques esprits. Un philosophe sage & discret sera de tous les tems & de tous les pays , ainsi que ces grands tableaux qui débarrassent la nature de l'assortiment bizarre des modes , & qui la représentent avec un voile léger & une guirlande de fleurs. Bayle passe pour un homme d'un ordre supérieur , dans la chaire même où l'on prof-

crit la témérité de ses vues philosophiques.

Le portrait que m. Bossuet fait de Cromwel dans l'éloge funebre de Henriette-Marie de France, reine de la grande-Bretagne, a ces sages caracteres qui ne blessent ni les droits de la politique, ni ceux de l'opinion. » Un homme, dit-il, » s'est trouvé d'une profondeur d'esprit incroyable; hypocrite raffiné, » autant qu'habile politique; capable de tout entreprendre, & de » tout cacher; également actif & infatigable dans la guerre & dans la » paix; qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter » par conseil & par prévoyance; » mais, au reste, si vigilant, & si » prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin un de ces esprits remuans & audacieux, qui semblent » être nés pour changer le monde. «

Si l'orateur s'étoit avisé de déclara-

mer sur la fourberie de Cromwel,
le portrait eût été d'un goût moins
général. La peinture que Sarrafin
fait d'un homme de la même es-
pece, est un ouvrage accompli dans
son genre. „ Albert Walstein eut “
l'esprit grand & hardi, mais in- “
quiet & ennemi du repos, le corps “
vigoureux & haut, le visage plus “
majestueux qu'agréable. Il fut na- “
turellement fort sobre; ne dor- “
mant presque point; travaillant “
toujours; surmontant les incom- “
modités de la goûte & de l'âge, “
par la tempérance & par l'exerci- “
ce; supportant aisément la faim; “
fuyant les délices; parlant peu, “
& pensant beaucoup; écrivant lui- “
même toutes ses affaires; vaillant “
& judicieux à la guerre; admira- “
ble à lever & à faire subsister les “
armées; sévere à faire punir les “
soldats, prodigue à les récompen- “
ser, pourtant avec choix & des- “
sein; toujours ferme contre le “

,, malheur ; civil dans le besoin ;
,, ailleurs orgueilleux & fier ; ambi-
,, tieux sans mesure ; envieux de la
,, gloire d'autrui , jaloux de la sien-
,, ne ; implacable dans la haine ,
,, cruel dans la vengeance , prompt
,, à la colere ; ami de la magnificen-
,, ce , de l'ostentation & de la nou-
,, veauté ; extravagant en apparen-
,, ce , mais ne faisant rien sans des-
,, sein , & ne manquant jamais du
,, prétexte du bien public , quoiqu'il
,, rapportât tout à l'accroissement
,, de sa fortune ; méprisant la reli-
,, gion , qu'il faisoit servir à sa poli-
,, tique ; artificieux au possible , &
,, principalement à paroître désin-
,, téressé ; au reste , très-curieux &
,, très-clairvoyant dans les desseins
,, des autres , très-avisé à conduire
,, les siens , sur tout adroit à les ca-
,, cher , & d'autant plus impéné-
,, trable , qu'il affectoit en public la
,, candeur & la sincérité , & blâmoit
,, en autrui la dissimulation dont il
se

fervoit en toutes choses. “

Ces deux portraits sont faits avec tant d'art & de sagesse, que Walfrein, Cromwel, & Charles premier à qui il fit couper la tête, en seroient également satisfaits. On trouveroit plus d'enthousiasme dans l'oraison funebre que Wallis fit de Cromwel; mais elle aura un succès moins étendu & plus équivoque, par la raison que c'est un éloge & de la poésie.

Il n'est plus, c'en est fait, soumettons-nous au
fort.

Le ciel a signalé ce jour par des tempêtes;
Et la voix du tonnerre éclatant sur nos têtes;
Vient d'annoncer sa mort.

Par ses derniers soupirs il ébranle cette île;
Cette île que son bras fit trembler tant de fois;
Quand dans le cours de ses exploits
Il brisoit la tête des rois,

Et soumettoit un peuple à son joug seul docile.
Mer, tu t'en es troublée ? ô mer, tes flots
émus

Semblent dire, en grondant, aux plus lointains rivages,

T.

Que l'effroi de la terre, & ton maître n'est plus (1).

Il est plus aisé aux poètes de réussir en peintures qu'en caractères. Polieuète, comme portrait d'un premier chrétien, paroît un chef-d'œuvre d'exactitude à tout le monde : le même Polieuète, proposé comme un modèle d'héroïsme, enchante les personnes qui ont une piété tendre, paroît d'un zèle un peu trop vif à ceux qui conservent quelques intérêts mondains, & s'attire des mépris de cette espèce de philosophes qu'on nomme esprits-forts. Le plaisir que l'on goûte à la tragédie n'est gueres qu'un plaisir d'opinion ; celui que donne la comédie est d'humeur & de tempérament : voilà en général pourquoi l'un & l'autre sont si arbitraires. Ce qui nous paroît fort plaisant en sortant de table, paroît quelquefois

(1) Traduit de l'Anglois par M. de Voltaire.

détestable le matin , lorsqu'il reste quelques légères nuances de mélancholie sur le cerveau. On admire dans le Tasse les portraits d'Armide & de Clorinde , mais c'est comme peintures , & non comme caractères. Le palais enchanté où Armide & Renaud passent de si délicieux momens , est un tableau exquis. La description que Lucain fait d'une forêt auprès de Marseilles , offre un genre de terrible qui plaît par les grands coups de pinceau qui le composent : on aime jusqu'à l'horreur qu'il excite dans l'ame. Ceux qui ne l'ont point lue , la trouveront ici avec plaisir ; les autres peuvent la franchir.

On voit auprès du camp une forêt sacrée ;
Formidable aux humains , & des temps ré-
vérée ,
Dont le feuillage sombre & les rameaux épais
Du Dieu de la clarté font mourir tous les
traits.

Sous la noire épaisseur des ormes & des hêtres ,

Les faunes , les sylvains , ou les nymphes
champêtres ,

Ne vont point accorder aux accens de la voix
Le son des chalumeaux, ou celui des haut-bois.

Cette ombre , destinée à de plus noirs offices ,
Cache aux yeux du soleil ses cruels sacrifices ;
Et les vœux criminels , qui s'offrent en ces
lieux ,

Offensent la nature en révéant les Dieux.

Là du sang des humains on voit fuer les mar-
bres ,

On voit fumer la terre , on voit rougir les
arbres.

Tout y parle d'horreur ; & même les oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.
Les sangliers , les lions , les bêtes les plus fieres
N'osent point y chercher leur beauge ou leurs
tannieres.

La foudre , accoutumée à punir les forfaits ;
Craint ce lieu si coupable , & n'y tombe ja-
mais.

Là de cent Dieux divers les grossieres images
Impriment l'épouvante , & forcent les hom-
mages :

La mousse & la pâleur de leurs membres hi-
deux

Semblent mieux attirer les respects & les
vœux.

Sous un air plus connu la divinité peinte

Trouveroit moins d'encens , & feroit moins
de crainte ;

Tant , aux foibles mortels , il est bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre , & qu'il faut
adorer !

Là d'une obscure source il court une onde obs-
cure ,

Qui semble du Cocyte emprunter la teinture.
Souvent un bruit confus trouble ce noir fé-
jour ,

Et l'on entend mugir les rochers d'alentour.
Souvent du triste éclat d'une flamme enfou-
phrée

La forêt est couverte , & n'est point dévorée ;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De céraistes hideux , & de dragons ailés.

Les voisins de ce bois si sauvage & si sombre
Laissent à ses démons son horreur & son om-
bre ;

Et le druide craint , en abordant ces lieux ,
De voir ce qu'il adore , & d'y trouver ses
Dieux.

Il n'est rien de sacré pour des mains sacrilèges ;
Les Dieux mêmes , les Dieux n'ont point de
privileges.

Cesar veut qu'à l'instant leurs droits soient vio-
lés ,

Les arbres abbatus , les autels dépouillés.
Et de tous les soldats les ames étonnées

Craignant de voir contre eux retourner leurs
coignées ,

Il querelle leur crainte , il frémit de courroux ,
Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quittez , quittez , dit-il , l'effroi qui vous mai-
trise.

Si ces bois sont sacrés , c'est moi qui les mé-
prise.

Seul j'offense aujourd'hui le respect de ces
lieux ,

Et seul je prends sur moi tout le courroux des
Dieux.

A ces mots , tous les siens , cédant à la con-
trainte ,

Dépouillent le respect sans dépouiller la
crainte.

Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités ;
Mais quand Jules commande , ils sont mal
écoutés.

Alors on voit tomber sous un fer téméraire
Des chênes & des ifs aussi vieux que leur mere,
Des pins & des cyprès dont les feuillages
verts

Conservent le printems au milieu des hyvers.

A ces forfaits nouveaux tous les peuples fré-
missent ,

A ce fier attentat tous les prêtres gémissent.
Marseille seulement , qui le voit de ses tours,
Du crime des Latins fait son plus grand secours :
Elle croit que les Dieux d'un éclat de tonnerre

Vont foudroyer César & terminer la guerre (1).

Cette peinture a deux grands caractères qui la rendent admirable ; de remuer beaucoup ceux qui sont capables de grands mouvemens , & de paroître un chef-d'œuvre d'imagination à ceux qui ont moins de sensibilité.

Lorsqu'on peut entrer dans les passions du poëte , le plaisir en est plus vif. Cependant , sans éprouver toutes les secousses de son enthousiasme , on peut le suivre de vue dans sa marche , & en remarquer les beautés & les défauts ; ainsi qu'un homme qui n'a pas un goût bien vif pour les femmes , ne laisse pas de démêler celles qui ont des qualités précieuses dans les traits , d'avec les visages ordinaires. Un flegmatique trouvera du prix dans cette cantate de Circé (2) :

(1) *Lucain , traduc. de Brébeuf.*

(2) *Par M. Rousseau.*

Elle invoque à grands cris tous les Dieux du
Tenare,

Les Parques, Nemesis, Cerbere, Phlegeton,
Et l'inflexible Hecate, & l'horrible Aleæton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'al-
lume :

La foudre dévorante aussi-tôt le consume.
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;
Les astres de la nuit interrompent leur course ;
Les fleuves étonnés remontent vers leur
source ;

Et Pluton même tremble en son obscur sé-
jour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs ;
Un voile effroyable
Couvre l'univers ;
La terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La lune sanglante
Reculé d'horreur, &c.

L'imagination se plaît avec les
grands tableaux, & s'intéresse peu
à la réalité des objets qu'ils repré-

sentent. Elle est touchée des machines du poëme épique , sans s'inquiéter si on ne lui offre que des enchantemens , parce qu'il lui suffit d'avoir des images en perspective pour n'être jamais trompée.

Les Dieux de l'Iliade sont de monstrueuses chimères ; cependant ils font une décoration sublime. La qualité de Dieux les met au-dessus des hommes ; & les foibleesses humaines font que nous entrons mieux dans les intérêts de leur divinité. Que nous importe que Venus commette avec Mars des infidélités à l'égard de Vulcain ? que Junon caresse Jupiter sur l'olympé ? L'imagination est peu occupée du soin de former des mœurs ; il lui faut de grandes peintures : & des Dieux qui se comportent comme des hommes , lui en font de très-intéressantes.

Les intelligences abstraites & métaphysiques dont les poëtes chré-

tiens ont fait usage , quoique plus sages que les divinités du système poétique , ont moins le talent de plaire ; car elles sont toujours sérieuses , quelquefois mélancholiques , & si transcendantes , que l'esprit le plus délié a de la peine à les saisir.

Les Dieux de l'Iliade nous sont mieux proportionnés , par les passions qui les jouent comme nous , & sur tout par un certain extérieur maniable , qui permet à notre imagination de s'en faire des idées magnifiques.

Les fictions ne sont d'un grand prix , qu'autant qu'elles paroissent à nos yeux sous le coloris de la nature. Comme nous ne connoissons qu'elle , on est obligé d'emprunter ses parures pour embellir les objets qui nous sont étrangers. Celui qui voulut peindre Venus , la forma des plus beaux traits qu'il put trouver dans la Grece. Jupiter mê-

me ne parut, ni plus beau, ni plus terrible, que dans les attitudes d'un grand homme assis sur le tonnerre, & occupé à lancer des foudres. L'ambroisie, le nectar, l'or, l'azur & les pierreries de l'olympé, marquent enfin que la nature est notre prototype universel, & qu'on ne s'élève au-dessus d'elle qu'en la parant de ses propres beautés, sans ses défauts. Elle offre les grands objets qui font le sublime. Le bruit des tonnerres, la vue d'une grande tempête, l'éclatante aurore, des tremblemens de terre, des abysses affreux, de grands phénomènes, le cours réglé des astres, la majesté du firmament, ont le pouvoir de forcer nos hommages.

Il est un autre genre de beauté plus équivoque, & qui semble dépendre de l'inconstance de nos Goûts. Un visage qui s'attire des adorations sous un climat, perd ses avantages en passant sous un ciel

étranger. Une belle Mauresque qui auroit fait les délices de Maroc, n'auroit gueres d'usage plus galant en ce pays-ci, que de servir à l'assortiment d'un singe de toilette. D'ailleurs, le même visage qui paroît avec éclat à la lumière du flambeau, n'offre quelquefois aucune carnation vû en plein jour, & devient blême dans l'ombre, si fatale à la beauré.

Voilà les réflexions qui suspendirent l'esprit de Socrate touchant les idées du *beau*. Platon, auteur du dialogue (1) où raisonne ainsi Socrate, après une induction des objets qui ont tout à la fois les qualités relatives de la beauté & les imperfections de la laideur, en semble conclurre que le *beau* est l'effet d'un point de vue arbitraire.

Cependant il est, en chaque genre, un degré de perfection qui peut mériter le titre de beauté; c'est de

(1) Intitulé le grand *Hippias*.

remplir le mieux qu'il est possible les vues de la nature sur ce genre là. Un gros singe qui possède en un point éminent tous les avantages de ceux de son espece , est véritablement beau.

Il est vrai que nous ne devons ce nom qu'à ces grands caractères qui excitent en nous des impressions d'admiration ou de terreur. Nous dédaignons les merveilles qui n'imposent point à nos sens. Peut-être avons-nous raison de recueillir notre sensibilité sur les objets qui sont les plus propres à l'exciter. Pour vouloir trop étendre son admiration , un philosophe parvient à considérer tout sans admiration.

Réduisons - nous au genre de beauté que la nature nous destine , & ne contestons point celles qu'elle assortit à des objets étrangers. Une belle noire & une belle blanche ont un pouvoir égal dans leurs

charmes , & par conséquent une beauté égale.

Cependant un homme galant envers nos dames , pourroit s'intéresser à leur prééminence avec succès. Un visage blanc & vermeil paroît avoir de l'avantage sur un visage noir , par la raison que le blanc & le vermeil approchent plus que le noir de cette beauté générale à l'égard de toute la nature , qui est la lumière. Voilà pourquoi les beaux diamans sont plus précieux que les simples émeraudes ; que l'or & l'argent sont au-dessus des autres métaux ; qu'une nuit sombre & pleine d'horreur , devient belle par le brillant des étoiles.

Les arts ont leur sublime ainsi que la nature. Les grands airs dans la musique sont les accens de l'ame quand elle se porte à des sujets élevés. Le même génie qui inspire le grand poëte , conduit la voix du grand musicien : car les pensées

se font sentir , quoiqu'un peu confusément , dans de grands airs chantés sans paroles. Le chœur de Jephté annonce de lui-même un sujet magnifique , & fait soupçonner les hautes idées du poëte. Les grands airs ont cet avantage sur les grands sentimens , qu'ils ne font qu'exciter l'idée du beau , sans le caractériser. Un air élégiaque sans paroles attendrit tout le monde , parce que c'est une voix mélodieuse qui propose aux différentes passions de chanter leurs murmures sur ces accens plaintifs.

La tête du Pere éternel qui a acquis tant de réputation dans Rome à Michel-Ange , est un morceau sublime. Il semble que l'on découvre dans cette tête que c'est elle qui a débrouillé le cahos de l'univers , & qui en régle les mouvemens.

Enfin , si l'on veut réduire en un seul point de vue le sublime des

arts & des sciences , avec la politesse des mœurs les plus douces , on n'a qu'à considérer cet homme qui fut dans sa jeunesse les délices & l'admiration chez un peuple du Nord ; qu'on a vû dans la suite étonner la politique de cette cour ; dont les vûes souples & détournées sont un écueil presque certain à la prudence humaine ; & qui est aujourd'hui la gloire des lettres & l'espérance des sçavans.



RE'FLEXIONS

R É F L E X I O N S

Sur la Délicatesse du Goût.

LE Goût délicat est un discernement exquis, que la nature a mis dans certains organes, pour démêler les différentes vertus des objets qui relevent du sentiment.

Une bouche délicate décompose le ragoût le plus profond, comme une oreille exercée distingue les parties d'une grande musique : elle sçait quand un vin est altéré, ou quand il porte avec soi quelque mauvaise impression du terroir.

L'art acquis par une combinaison des convenances que la nature avoit négligé de réduire à un point de vue, assortit le sentiment avec la réflexion. On veut du dessein dans les choses dont l'expres-

sion doit faire le mérite principal.

Un peintre, qui, en composant ses tableaux, se livre au hasard de ses premières imaginations, peut plaire par certaines hardiesses de détail; on a goûté les figures de la Chine: cependant les yeux les plus délicats y ont été blessés d'un bisarre qui n'a pas même l'avantage de tracer du grotesque. Le plaisir que donne la peinture vient de ce qu'on voit des imitations bien faites, ou des fictions heureuses: or les peintures de la Chine n'ont ni le don d'imiter, ni le mérite de seindre des objets agréables leurs figures n'ont aucun caractère, & sont dans des attitudes que la nature défavoue.

Si c'est un malheur d'être blessé de la plupart des objets qui nous environnent, le Goût délicat est un présent bien funeste. Les organes les plus fins sont les plus exposés. Avec des yeux ordinaires,

on trouve beaux certains objets , sur qui une vue plus exacte a lieu d'exercer son chagrin. Sans même qu'il s'y mêle de mélancholie , il est des caractères qui vont démêler le ridicule dans des replis imperceptibles. Celui qui voit les hommes avec réflexion , est dans le monde ce qu'un machiniste qui étudie le jeu des décorations , est à l'opéra.

Aux inflexions de la voix , aux attitudes les moins marquées , aux mouvemens des yeux , il distingue les ressorts de toutes les passions. Un homme délicat remarque les moindres attentions d'un grand seigneur à ne pas se commettre , jusques dans les épanchemens de sa tendresse , avec un ami que la fortune lui rend inférieur. Les tentatives les plus circonspectes d'une femme amoureuse , lui décelent les vues de sa passion.

Il est un autre genre de délicatesse , qui est l'art de se donner des

graces , ou l'on puise le mérite ordinaire des femmes du grand monde. Leurs discours sont comme leurs parures , chargés de petits pompons.

On rend cette justice aux personnes de la cour , d'avoir dans leur élocution un certain air d'élégance qui doit se faire aimer des caractères les plus chagrins. A la vérité , il ne faut pas les mettre sur des sujets étrangers aux conversations ordinaires , ni exiger d'elles une composition suivie (1). Cependant il

(1) Les gens de la cour réussissent à faire de bons mémoires , parce que d'ordinaire ils sont bien instruits. Nous en avons d'excellens de m. le duc d'Angoulême , fils naturel de Charles IX , pour les regnes d'Henri III , & d'Henri IV ; de m. le duc & maréchal d'Etrées mort en 1640 , sur la régence de Marie de Médicis ; de m. le duc de Rohan , imprimés en 1642 , sur ce qui s'est passé depuis 1617 jusqu'en 1620 ; du maréchal de Bassompierre , contenant ce qui s'est passé depuis 1598 jusqu'à son entrée à la bastille ; de madame de Motteville pour la régence d'Anne d'Autriche ; de m. le duc de la Rochefoucault , sur les brigues à la mort de Louis XIII ; de m. le duc de Nemours , sur les guerres de Paris jusqu'à

n'est point de meilleur ton que celui d'un homme de qualité qui auroit de l'esprit & un certain usage des lettres.

Il est néanmoins des personnes de mauvaise humeur, qui marquent peu de respect pour ce qu'on nomme *le ton de la bonne compagnie*. Elles trouvent que les gens du plus grand monde n'ont pas toujours le talent

la prison du cardinal de Retz ; de m. le maréchal du Plessis-Praslin, depuis l'an 1618, jusqu'en 1671 ; de m. le duc de Navailles & de la Vallée, maréchal de France, depuis 1635, jusqu'en 1683. Ces mémoires sont intéressans ; mais ils sont écrits avec un style de dépêches, qui fait d'abord sentir que leurs auteurs avoient plus d'usage de l'épée que de la plume, & qu'ils n'étoient point faiseurs de livres. Nous avons cependant de m. le duc d'Espèron un trait très-sçavant & très-curieux sur la véritable origine de la troisième race des rois de France, imprimé in 8°. à Paris, en 1680. Ces exemples sont rares parmi les ducs & pairs. Il n'est rien de si plaisant à la vue, que nos petits maîtres & la plupart de nos dames, par les mines & les petites façons dont elles s'accompagnent : mais je ne connois point de supplice égal à celui de les entendre sur des choses sérieuses & de raisonnement. Que de fatuité & d'ignorance !

de bien représenter dans des occasions sérieuses , & qu'ils sont frivoles & peu délicats dans leurs cercles ordinaires. Ce qui a de la grace dans la bouche d'une femme de qualité , passeroit pour un trait échappé à la grossièreté d'une petite bourgeoise.

C'est aujourd'hui du bel air de rendre à la langue ses premières libertés. Soit paresse , soit raisonnement , soit un peu d'effronterie , on néglige les détours qu'on employoit autrefois pour faire entendre des choses qu'on n'osoit nommer.

Quoique ce soit une maxime philosophique , de prétendre que les tours délicats sont aussi expressifs que les peintures les plus naïves , ils ont toujours le mérite de ne présenter leurs objets que dans l'éloignement , ou de ne les laisser appercevoir que par réflexion , quelquefois même de n'en montrer que des ombres légères , &

qui disparoissent aussi-tôt.

Traiter une matiere dégoûtante d'une maniere délicate , c'est couvrir de fleurs un chemin qu'on vous fait craindre pour l'odorat : cette attention qu'on a pour vos sens , n'empêche pas que vous ne soupçonniez cette mauvaise odeur sans la sentir. Les cyniques entendent bien moins les intérêts de l'imagination : ils vous conduisent sur un cloaque ; & loin de vous distraire de cette vue , ou d'en prévenir le dégoût, ils mettent du mérite à vous en faire humer les vapeurs.

Si on parle d'aventures tendres ; il y a de l'art à faire soupçonner certains détails sans trop les dévoiler ; ce qui laisse à la pudeur un pretexte de ne point rougir ; aux personnes que l'on respecte , la vanité de croire que c'est par bienfaisance pour elles ; & à l'imagination , le plaisir d'assortir votre peinture à la variété de ses goûts.

Le style des cyniques est-il obscène? Non: mais nous avons des opinions de pudeur, & certains égards arbitraires du rang, qui les rendent ou grossiers ou peu respectueux. D'ailleurs, je crois que c'est mal remplir les vues qu'on a de plaire, que de fixer trop l'imagination sur des objets qu'on veut lui rendre agréables. On doit réveiller ses fantaisies, & leur laisser cueillir des fleurs, sans contraindre leur choix. Peut-être même que si nous consultations beaucoup les divers ressorts de nos plaisirs, nous trouverions que ce qui est si délicieux à être senti, perd beaucoup de ses charmes à être représenté avec trop d'expression.

C'est sur-tout dans la louange qu'un trait délicat a le don de toucher. Une louange fine est un miroir flatteur qu'on présente à la personne qu'on veut louer. Elle se confidère, elle s'aime, & ne pense point

point à l'auteur du miroir.

La perfection de cet art est de persuader la flatterie, & de la faire paroître un trait échappé sans dessein ; par-là on pique l'amour-propre, & on épargne à la modestie le soin de se défendre : car la sensibilité que l'on marque pour les vertus d'une personne, lui paroissant un échappement de naïveté & non un mouvement réfléchi, elle est flatée du plaisir de vous croire sincère, & dégagée du devoir de témoigner de la pudeur. Un éloge bien délicat est, comme je l'ai déjà dit, une galerie de glaces préparées pour embellir : on se complaît dans les glaces, on les croiroit fidelles, & on ne penseroit pas à rougir de se voir si charmante.

Les exemples de ce genre de délicatesse sont rares, parce que ceux qui louent sont intéressés à marquer le dessein de louer. Peut-être est-ce là la raison pourquoi une oraison

funébre & une dédicace sont ordinairement si fades. Trajan est moins loué par Pline , & Louis XIII par Malherbe , que François premier par Marot , lorsqu'après lui avoir demandé de l'argent à emprunter , & lui avoir avoué qu'il payoit mal ses créanciers , il ajoute :

Ou , si voulez , à payer ce fera ,
Quand vostre los & renom cessera.

Il semble que Marot n'a d'autre vue que de bien prouver qu'il ne paye jamais ses dettes , & qu'il ne pense pas à flater François premier de l'immortalité de sa gloire , quoiqu'il en paroisse lui-même convaincu. Ces louanges fines sont celles qui forcent le plus la reconnoissance , sans paroître la rechercher : elles ressemblent aux bienfaits , qui acquierent du prix par le soin que l'on prend de les tenir secrets.

On est pénétré des sentimens les plus vifs de la gratitude , pour un homme qui a la générosité de ne les

pas exiger quand il les mérite. M. le marquis de Livri a donné un exemple de cette délicatesse d'amitié, qui a le désintéressement de couvrir ses bienfaits, pour ne pas imposer les loix de la reconnoissance qu'un bienfaiteur délicat croit toujours onéreuses, à un auteur moderne qu'il aimoit. Il lui fit pendant le cours de plusieurs années une pension qu'on lui adressoit furtivement. Par une voie à peu près semblable, Mainard a montré aux personnes indigentes l'art de voiler la honte de leurs disgraces, quand ils veulent intéresser la libéralité d'un grand ministre :

Armand, l'âge affoiblit mes yeux ;
Et toute ma chaleur me quitte ;
Je verrai bientôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte.
C'est où je serai des suivans
De ce bon monarque de France ;
Qui fut le pere des sçavans
Dans un siecle plein d'ignorance.
Lorsque j'approcherai de lui,

Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte ;
Je contenterai son desir
Par le beau récit de ta vie ;
Et charmerai le déplaisir
Qui lui fait maudire Pavie.
Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde ,
Et quel bien j'ai reçu de toi ,
Que veux-tu que je lui réponde ?

L'amour-propre se persuade qu'il ne demande rien , en conduisant ses vues intéressées par de semblables détours. Il n'a pas , du moins , le noir remords d'avoir pris en vain un ton suppliant. Cependant cette façon de demander n'est délicate que pour celui qui l'invente : elle est un fouterrein qui couvre votre marche une première fois , mais qui réussit mal à une seconde entreprise.

C'est ainsi que les apologues furent une invention merveilleuse pour voiler des vérités qu'il étoit important de faire soupçonner , &

dangereux de dire trop intelligiblement. On les lut d'abord sans soupçon d'allégorie ; les plus pénétrants virent bien qu'il y avoit du mystere ; le sens caché se développa , & les machines du fabuliste furent découvertes. Les fables que l'on fait de nos jours ressembtent à des masques de verre , qui font appercevoir le dessein de se déguiser , & le ridicule d'une finesse peu délicate.

On n'est la duppe qu'un seule fois de ces petits artifices ; car on sçut du tems d'Esopé quels en étoient les coups réfléchis : & un auteur s'exposeroit aujourd'hui à de grands dangers , s'il donnoit des maximes trop libres aux acteurs de ses apologues.

Cette vieille invention a même aujourd'hui si peu de mystere , que ceux qui s'en servent l'entourent de commentaires. La Fontaine tire toujours des conséquences à la fin

de ses fables ; & m. de la Mothé y ajoute un prélude , ce qui a l'inconvénient d'exposer trois fois la même morale , & de priver du plaisir de soupçonner quelque allégorie importante.

Une véritable fable fut , dans sa naissance , pleine de mystères & de vérités qu'on craignoit de dévoiler : maintenant , que l'on sçait le dessein de ceux qui prennent une métamorphose , leur déguisement paroît puérile.

Une allégorie est une impertinence , lorsqu'elle emploie des finesses connues , ou qu'elle donne une clef à celles qui ne pourroient pas se faire connoître. N'est-ce pas un beau travail de se rendre intelligible dans le texte , & de mettre à la marge tous les éclaircissémens qu'il faut pour être bien compris ? L'auteur de Pomponius , & celui des princesses de Malabar , ne doivent pas se sçavoir un grand gré

de ce petit stratagème.

Mille inventions ont été heureuses , dont l'usage seroit à présent grossier & sans succès. Le Matanafius , ou chef-d'œuvre d'un inconnu , est ingénieux & plein de sel ; mais son imitateur paroîtroit maussade.

En général il n'est rien que nous méprisions plus qu'un caractère qui se porte à des petites ruses dont il n'est point l'inventeur. On peut , sur le plan des voyages de Sadeur & de Massé , concerter quelques systèmes de théologie politique ; mais personne ne fera la duppe de vos vues.

Ce que Daillé (1) & le Clerc (2) ont dit au désavantage des vieux peres de l'église , ce que la Placette (3) a remarqué touchant les

(1) Daillé , *de legitimo usu patrum.*

(2) Le Clerc , *sentimens de quelques théologiens d'Hollande , touchant l'histoire critique du vieux testament.*

(3) La Placette , *de insanabili ecclesiæ Romanæ scepticismo,*

erreurs de la tradition Romaine ; ce que le pere Simon (1) a jugé de l'écriture sainte pour forcer les protestans à renoncer à sa lumiere en faveur de celles des Conciles , ce que Limbork (2) a répondu aux objections du Juif Orobio , étoient de ces ressorts secrets avant leur découverte , qui ne pourroient plus maintenant tromper que des fots. Tous ces gens-là avoient pour but de renverser leur secte , en feignant d'attaquer celle de leurs adversaires.

Ce qui porte même un caractère singulier & remarquable, ne réussit bien qu'une premiere fois. La satyre Ménippée a été reçue favorablement , parce que l'on n'a point celle de Varron : mais ce mélange du pompeux & du comique , après avoir plu dans une entre-

(1) Le P. Simon , *hist. critique du vieux & du nouveau testament.*

(2) Limbork , *amica cum Judæo collatio.*

vue , deviendrait insipide si l'usage en étoit familier. On s'est amusé avec les burlesques de Scarron , & on a pros crit le goût du burlesque.

Cependant il est des styles qui , par un effet contraire , après avoir paru précieux dans leur naissance , deviennent par l'habitude des façons de parler naturelles. Ce qui est d'abord recherché , ne l'est plus quand il est autorisé par une mode générale.

Il en a coûté à ceux qui ont trouvé ces assortimens , un *voyage sédentaire* (1) , une *résurrection annuelle des germes* (2) , des *fadaïses parasites* (3). Mais enfin on peut les comparer à de petits ouvrages des Indes , dont on doit jouir sans retour sur les travaux du voyageur. Quelquefois même ce qui paroît

(1) *Fables de m. de la Mothe.*

(2) *Religion prouvée par les faits,*

(3) *Traduction de Gracian.*

précieux & contraint , se produit sans efforts ; & souvent les endroits qui font dire à un lecteur , *Que cela est heureux ! rien n'est plus naturel , voilà le vrai langage du cœur* , ont fait mordre les poings & produire des contorsions à ceux dont ils paroissent être échappés comme par épanchement & sans réflexion.

L'auteur qui entend louer ses talens pour le naïf , passe sous silence toutes les tortures qu'il s'est données pour arracher du cœur ce sentiment qu'on croit devoir éclore aux moindres rayons d'une passion.

Le naïf ressemble à ces belles eaux vives & pures , qui paroissent sortir de leur source avec des ondes de crystal , mais qu'il faut quelquefois percer dans le sein d'un rocher : quand on les voit couler , on croit qu'elles-mêmes ont cherché à s'épancher , & on ne soupçonne pas qu'il ait fallu percer un rocher.

Despréaux , si grand partisan des beautés naïves , employa dix-neuf ou vingt ans au tour naturel d'une pensée. Le patient monsieur de Vaugelas fut occupé pendant trente ans de la belle traduction qu'il nous a laissée de Quinte-Curce ; & l'on trouve à cette traduction un tour plus naturel dans le style , qu'à toutes celles de l'indigent du Rier , qui les enfantoit par semaine.

On pourroit néanmoins s'appercevoir quand un auteur se bat les flancs. Lorsque la verve a besoin d'être excitée , elle ressemble à ces jets d'eau qui jouant à force de pompes & de bras , forcent d'abord leurs canaux , prennent un effor bruïant , & finissent par distiler sur leur embouchure.

La vivacité du style se mesure au degré de chaleur que nous avons dans le sang. Un homme qui se fait un tempérament de tisane & d'eau de poulet , met dans ses

discours les pâles couleurs de son teint. On connoît quand un auteur est en pointe , & lorsqu'il se livre à la course de sa plume.

Le désordre qui regne dans les essais de Montaigne , la franchise de dire tout sans égard pour la pudeur ou pour l'opinion , le tour libre & familier qu'il donne à sa diction , marquent un génie qui , après avoir beaucoup réfléchi , dicte à sa plume tout ce qui s'offre à sa pensée. La prose de monsieur de Voltaire a un tour cavalier , qui ne sent point les efforts du cabinet.

Qu'un auteur ait sué sur son style , ou non , ce sont des mystères qui n'intéressent point le public , quand , à force d'art , il a sçu s'ôter tout air de contrainte.

On doit supposer en général que tous les bons ouvrages ont beaucoup coûté aux plus excellens auteurs ; mais il en est d'un caractère où le travail est plus marqué. Ce

sont de petites pyramides enchantées, dont la masse semble porter en l'air, & où tout est si fin qu'on ne voit presque rien en détail. Nous avons des ouvrages d'esprit dans ce goût, dont les rapports sont si subtils, qu'on ne peut les avoir travaillés sans une extrême attention, & rapprochés qu'avec beaucoup de soin. Le sonnet fait par le comte d'Etelan sur un miroir, est une de ces compositions guindées, où l'auteur paroît dans les attitudes d'un alchimiste occupé à tirer de l'esprit de ses quintessences.

Miroir, peintre & portrait, qui donne, & qui
reçois,

Et qui porte en tous lieux avec toi mon image,
Qui peux tout exprimer excepté le langage,
Et pour être animé n'as besoin que de voix ;

Tu peux seul me montrer, quand chez toi je
me vois,

Toutes mes passions peintes sur mon visage :
Tu suis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changemens jamais ne te déçois ;

Les mains d'un artisan au labeur obstinées
D'un pénible travail font en plusieurs années
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant :

Maïs toi , peintre brillant , d'un art inimitable
Tu fais sans nul effort un ouvrage inconstant ,
Qui ressemble toujours , & n'est jamais semblable.

A la vérité il est des têtes où le
refinement circule , & dont il re-
flue aux moindres mouvemens.
Un homme nourri dans la dialecti-
que , comme l'étoit l'abbé de saint
Cyran , écrit sans se contraindre :
» Estimant par-tout de très-grande
» importance , je ne dis pas les
» omissions , mais les moindres in-
» termiſſions , ſoit en actions , ſoit
» en paroles , de l'amitié ; & n'étant
» pas de l'opinion de ceux qui
» croient que les contemplatifs ont
» l'emportement ſur les autres en
» l'exercice de toutes ſortes de ver-

tus ; ayant toujours plus aimé l'ac-
tion que la parole , & la parole
que la méditation , & l'entretien
solitaire en amitié : Je puis dire
sûrement que je n'ai point failli
en cette occasion , & que la cau-
se de mon retardement vous sera
aussi agréable qu'eût été une lettre
écrite avec plus de diligence :
d'autant que desirant vous dire
une seule fois pour toutes , avec
une expression égale au fond de ma
pensée , de quelle façon je pré-
tends m'être donné à vous , j'ai
fait au contraire des excellens
peintres , qui ont de la peine à ra-
battre leur imagination , n'ayant
jamais pu relever la mienne au
point où mon ressentiment vou-
loit la loger , &c. Ce qui a fait
que dans cet estrif de mon cœur
& de mon esprit , qui n'approche
jamais par les conceptions de ses
mouvemens , j'ai mieux aimé me
taire pendant quelque tems , at-

» tendant le retour & la rencontre
 » de ces esprit épurés qui aident à
 » former de hautes imaginations ,
 » que , voulant dire quelque chose ,
 » le dire avec diminution & au pré-
 » judice de la source de mes pas-
 » sions ; où il est seulement loisible ,
 » quand elles naissent du vrai
 » amour , d'avoir , sans crainte de
 » reproches , quelque sorte d'am-
 » bition (1).

Ce style est mauvais , car il dégénere en galimathias ; mais il étoit naturel à l'abbé de saint Cyran d'écrire ainsi.

D'ailleurs , il est autant de styles qu'il est d'engagemens. » L'on trouve même certaines gens dans » la république des lettres , dit » m. Baillet , qui poussent assez » loin le raffinement de la critique , » pour deviner , à la maniere d'é- » crire , les auteurs de la compa- » gnie de Jesus , d'avec ceux de

(1) *Lettres de l'abbé de S. Cyran.*

l'oratoire de Jesus. »

Un géomètre , un jurisconsulte ; un médecin assortiront la même pensée avec des tours & des comparaisons qui lui donneront trois caractères différens. M. Huet , parce qu'il avoit plus de faits que de réflexions , parle de la philosophie en historien ; & l'abbé de saint-Réal , qui avoit plus de réflexions que de faits , parle de l'histoire en philosophe. Les écrivains qui pensent beaucoup , ont un style *fort de choses* , comme dit m. de Fontenelle , qui cause souvent des obstructions dans les esprits foibles. M. de saint-Evremond a souvent le démerite de penser trop pour des lecteurs ordinaires : ses discours ressembloient à ces potages forts en viande qu'on a de la peine à digérer. Le style en est plus léger lorsqu'on a moins de vues. Combien ne pourroit-on pas nommer aujourd'hui d'auteurs dont les écrits sont

Y

une espece de mousse de vin de champagne ? De même que l'on mâche quelquefois à vuide, on diroit, avec quelque sorte de raison, qu'on y lit à vuide.

Le style est une empreinte de l'ame, où l'on voit les divers caracteres de ses passions. Le langage des dogmatiques est fastueux, celui des Pyrrhoniens modeste & circospect. Platon parloit avec enflure; Socrate étoit toujours modéré, & penchoit vers la raillerie. Malebranche écrit avec enthousiasme; le Clerc & Leibnits, moins vifs sur l'intérêt d'une opinion, ou peut-être moins persuadés, disent les mêmes choses avec sens froid. Le contraste si marqué entre ces quatre hommes célèbres, messieurs Arnaud, Claude, Nicole, & Jurieu, est l'effet de la contrariété de leurs humeurs; car la même opinion est soutenue avec douceur & avec emportement. M. Maim-

bourg, dont l'imagination s'étoit exercée à peindre des combats & des assauts, avoit contracté une grande bouffissure de style.

La nature se monte sur tous les tons, quand on sçait la plier dès son enfance. Cependant elle prévient quelquefois l'éducation. Elle a fait le génie des Italiens pour les failles & les cascades, comme elle a fait mademoiselle Camargo pour les danses hautes. Ils voient éclore une pensée brillante au milieu des horreurs du désespoir, comme on voit pendant les ombres de la nuit des feux follets sur une mer qui se dispose à de grandes tempêtes.

La douleur ne proscriit point les pensées ingénieuses & délicates à un esprit qui est dans l'habitude de la réflexion. Les hommes éprouvent les passions différemment. Le plus grand nombre, parmi des transports tendres, n'est occupé que de la tendresse : quelques phi-

lofophes , avec beaucoup de tendresse , confervent la liberté de penser. On trouve des caracteres en qui la passion la plus forte ne défavoue point ces paroles qui échappent à Sancere lorsqu'il apprend la mort de madame de Tournon :

(1) » Je ne puis la trouver assez coupable pour consentir à fa mort :
 » je paye à une passion feinte qu'elle a eu pour moi , le même tribut de douleur que je croyois devoir à une passion véritable. «

Il est quelquefois des sentimens équivoques , ambigus , mêlés de joie & de tristesse , qui font que la douleur est suspendue par une faillie plaisante , ou que la joie est tout d'un coup étouffée par un sombre retour de tristesse. Quelquefois même il arrive qu'on éprouve joie & douleur tout ensemble.

Je trouve tant d'appas dans mon propre malheur ,

(1) *Princesse de Cleves,*

Que je ne puis juger si c'est joie ou douleur.
Hélas ! je n'en sçais rien ; toutefois il me semble

Que ce pourroit bien-être & l'un & l'autre en-
semble (1).

La passion d'un homme dont
l'esprit est plein de vues fines & dé-
licates , est élégante & réfléchie.
Lorsque Thetis parle par la bouche
de monsieur de Fontenelle , elle
peut dire au milieu de son ressen-
timent :

Mon cœur s'est engagé sous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi ;
Et je veux l'en punir, en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi.

Une pensée peut être délicate ,
ou par le sens qu'elle offre à l'es-
prit , ou quelquefois par le seul
accompagnement qu'on lui donne.
Celle que m. de Fontenelle em-
ploie dans un discours qu'il pronon-
ça à l'académie Françoise sur la pri-
se de Mons, réunit ces deux caractères

(1) *Eglogues de madame de la Suze.*

teres : » Quelle grandeur , quel no-
» blesse dans les entreprises du roi !
» Rien ne peut nuire à leur gloire
» que la promptitude du succès ,
» qui peut-être aux yeux de l'avenir
» cachera les difficultés du dessein ,
« & fera disparoître tous les obsta-
» cles qui ont été ou prévenus ou
» surmontés. Il manque à des en-
» treprises si vastes & si hardies ,
» la lenteur de l'exécution. «

Il faut néanmoins avouer qu'el-
le eût beaucoup perdu de ses gra-
ces , si , par une gradation d'analy-
ses , elle se fût développée géomé-
triquement : c'eût été un beau vi-
sage exposé en détail , ou une pier-
re précieuse réduite en poudre.

Les pensées délicates doivent
se laisser entrevoir au travers d'un
voile léger , & ne jamais se mon-
trer trop en face. Tout le monde
devroit en sentir la délicatesse ;
mais il est dans le bel esprit , comme
dans la géométrie des Newton , des

Huigens , des Leibnitz. Un esprit transcendant voit les choses de loin, & ne daigne pas toujours y conduire son lecteur par des développemens qui suspendroient trop le jeu de ses pensées. D'ailleurs, on trouve des vues assez courtes pour ne pouvoir démêler les objets qui s'offrent dans un certain éloignement, ou d'une maniere un peu détournée. J'ai connu un homme qui avoit dérangé beaucoup de bibliothèques dans Paris, & qui ne put jamais comprendre cette pensée de l'opéra d'Omphale :

En pénétrant mon choix, vous le justifiez.

Les personnes qui ne sont pas dans l'usage de réfléchir, trouveront les maximes de monsieur de la Rochefoucault d'un sens mystérieux & trop recherché: d'autre part, ceux qui ont l'esprit vif, veulent comprendre les choses à demi-mot, & se rebutent de tous les détails.

On pourroit ainsi comparer un

ouvrage de Goût à une perspective dont le point de vue ne sçauroit être fixe. De celui qui est propre à une vue foible, la perspective paroîtroit grossiere à une vue forte.

On aime bien la nature : cependant on se dégoûte du récit d'un enfant, & en général de tous ceux qui n'ont pas l'esprit un peu orné. Qui auroit la force de lire les dédicaces du monde enchanté Balthasar Bekker ? On se plaint même d'un bon écrivain qui se néglige, quoique les négligences supposent plus de naturel, & moins d'art. Le quatrième volume de Gilblas, moins travaillé que les premiers, a reçu du public le même accueil, qu'une femme qui a été extrêmement jolie, & à qui l'âge vient relâcher les traits.

Il est arrivé, dit-on, à un historien de nos jours, ce qu'il arrive à un homme qui voit pour la première fois des étrangers dont il a
conçu

conçu une haute estime. D'abord il s'étudie, il ne lui échappe rien que de réfléchi & d'élégant : le bon accueil l'attendrit, il garde un peu moins de mesures ; & l'habitude de vivre ensemble le porte insensiblement à des familiarités qui blessent la délicatesse de ces étrangers.

Cependant il est dangereux de concerter trop ses parures. Lorsqu'un certain héros parut, on crut voir en sa démarche celle d'une petite prude de quarante ans, toute occupée du soin de plaire, & qui avec une taille grêle, soutenue de bandelettes, & une tête sans mouvement, composeroit de petits pas avec attention. Le grand talent d'un écrivain qui veut plaire, est de tourner ses réflexions en sentimens. Un long récit de maximes est toujours froid, & une peinture animée est intéressante. C'est ce grand art que l'illustre auteur du Télémaque possédoit dans son plus haut période.

Lorsqu'il veut inspirer l'horreur du sacrilège, il représente un roi impie, perfide, qui soumet le respect des loix humaines & divines aux vues de son ambition ou de ses plaisirs. Au lieu de faire des raisonnemens, il produit des aventures remarquables. Tous les mouvemens de l'isle de Calypso apprennent mieux la biffarerie de l'amour, que les observations étudiées des philosophes.

C'est par ce caractère d'animer tout, que l'abbé de Chaulieu a rendu aimable jusqu'au libertinage de sa philosophie. Ce qu'un autre auroit dit avec obscurité & sécheresse, semble circuler dans ses veines, & n'être que des mouvemens échappés. L'auteur du Cléveland a éprouvé pareillement que les hommes aiment mieux être remués par les vapeurs d'une sombre mélancholie, que de rester froids au milieu des plaisirs.

Les pensées ne sont point abs-

traites par elles-mêmes ; & l'on pourroit comparer les divers tours d'une langue, à des télescopes qui éloignent ou qui rapprochent les objets. Presque toutes les réflexions qui ont le cœur & l'esprit pour objet, ont été faites d'un tems immémorial : ce sont des especes de statues antiques , à qui on donne de nouvelles draperies, selon les tems & les lieux. Nous trouverons chez les anciens tous les germes de nos pensées sur les différentes passions , parce que les hommes ont eu les mêmes goûts dans tous les siècles.

D'abord la sphere des idées générales ne fut pas grande. L'amour n'a gueres que trois situations, & chacune des trois situations roule sur un très petit nombre de pensées primitives.

Le volage , après quelques motifs qui appuient son inconstance , ne fait plus que parcourir les objets de la nature qui peuvent justifier

la légèreté de ses desirs. Ce sont des abeilles qui volent de fleurs en fleurs , les zéphirs qui ne peuvent se fixer , la nature elle-même qui varie ses saisons , l'onde fugitive qui baise le rivage & s'en éloigne.

Le mélange du propre avec le figuré , n'a fait que varier les formes de nos pensées. C'est habiller la même pensée de plusieurs façons ; de dire : La fortune frappe ses coups dans le silence ; il ne faut point s'endormir sur la foi des zéphirs ; le calme prépare les tempêtes ; une belle aurore annonce l'orage ; l'onde tranquille couvre des écueils ; des chemins semés de fleurs conduisent à des précipices ; la mort que donne le poison est précédée par des douceurs. Ou , pour passer des comparaisons des objets de la nature , à celles que nous fournit l'histoire : Sardanapale ignoroit du sein des délices les foudres qui devoient l'écraser ; Rome avoit porté sa gloi-

re au plus haut période , quand les empereurs devinrent ses tyrans ; les Gracques , qui avoient été les idoles du peuple Romain , devinrent ses victimes ; Nabuchodonosor passa de l'yvresse des voluptés au comble de l'horreur & du désespoir ; Annibal , que la fortune avoit célébré par tant de victoires , mourut sans asyle , trahi de tout l'univers ; Ovide fut ravi aux dames Romaines , pour être transféré chez les Gètes ; Cesar ne songeoit qu'à jouir de sa conquête , lorsque la fatale main de Brutus termina le cours d'une si belle vie ; une coupe empoisonnée arracha du sein de la victoire le conquérant de l'Asie.

Toutes ces pensées n'ont qu'un même sens , quoiqu'elles présentent des zéphirs , des écueils , des foudres , des tempêtes , des renversemens d'empire , des poisons , des précipices , des guerriers & des poëtes : elles se réduisent toutes à dire

que la fortune le plus souvent annonce ses revers par ses faveurs. Ainsi on peut considérer cette pensée comme un arbre qui porte plusieurs fruits , qui ont le même goût , sans avoir la même couleur, ni la même forme; ou comme une belle émeraude , qui réfléchit différemment la lumière, selon qu'elle est enchassée dans l'or ou dans le cuivre , & qu'on sçait varier le nombre de ses faces.

Les anciens ont connu toutes les passions que nous éprouvons aujourd'hui ; car ils étoient dans des conjonctures semblables. Ils ont même crayonné leurs caractères avec assez de vérité. Toutefois il faut avouer que ce sont des especes de fleurs champêtres , dont nous avons sçu tirer des parfums. Ils éprouvoient l'amour avec tous ses transports , mais ils l'exprimoient avec peu de délicatesse. Nos romans sont des labyrinthes de sentimens où le cœur d'un ancien se perdrait.

Un homme d'esprit a les mêmes ressources aujourd'hui pour mettre des embellissemens dans son ouvrage , qu'une femme qui est à Paris avec de l'argent , pour se donner des parures : un ancien , au contraire , se trouvoit dans la situation d'une jeune bergere , qui doit méditer ses agrémens , & les composer elle-même. Nous possédons maintenant l'esprit de trois mille ans. Je ne dis pas que nous ayons plus de génie ni qu'Homere , ni qu'Aristote , mais l'on peut du moins dire que nos ouvrages sont , à l'égard de ceux des anciens , ce qu'une table exquise d'aujourd'hui seroit à l'égard des premiers repas que la nature offrit à nos peres.

Comme tout périt dans le monde , le goût des beautés de la poésie n'est plus aussi vif. On peut dire que la sensibilité d'un homme qui a lu beaucoup d'ouvrages d'agrément , est aussi émoussée que celle d'un

sultan pour un vieux sérail. Celui au contraire qui n'a qu'une maîtresse inaccessible, est enchanté d'un de ses regards.

Telle est la cause des premiers transports que la poésie a d'abord excités, & des dégoûts de notre siècle. C'est presque se rendre ridicule aujourd'hui que de parler des driades, des naïades, de Phoebus, de l'aurore. On veut des peintures agréables, mais on veut les prendre dans la nature. Jamais on ne fut plus sévère que le sont maintenant les personnes qui ont du Goût. Pour ce genre même d'écrire que le seul zèle dictoit autrefois, on prend une plume, & d'un esprit compassé on conduit ses vues avec le sens froid d'un architecte qui veut donner de l'ordre & de l'agrément à sa bâtisse. Si une sainte ardeur porte à quelque écart, le sens froid de retour en rougit, & corrige ses faillies.

C'est cette habile exécution qui

contribue ordinairement peu à la gloire d'un auteur, & qui est néanmoins le caractère le plus marqué de son talent. Un livre est une piece d'architecture, dont le prix hausse par la justesse du dessein.

Peut-être n'avons-nous rien qui possède mieux ce caractère que les essais de morale de montieur Nicole. Tout y est amené par un enchainement imperceptible, qui vous fait passer sur divers sujets, sans vous laisser presque appercevoir cette succession d'objets nouveaux. L'on peut aussi admirer la force de cet art dans l'histoire universelle de m. Bossuet. La forme de l'histoire du Mexique par Antonio de Solis, est excellente; & l'ouvrage entier seroit un chef-d'œuvre, si l'auteur y avoit moins intéressé le ciel dans une entreprise sur laquelle il ne paroît pas qu'il ait eu des vues bien déterminées.

Cette méthode délicate est dans

un livre, ce que les secrets de la perspective, & une sage œconomie sont à l'égard de la peinture. Un connoisseur peut être enchanté de mille difficultés vaincues, que le vulgaire ne remarque pas en détail, & dont il est frappé par un sentiment confus.

Dans une composition d'esprit bien faite, à ne la considérer que par son mécanisme, il doit y régner une certaine rondeur, qui est l'art de bien concerter ses vues, & de les lier d'une manière fine & peu marquée. Chaque période doit avoir des mesures d'une différente longueur. Il faut éviter les consonances. La parfaite exactitude voudroit même qu'on n'affortît point des mots, je ne dis pas qui commenceroient par la même syllabe, mais par la même lettre : il faut en chercher avec soin qui aient un son doux, & les combiner de façon qu'ils fassent un discours débarrassé & harmonieux.

DES FONDemens

DE L'HARMONIE.

L'Harmonie n'offre au premier aspect que des accords métaphysiques ; mais , à l'examiner en détail , on trouve qu'elle a quelque dépendance avec le jeu de nos organes.

C'est en vain que l'on dresse des proportions , si on ne les soumet au mécanisme du cerveau. Le bruit aigre & perçant de plusieurs limes mises en accords géométriques , cause des frémissemens que la véritable harmonie n'accompagne point.

La nature même des proportions n'est pas toujours propre à concorder avec le jeu de nos organes. Un assemblage de tons trop disproportionnés fait sur l'oreille ce qu'une suite méthodique de géans & de

pigmées fait sur l'œil. La vue du pigmée précédée de celle du géant, excite une révolution dans le cerveau. Quelquefois les organes s'affouplissent & se dressent sur cette sorte d'accords, comme des fauteurs à qui un mélange de danses hautes & de danses basses est devenu une danse naturelle. Le corps humain est composé de tant de ressorts, & de ressorts si flexibles dans leur premier développement, qu'il semble quelquefois contraster avec la marche ordinaire de la nature.

Les Italiens, montés dès le berceau sur une musique bondissante & pleine de saillies, perdent patience à une musique douce & qui marche uniment. Les fauts & les bonds de la musique Italienne nous déconcertent à force de nous tremousser ; nous aimerions presque autant voyager sur les cataractes du Nil.

Les siflemens aigres coulent d'u-

ne bouche Angloise avec la même douceur que les vers de l'Iliade sortoient de la bouche d'Homere. La rudesse des langues du Nord n'est sentie que par des oreilles étrangères.

Un Anglois ne prononce jamais l'Italien, ou il lui donne les inflexions gutturales de son accent : il ne goûte les vrais charmes de l'harmonie que dans une poésie de sa langue ; & lorsqu'il paroît le plus enchanté de l'harmonie du Grec, il fait emboucher à Homere la trompette Angloise. Un homme qui ne sçaura pas du Grec, croira qu'il parle Anglois.

Si le Grec n'a aucune mélodie pour nous quand il prend l'accent du Nord, il devient dur & mal-aisé pour des gens du Nord dans une bouche François. Les Grecs d'aujourd'hui nous semblent plus des cornets-à-bouquin que des flûtes.

Nous ignorons l'accent d'Athé-

nes & de l'ancienne Rome : nous entendrions peut-être Virgile & Homere comme ces instrumens étrangers qui nous marquent presque toujours de la bisfarrerie.

S'il est néanmoins quelque mélodie dans les langues , elle naît de la prononciation. Les beaux vers de monsieur Racine sont durs & baroques quand ils sortent de la bouche d'un Auvergnat. M. de la Mothe , qui avoit la voix douce & nette , effaçoit la contrainte de sa poésie.

Nous sommes des especes de clavecins , qui frémissent à de certains bruits , ou qui s'ébranlent harmonieusement quand on consulte les accords de leur jeu. Si on observoit bien tous ses mouvemens dans un concert , peut-être trouveroit-on que nous nous montons aussi à l'unisson comme des clavecins.

Les charmes que l'on goûte

quand on entend une belle voix qui plaît , semblent nous le persuader. Nous la suivons dans ses moindres inflexions : si elle prend un ton trop haut , nous perdons avec elle la respiration ; à mesure qu'elle baisse , nous baissions aussi ; ses enrouemens nous déchirent ; nous peinons avec elle , nous entrons dans ses faillies ; lorsqu'elle chante une passion , elle inspire les mêmes transports dont elle est agitée. L'oreille juge des accords ; mais toute la machine se prête aux mouvemens de la mélodie.

Ce qu'on dit des merveilles d'Orphée est fabuleux. La musique n'entend point son empire sur les choses inanimées ; peut-être même prendroit-on pour une exagération le pouvoir qu'on lui donne de rendre les animaux attentifs.

Ses effets sont moins équivoques lorsque nous en sommes nous-mêmes les interpretes. La danse sem-

ble être soumise aux mouvemens de l'harmonie. La nature nous pousse à exprimer par des gestes extérieurs la cadence de la musique ; si on ne prend pas l'essor, on est presque ébranlé.

Il est si vrai que la musique monte nos organes , qu'il n'est presque pas possible à un homme qui a de l'oreille , de précipiter ses pas là où elle demande de la lenteur. Ceux qui n'ont point d'oreille ne donnent pas toujours de la justesse à leurs mouvemens ; mais ils ne manquent jamais à marquer son principal caractère : lorsqu'elle est faillante , on les voit se trémousser avec précipitation ; quand elle exprime des passions douces & languissantes , leurs attitudes suivent les inspirations du cœur : car c'est lui qui règle les diverses inflexions de la musique & de la danse. Elles ne sont imitations , qu'autant qu'elles articulent l'impétuosité ou la

la lenteur de ses mouvemens. L'on peut même hasarder cette réflexion générale , que la vitesse & la lenteur sont la base de la danse & de la musique. La justesse des accords , & la justesse du dessein , en sont des accompagnemens naturels , mais plus arbitraires.

Le pouvoir de la musique sur les organes , n'est plus équivoque après les moyens singuliers qu'on emploie pour la guérison des piquures de la tarentule. Nous sommes de petites machines qu'on joue par des ressorts secrets : une imagination forte inspire sa chaleur & dispose presque des cerveaux. Archelaüs , fameux comédien du tems de Lisymacus roi de Macédoine , jouant l'Andromede d'Euripide avec tout le lugubre pathétique qui fait le caractère de cette piece , les habitans d'Abdere furent atteints à l'issue du spectacle d'une phrénésie maligne , qui excitoit en eux la fureur de cou-

rir les rues pendant les ardeurs de l'été , en récitant les vers de l'Andromede avec tout l'air passionné d'Archelaüs. Le retour de l'hyver dissipa la phrénésie.

Nos organes ont des impressions favorites : nous préférons les fredons du rossignol aux bourdonnements des abeilles. Mademoiselle le Maure charme les oreilles de tous ses spectateurs : des Anglois & des Italiens , en blâmant la musique qu'elle chante , sont touchés du mélodieux de sa voix. Les provinces les plus disgraciées par les vices d'une mauvaise prononciation , avouent que l'accent des honnêtes-gens de Paris a une douceur qui ne se fait sentir ni en Gascogne ni en Normandie. Nous aimons mieux entendre de l'Anglois dans une bouche François , que du François dans une bouche Angloise.

Deux vérités naissent de ces deux

considérations : l'on peut ôter de la rudesse d'une langue par des inflexions douces ; & il est des langues d'une composition dure & contrainte , qui fatiguent les organes de la prononciation. L'on pourra ainsi distinguer , dans une langue , l'accent du mécanisme des mots.

Il est plus aisé de marquer les vices de la prononciation , que de la fixer à son période de douceur & de délicatesse.

Les gens du Nord ne sçavent pas se servir des organes de la voix. Indépendamment de cette dure complication de consonnes qui hérissent leur langue d'aspirations forcées , ils donnent les inflexions désagréables de leur gosier aux airs qu'ils chantent sans paroles , aux syllabes les plus simples , & aux lettres mêmes qu'ils prononcent en détail ; & tout cela est accompagné de beaucoup de grimaces. Les

Anglois ne desferrent point les dents ; les Allemands ouvrent la bouche comme pour avaler une montagne.

Le reste de l'Europe ne differe dans son accent que par une prononciation plus lente ou plus précipitée. En Italie, en France, en Espagne, on parle avec la bouche ; au-lieu que, dans tout le Nord, on ne s'en sert que comme un passage aux irrutions de la voix.

Les Italiens nous semblent fre-donner un peu trop leurs discours ; leur accent est Gascon, quand ils parlent François ; il l'est aussi quand ils parlent Italien. Celui des Espagnols a trop de flegme. La parfaite prononciation consiste à marquer légèrement toutes les lettres qui composent une syllabe, & chaque syllabe qui compose le mot. Cette variété d'inflexions, quand elle se fait sentir avec délicatesse, est un des premiers charmes de l'harmonie,

Dans le pur intelligible , comme dans ce qui a du rapport à nos organes , la plus grande variété , réduite à la plus grande perspicacité du sentiment ou de l'esprit , fait le fondement de nos plaisirs.

La mélodie d'une langue veut de la variété dans le mécanisme des mots. Toujours des syllabes aspirées choquent presque autant par leur uniformité que par la rudesse de leur son. Des consonnes compliquées sans voyelles , ou des voyelles compliquées sans consonnes , contrastent avec le jeu des organes. Un juste mélange de voyelles & de consonnes sans aspirations , donne de la variété & de la douceur à une langue. Le Grec & l'Italien ont trop de voyelles ; car ils font souvent des hiatus fort désagréables.

A ce défaut-là les Grecs du tems d'Homere & d'Alexandre , pouvoient y en ajoûter de plus essentiels. Les yingt-quatre lettres de

l'alphabet n'ont pas la même valeur parmi les différentes nations qui les emploient. L'N que les Espagnols appellent N tildé, vaut autant que GN en François; Señor se lit Seigneur. Leur B est prononcé comme le W des Allemands; l'on dit sawio pour fabio, sawana pour sabana, *linceul*. Les Italiens & les Anglois donnent à la voyelle U la valeur de la diphtongue *ou*. Nous n'avons aucune tradition sûre touchant l'accent des Grecs de ces tems reculés. Peut-être que comme ils nommoient chaque lettre autrement que nous, elles avoient dans le discours une fixation différente.

Les difficultés que les étrangers ont à bien prononcer notre François, & le contraste si marqué entre notre prononciation & notre orthographe, découvrent dans les langages deux caractères. Elles s'adressent d'abord à l'oreille par les sons, & offrent ensuite aux yeux

des hiéroglyphes qui s'interprètent par une convention générale. On est convenu que tel son rendroit telle pensée, & que tel hiéroglyphe exprimeroit tel son. Les hiéroglyphes sont immuables, mais les sons varient. Ils ne nous reste du vieux Grec que ce qui s'offre aux yeux. On pourroit les comparer à ces instrumens sculptés sur des reliefs antiques, qui nous laissent en doute sur la douceur de leurs accords, ou à une partie de musique dont on ne nous transmettroit que les notes; ignorant les voix & les instrumens qui l'auroient exécutée, il faudroit suspendre son jugement sur le mélodieux du concert. Si nous jugeons du Grec par rapport à nous, les beaux vers d'Homere ne sont pas si sonores dans la bouche d'un François que ceux de m. Racine.

Cette langue a toutefois une richesse d'expression qui met la plus agréable variété dans le discours.

Les sens ne sont pas moins inconstans qu'avides ; ils veulent toujours être ébranlés , & toujours voler à des impressions nouvelles. Des consonances font dans une période , ce qu'une statue répétée fait dans un bosquet : l'oreille est choquée d'entendre les mêmes syllabes , quelquefois les mêmes lettres , commencer des mots qui ont des issues différentes.

L'extrême délicatesse est du moins offensée. Toujours des phrases de même longueur fatiguent presque autant que le grand trot d'un éléphant. Sans variété dans les tours , on a un air de roideur qui glace par sa monotonie en choquant par sa dureté.

Les répétitions chagrinent un lecteur ; les plus belles pensées deviennent fâcheuses , quand leur rencontre est réitérée. On entre dans un livre comme dans une galerie ep eintures : On est frappé de quelque original de Michel-Ange ; après
l'ayoir

l'avoir considéré attentivement, on court à d'autres originaux; s'il se présente une copie du premier original, on la regarde comme un hors-d'œuvre; à la troisième rencontre le desir de passer à de nouveaux objets est suspendu par cette distraction, on commence à écouter les mouvemens de la colere.

Les esprits délicats succombent sous le poids des analyses. Ce qui peut être réduit en germe ne doit point être exposé en détail. On veut découvrir les plaines du sommet d'une montagne, & s'éviter le désagrément de les parcourir. Sans variété, la musique la plus douce paroît fade. Les fredons des Italiens ont le mérite de rendre attentifs ceux-là mêmes qui rient de leur biffarerie; & les ris s'adressent à la cascade des tons, & non à la variété.

Une musique trop simple ressemble à ces desseins où on ne voit que

du rouge ou des roses. Les oreilles exercées veulent qu'il y regne une certaine étendue : car il est des oreilles fortes ainsi que des imaginations.

Si la musique Italienne ne plaît point en France, c'est une marque que nos organes sont moins flexibles qu'en Italie. Lorsqu'elle nous paroît confuse, les Italiens en distinguent toutes les parties. Aujourd'hui nos cerveaux commencent à devenir Italiens ; & ceux qui n'ont point vû m. de Lully, ne s'en appçoivent point.

Ses partisans crient que l'harmonie prend un ton géomètre qui effarouche le cœur. Ils avouent qu'elle est scavante & bien exécutée ; mais qu'elle intéresse moins les passions que celle de m. de Lully. De beaux accords bien variés, & dépourvus de sentimens, sont en effet de l'étude pour les connoisseurs, & de l'ennui ou du sommeil pour ceux qui craignent ces abstractions. Une har-

monie sans mouvemens est une poésie bien cadencée , qui n'offre que de grandes vérités d'algebre.

La musique Italienne , livrée aux méditations d'une oreille sçavante , néglige trop les intérêts du cœur. La plus belle voix lasse quand elle parle à vuide. Un concert sans paroles , ou des airs qui ne sont point montés sur l'accent ordinaire des passions , sont des machines mouvantes qui articuleroient des pas bien cadencés sans aucune trace extérieure de sentiment.

Tous les ressorts de l'ame doivent rendre hommage à la véritable harmonie. Sa destination est plus de nous toucher , que de nous rendre attentifs : du moins , le plaisir en est plus grand , lorsqu'au pur harmonieux on y joint le tendre. Un éclat échappé d'une belle voix quand la passion la pousse , retentissant au fond du cœur , produit des effets plus doux & plus puissans que l'har-

monie la plus travaillée. Chaque mouvement du cœur a un ton pour s'exprimer au dehors : les accens de l'amour sont doux & languissans ; ceux de la colere ont de la force ; la joie éclate par des saillies. Les Italiens ne marquent pas assez de dessein à en démêler les mouvemens.

La musique d'aujourd'hui attire plus d'attention, celle de m. de Lully attendrit davantage : la premiere fait parler les passions en rétheurs, celle-ci les met dans la bouche d'un homme qui suit le torrent de ses transports ; l'une a plus de composition, l'autre est plus naïve. La perfection de cet art, seroit de les concilier toutes les deux.

Il est à craindre que le théâtre de l'opéra ne reste long-tems-au point d'imperfection où nous le voyons aujourd'hui. L'imagination y sera toujours blessée, pendant que l'on n'aura point assez de visages

pour assortir les rôles qui demandent de la jeunesse & de la beauté : car , en vérité , quelle grace l'amour a-t'il dans une bouche qui est vieille , ou qui est laide ? Comme on se met à la place de celui à qui cet amour est adressé , on le reçoit avec dégoût. Voilà pourquoi il est si intéressant pour le succès d'une piece dont la tendresse fait le principal caractère , d'être jouée par des actrices qui soient belles. D'ailleurs , la danse n'est pas assez subordonnée à la musique , & celle-ci ne l'est pas assez à la poésie. Il paroît que ces trois sœurs , qui devroient être animées du même esprit , vivent aujourd'hui en mauvaise intelligence. L'une se propose de faire parade de sa légèreté , & l'autre de montrer l'étendue de sa voix , sans aucun égard au dessein général , qui est d'exprimer les passions.

A tous ces défauts , on pourroit y joindre le ridicule d'une compo-

tion qui accompagne un trait de fureur avec des fredons puériles , & qui , au lieu de le rendre d'une maniere vive & brusque , l'expose avec un cercle ennuyeux de froides répétitions. Un récitatif doit être simple , composé des éclats d'une passion , & ne point jouer par des roulemens qui ne sont propres qu'à des airs peu sérieux & qui n'exigent point d'expression.

En quoi consiste le géométrie de l'harmonie.

L'Harmonie , dans ses prémices , doit être comparée aux préludes d'un nombreux orchestre qui dresse ses accords. Dans ce tems-là les nombres n'étoient point consultés : peut-être même ne les avoit-on point en vue. Le hasard fit produire des sons agréables , le même hasard en allia plusieurs différens ; & l'oreille attentive entrevit les fonde-

mèns des proportions harmoniques. Le juste rapport entre le mouvement des corps étrangers & le jeu des organes, fait l'essence de toute l'harmonie. Les nombres ont été dressés d'après le rapport des sens. On voit que de deux violons montrés à l'unisson, celui qui est sur une table reçoit toutes les vibrations, & se partage en toutes les parties aliquotes du violon dont on joue. Après avoir connu les rapports de grosseur & de tension, il est aisé de concerter ses instrumens.

Cette théorie n'a pourtant point été portée au plus haut période de la précision. Dans l'usage qu'on en fait, il est presque impossible d'accorder ses instrumens avec une parfaite justesse, & gueres moins impossible de déterminer par nombre, des rapports dont l'oreille & les yeux ne peuvent juger qu'imparfaitement. Tout bien considéré même, il me seroit aisé de prouver

que l'analyse des tons jette dans de grandes discussions sur l'infini. Leur nature n'est pas assez déterminée : car l'on peut les diviser sans fin. Il leur manque donc un point fixe. Par pure spéculation on ne le trouvera jamais , & par pratique il est impossible d'y atteindre.

Il est toutefois , à l'égard de certaines parties d'harmonies , un calcul sûr. Vous pouvez choisir un tel rapport dans une progression , & l'exécuter avec assez de justesse.

Il est vrai que le choix du rapport est arbitraire ; mais il n'est pas libre de s'en écarter dans la suite de la progression. On peut faire une salve d'artillerie , & une sonnerie harmonieuse , avec des cloches & des canons qui seront en raison décuple. L'oreille une fois accoutumée à ce rapport de différence , seroit aussi choquée d'entendre dans la sonnerie une cloche qui n'observeroit pas la même proportion , que

les yeux le feroient de voir deux pavillons faits pour se répondre , d'inégale grandeur , ou une cascade dont les chûtes ne garderoient pas une gradation régulière.

Les organes dressés à une certaine marche , se déconcertent quand on manque contre le dessein d'une progression : ils éprouvent les révolutions qu'on ressent toutes les fois qu'on descend un escalier inégal ; tout le corps se trémousse , si le pied porte plus bas qu'on ne pensoit. L'usage heureux que les Italiens font des dissonances , ne justifie pas le défaut de proportion dans l'harmonie. Ils quittent leur progression d'une manière brusque & sans prévenir ; mais ils en gardent les mesures pendant qu'ils ne la quittent point : ils ressemblent à des danseurs légers qui coupent un menuet pour passer à des danses hautes.

Un mauvais coup d'archet fait une dissonance physique qui peut

seule déranger l'œconomie des organes ; mais un son qui seroit par lui-même doux & harmonieux , deviendrait dissonnant s'il remplissoit mal le dessein du compositeur. On voit , dès le début d'une partie d'harmonie , toutes les suites de la proportion : si vous en manquez l'ordre , vous chagrinez l'oreille , autant que les yeux le sont de voir un dessein manqué dans un parterre. Les dissonnances qui procedent du conflit de certains tons , sont moins avérées. Lorsque l'orchestre de l'Opera commence à s'ébranler pour se mettre en accord , on entend assurément un mélange de tons fort peu concertés ; il faut avouer néanmoins qu'on l'entend sans peine.

Peut-être en est-il des sons comme des couleurs , qui paroissent ne pas s'assortir toutes également bien. Un habit noir doublé de jaune , seroit quelque chose de choquant & de bizarre ; cependant il faut con-

venir que l'usage en feroit plus blesfé que les organes.

Les yeux se dressent à tous les assortimens de couleurs. Le noir & le blanc se marient dans les étoffes les plus précieuses de la Chine & des Indes. Voyons-nous avec chagrin cette variété admirable de fleurs , qui présentent , dans une prairie ou dans un parterre , toutes les nuances de la nature ? Toutes modes mises à part , les yeux ne sont pas plus offensés de voir un habit couleur de rose doublé de jonquille , que de voir une rose & une jonquille dans un même bouquet.

Peut-être en effet les tons de la musique seroient-ils reconnus pour des assortimens arbitraires , si une oreille philosophe & non prévenue en démêloit les rapports.

Il est des tons qui se marient mieux les uns que les autres par les mouvemens concertés qu'ils excitent sur les organes ; mais il n'en est

pas qui produisent ce qu'on appelle dissonnance. La comparaison des couleurs avec les tons de la musique est juste : or tous ceux qui ne consulteront que leurs yeux , conviendront que les dissonnances qu'on prétend remarquer dans les couleurs , ne sont déterminées que par un usage arbitraire qui proscriit certains assortissemens.

C'est dans la vue de ce rapport entre les tons de la musique & les couleurs , que le pere Castel conçut le projet d'un clavecin oculaire , c'est-à-dire , d'une machine qui offriroit successivement ou à la fois des couleurs propres à faire de l'harmonie.

En remuant mal-à-propos certaines touches de la machine , on feroit d'affreuses dissonnances ; & il ne faudroit pas moins de capacité pour en bien jouer , que pour bien toucher du clavecin. Bien des gens qui ne connoîtront point la sincéri-

té du pere Castel , croiront que le clavecin oculaire est une parodie ingénieuse de la musique.

Des sons agréables ne produisent jamais des dissonnances , quand ils n'entrent pas dans un dessein général. Le gazouillement varié des oiseaux dans une vaste forêt , n'est point mis en accord ; & cependant on le préféreroit à la musique sçavante d'Italie. Lorsque toutes les cloches de Paris s'ébranlent la veille de quelque grande fête , chacune a ses tons & ses accens différens , & ne se concerte tout au plus qu'avec ses compagnes ; il résulte néanmoins de ce bourdonnement un son plein & uni , qui prouve que le mélange de toutes sortes de tons , est propre à faire du mélodieux , quand chaque partie en est agréable.

Dans l'harmonie qui s'adresse aux yeux , le choix des rapports est arbitraire. Si c'est une pyramide que l'on se propose , l'on peut fixer

ses décroissemens à toutes sortes de termes. Pourvû que la progression soit suivie avec justesse , il n'importe quels en aient été les rapports. Toutes les combinaisons imaginables sont reçues. Deux chevaux noirs & deux chevaux blancs forment un attelage qui n'a rien de choquant.

Le mélodieux est pris dans la nature , & fait presque tous les charmes de l'harmonie : car la mélodie joue agréablement les sens , & l'harmonie ne sçait qu'occuper l'esprit. Cependant , quand on a l'oreille forte , on démêle avec plaisir les rapports d'une musique extrêmement composée. Une armée de cent mille hommes qui formeroit brusquement un ballet bien juste , présenteroit un spectacle charmant à des yeux qui pourroient en comprendre toute l'harmonie.

*DE L'HARMONIE**DE LA POESIE.*

C'Est assez improprement qu'on nomme harmonieuse la poésie des anciens. L'harmonie suppose une certaine combinaison de sons qui aient quelques rapports entr'eux ; & la poésie des anciens ne connoissoit point cette combinaison. Elle n'a point de rime , ainsi point d'harmonie : car les rimes sont à la poésie ce qu'un retour de pavillons est dans un plan d'architecture.

Peut-être étoit-elle mélodieuse. L'usage des longues & des breves , en varioit les inflexions , & la rendoit même tributaire du chant. Du moins il est constant que les poëtes , dans l'ancienne Grece , étoient eux-mêmes leurs musiciens. Déclamer leurs vers , ou chanter ,

étoit une chose égale pour eux. Ils articuloient leurs syllabes avec des accens si variés , qu'un mot d'une juste longueur offroit une petite partie de musique. Tout chant , en effet , se réduit en mouvemens précipités ou tardifs.

Si nous avions jamais l'ambition d'atteindre au même période de mélodie , nous pourrions faire marcher le François d'égal avec le Grec. Ce que les grammairiens nomment quantité , c'est-à-dire , la fixation de certaines syllabes à une prononciation lente ou légère & plus en faillies , est dépendante d'une convention arbitraire. Il n'est ni longue ni breve dans le Latin ni dans le Grec , dont la nature n'ait d'abord été soumise à la fantaisie des poètes.

Puisque le François est une langue neuve , elle se trouve dans la situation où étoit le Grec avant les entreprises de ses poètes. L'on peut
dès

dès aujourd'hui faire pâmer cette troupe pédantesque de sçavans, qui se fait une religion de l'enthousiasme que lui inspire le mélodieux du Grec.

Je dis plus : le Grec ne connoissoit dans sa quantité que deux accens, *lenteur & vitesse* ; & nous pouvons répandre sur le François vingt-quatre nuances d'inflexions différentes. Voici comment pourroit s'exécuter cette merveille.

Il y a huit tons dans la musique ; l'intervalle qui se trouve entre chaque ton, peut se diviser. L'on peut même procéder par quart de tons, & laisser les inflexions assez marquées pour qu'on puisse les démêler.

En montant par la gradation de ces quarts de tons, on s'achemineroit vers une hauteur extrêmement inclinée, mais qui feroit cependant sentir dans chaque pas qu'on s'élève à quelque sommet.

Pour l'exécution du projet que

je propose, il suffiroit de procéder par tiers de tons. Par cette voie, au lieu de huit tons que nous avons, il en résulteroit vingt-quatre de la multiplication de huit par trois.

Voici par conséquent autant de tons que nous avons de lettres dans notre alphabet. Or, comme toutes les syllabes imaginables finissent par une de ces vingt-quatre lettres, il n'y a qu'à convenir que telle lettre répondra à tel ton, & l'exprimer dans la syllabe que cette lettre terminera.

La poésie où un tel dessein seroit bien rempli, auroit beaucoup d'avantage sur celle des anciens. Cette combinaison de vingt-quatre tons différens, répandroit la plus agréable variété, & seroit moins susceptible de certains inconvéniens que l'usage des longues & des breves.

Cette quantité en effet, qui fonde la prééminence des poésies an-

ciennes sur celles de nos jours, est à mon avis ce qui devroit la dégrader le plus.

C'est un principe sûr, que la poésie doit être une expression du sentiment; & une conséquence aussi sûre, que la quantité doit nuire à cette expression.

Tous les mouvemens de l'ame sont, ou saillans, ou marchent d'un pas tardif. La colere est bruiante, la joie est légère, le désespoir imite la marche d'un criminel que l'on traîne au supplice. La poésie que l'on déclame doit assortir tous ces mouvemens, se répandre en éclats dans les fureurs, c'est-à-dire, précipiter ses inflexions; elle doit voltiger dans la joie; & marquer la tristesse par des tons lents & plaintifs.

Une langue qui s'est soumise aux loix de la quantité, est en grand danger de faire contraster ses accens avec les passions qu'elle veut exprimer.

S'il faut du vif, du brusque, du véhément, elle vous traîne avec un pesant attelage de longues, capable d'impatienter le plus grand sens froid : là où il faut une certaine majesté, il lui prendra fantaisie de vous déconcerter par la pétulance & l'inégalité de ses mouvements ; on vous trémousse d'une manière bisarre & ridicule. Virgile annonce qu'il va chanter les actions d'un homme qui quitta le premier les rivages de Troie par des vues d'héroïsme. Le bon sens veut que l'on propose ce dessein avec quelque gravité : le caractère froid, dévot, & timide d'Enée, semble même redouter les véhémences d'une prononciation trop précipitée : enfin les attitudes de vénération où sont censés être les spectateurs à qui l'on vient communiquer les sublimes aventures d'un héros, exigent un ton majestueux. Cependant le premier vers de l'Eneïde

surpasse le triètrac d'un moulin.
Nos pédans mêmes, loin de se plier
à la cadence en cascade du

*Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab
oris,*

donnent à leur prononciation un
ton grave & sérieux.

La marche réglée de la poésie
peut faciliter le jeu des organes ;
& c'est en ce sens qu'on peut dire
qu'elle est véritablement harmo-
nieuse. Le cerveau se monte à
cette monotonie : nous sentons
qu'après avoir lû deux cent vers de
Virgile ou de Racine , nous deve-
nons des machines à cadence. J'ai
vû même des gens en qui l'imagi-
nation se plioit si bien au mécha-
nisme de la poésie, qu'elle gardoit
aussi long-tems l'impression de ses
mouvemens , qu'on a coutume de
sentir le bercement de la haute mer.

En général , la poésie differe de
la prose , comme un chemin uni
differe d'un chemin inégal. Dans

le premier les pas peuvent être mesurés ; dans le second il faut perpétuellement s'étendre & se raccourcir , précipiter ou suspendre le jeu des poulmons.

Nos grands vers alexandrins ont de l'avantage sur tous les autres genres de poésie : leurs hémistiches sont de petits relais pour la poitrine, dans une distance convenable.

Les vers libres sont moins nombreux , & se rapprochent de la marche inégale de la prose.

La poésie Latine , au milieu des gênes de sa quantité , n'a pas des mesures assez justes. Le mélange arbitraire des dactyles & des spondées peut faire une alternative de vers de treize & de dix-sept syllabes.

Ainsi les pas n'y sont pas réglés ; par conséquent point de cadence ni d'harmonie : car l'essence de l'harmonie dans la poésie n'est qu'une habitude des organes dressée à un certain jeu. Il est aussi difficile

de déterminer quelle étoit la marche du vieux parnasse d'Athenes, que de fixer au juste les particularités de son gouvernement.

Les poésies modernes ont plus d'ordre & d'harmonie. Celles du Nord sont peu mélodieuses; mais c'est le défaut des langues.

Peut-être auroit-on quelque droit de nous reprocher l'usage des rimes; l'emploi que nous en faisons ne contribue point à l'harmonie, parce que la combinaison de deux sons n'offre aucun dessein: c'est le cas de deux pavillons qui se toucheroient immédiatement.

Des rimes qui observeroient entr'elles le même ordre qu'on remarque dans les plates-bandes d'un parterre bien compassé, feroient de l'harmonie. Nos vieux poètes avoient leurs batelées; ils faisoient rimer l'hémistiche avec la fin du vers précédent: mais cette combinaison me paroît encore trop simple pour

mériter le nom d'harmonie.

Je sens que l'attention seroit extrêmement occupée du soin de dé mêler un concert trop étendu de rimes ; aussi ne devroient-elles être employées que dans une épigramme ou dans un sonnet.

On fait des bosquets & des cascades dans un grand parc , mais on ne fait point un bosquet du parc.

La rime sied bien aux petits ouvrages , comme les reliefs aux cabinets en mignature. Une exécution difficile dans un petit chef-d'œuvre d'art & de patience , est effacée par le mérite de la délicatesse. C'est fort joli de voir un ballet bien exécuté à l'opéra ; mais ce ne seroit pas fort joli d'entreprendre un voyage au-de là des Alpes sur le pas de menuet. On diroit cependant que nos poëmes épiques conduisent leur héros en cadence ; leur marche vers un assaut ressemble à une entrée de théâtre.

Le

*Le goût du luxe est-il contraire aux
intérêts d'un état?*

DANS un royaume, il y a une certaine quantité de terres propres à être cultivées, un certain nombre d'hommes pour les cultiver, & une certaine somme d'argent pour en acheter les fruits de ceux qui ont le soin de les cultiver.

Le quart des hommes qui sont en France, suffit pour fournir au reste du royaume sa consommation en vin & en bled; un autre quart possède des fonds de terres; & la moitié se trouve sans rien posséder & sans occupation essentielle.

Le luxe pourroit à la destinée de cette moitié d'hommes, que le besoin forceroit à ramener le premier cahos du droit naturel. Si dans Paris le goût des pompons, du spectacle, des petits bijoux, cé-

doit à l'ascendant de quelques grandes vues d'œconomie , la sagesse la plus austere conviendrait pour lors qu'il faut employer à la recherche de nos plaisirs ceux qui ne peuvent point servir à des utilités sérieuses.

Puisque les sociétés sont formées , le droit des gens exige que ceux qui possèdent de grands biens , fassent de grandes dépenses. Cette circulation assure leur revenu , qui doit sortir de leurs mains pour pouvoir y rentrer ; & fait vivre des hommes qui travaillent à leur rendre la vie plus douce.

On a beau louer les tems éloignés du siècle d'or, où les hommes, épars dans les campagnes , se bernoient aux simples dons de la nature. Ils ne sont jamais plus heureux, que quand ils savent faire concourir leur industrie à des secours mutuels.

Que chaque famille ait une petite terre , une petite vigne , un pe-

tit buisson; on mangera son pain sous un mauvais chaume: qu'il se forme une grande société, les plus misérables y trouveront plus de douceurs que dans une vie purement champêtre.

Une grande ville, en réunissant ceux qui ne possèdent rien avec ceux qui possèdent beaucoup, met les uns dans la nécessité de vivre de leurs talens, & inspire aux autres le goût de renchérir sur les vues simples de la nature: par ce moyen, les uns menent une vie délicieuse, qui est l'amusement & la richesse de ceux-là mêmes qui s'occupent de leurs plaisirs.

Il faut que tous les hommes soient employés; &, pour cet effet, qu'il regne une grande variété dans les arts. La misère vient de ce qu'il y a trop d'artistes en chaque genre de travail. A mesure que le raffinement du Goût inventera de nouveaux sujets de volupté ou d'agrément

ment, il diminuera le nombre des malheureux.

Ce sont, à la vérité, des choses superflues que le luxe fait rechercher, & qui blessent l'austérité des mœurs; mais ce sont des choses agréables, & qui donnent du pain aux deux tiers de Paris.

D'ailleurs, un homme qui épuise sa fortune par une magnificence immodérée, ne nuit point au bien de l'état; au lieu qu'il ne sçauroit y avoir trop de marque d'infamie pour ces petites ames qui se complaisent dans l'entassement de leurs trésors.

Un état ressemble au corps humain, & les finances au sang qui doit en remuer les ressorts: lorsque la circulation est arrêtée en quelque partie, toute la machine en souffre. Cette réflexion est justifiée par le bonheur que le commerce répand dans un royaume. L'abondance naît de la consommation. Pourvu que l'argent ne fasse

point de dépôt, tout le monde aura de quoi vendre & de quoi pour acheter.

Il faut à cet égard admirer la conduite généreuse de Louis XIV, qui proscrivit l'usage de certaines machines qui, en simplifiant le travail, rendoient inutiles la moitié des ouvriers. Il sçavoit qu'un roi est une espece d'océan qui reçoit un tribut des fleuves, proportionné aux eaux qu'il leur confie. Les grands monumens sont la gloire du prince qui les fait élever, l'avantage d'un grand nombre de sujets superflus, & des travaux qui embellissent un pays sans qu'il lui en coûte que du travail à des hommes pour qui il est un bien.

Ces grandes entreprises conviendroient moins à des états bornés, où à peine le nombre des hommes suffit pour des occupations essentielles. La pompe demande de grands princes & de grands empi-

res : elle ne peut même bien soutenir son éclat sans des citoyens puissans. Les loix de l'ostracisme étoient sages. Un Bernard devoit donner de l'ombrage dans une république : mais un souverain est heureux de trouver des ressources réunies ; & le peuple encore davantage , quand celui qui les possède les emploie au bonheur de sa patrie. Il faut de grands fleuves & de petits ruisseaux , pour rendre un pays fertile.

Si un particulier qui jouit de vingt millions , absorboit lui seul autant d'alimens que vingt mille hommes , l'intérêt public seroit de l'affommer , & d'établir plus de proportion dans les fortunes. Heureusement l'opulence n'étend point les forces de la nature : la consommation est égale pour un général & pour un soldat. La différence des états fait que l'un se nourrit seul , & que l'autre nourrit un équipage de cent hommes.

Cette supériorité de richesses dans

des citoyens généreux, loin de tarir l'abondance, y mêle de la douceur & de l'agrément: elle polit le Goût, parce qu'elle dédaigne ce qui n'est pas exquis. Les riches qui sont curieux ou magnifiques, concourent plus au progrès des arts, que le penchant des découvertes. Sans luxe, mille inventions qu'on admire aujourd'hui, & dont on se sert utilement, seroient ignorées. L'envie d'avoir de belles eaux jaillissantes, fut suivie de la decouverte merveilleuse des pompes.

Paris en valoit-il mieux dans le tems qu'il ne possédoit pas quatre carosses, quatre tapisseries, quatre voitures publiques? A la vérité, il étoit moins grand; ainsi il renfermoit moins d'hommes pour les recherches agréables. Mais aujourd'hui que nous avons des artistes, la sagesse veut que l'on conduise leur travail au plus parfait. Pourquoi ne pas les occuper sur du mar-

bre , puisqu'il est plus précieux que de la pierre ? On a raison de négliger les petites manufactures , & de ne vouloir que des hautelisses de Bruxelles ou des Gobelins. A considérer les choses dans le détail , un petit particulier peut s'incommoder par ce goût de magnificence ; mais le bien public favorise ces sortes de circulations qui tendent à son avantage. Un établissement comme celui des Gobelins , loin d'être onéreux à la France , enrichit d'excellens ouvriers du superflu de quelques personnages opulens , à qui il produit des ouvrages exquis.

La raison veut qu'on soit au-dessus de ces petits goûts ; qu'on ait l'ame assez haute , pour les soumettre lorsqu'on ne peut les contenir ; mais qu'on ne leur soit pas trop austère , si on peut les traiter favorablement. Elle veut qu'on donne de la variété à ses penchans ; car il faut d'agréables distractions dans la vie.

Qu'est-ce que c'est que cette misantropie des premiers citoyens de Sparte & de Rome ? Je consens qu'une petite troupe de vagabonds qui veut assurer sa conquête , prétende consacrer la rudesse de ses mœurs. D'autres motifs doivent la proscrire , lorsqu'on est en état de jouir de la paix. Les Romains n'étoient ni fort sages , ni fort heureux , dans ces tems où , après de grandes victoires , les consuls reprenoient la charrue.

Peut-être que cette austérité étoit moins un effet de leur grande modération sur les plaisirs , que l'ignorance d'une vie plus recherchée. Quand ils eurent connu les délices de l'Asie , leur humeur s'adoucit , & le luxe l'emporta sur la gravité des Catons.

Les loix somptuaires avoient des vues sages , en proscrivant l'usage de l'or sur les habits & dans les meubles : car les finances sont un bien.

réel dans un état , dont il faut user avec discrétion. Le bien du commerce veut que l'argent circule parmi des nations qui se font mutuellement part des avantages de leur pays : mais toute bonne politique défend de l'anéantir en objets frivoles , & encore plus de le donner par voie de tribut. Je dis enfin que la nation qui sçait le mieux tirer partie de l'industrie des hommes pour se procurer toutes les douceurs de la vie , est la plus sage & la plus heureuse.

L'ignorance est-elle plus avantageuse à la politique des princes , que l'étude des lettres ?

LA maxime qui dit qu'un peuple ignorant est plus souple & plus maniable que lorsqu'il est trop éclairé , & par conséquent que l'ignorance contribue plus au repos de

l'état que l'étude des lettres, n'est point vraie.

Tout peut nous convaincre qu'un peuple ignorant reçoit les inspirations qu'on veut lui donner. C'est une machine qui ne demande qu'un premier moteur, & qui lui obéit sans choix & sans discernement. Qu'un homme mal intentionné médite quelque révolution, l'ignorance lui assujettira tous les esprits.

Peut-être est-il aussi aisé de détourner l'impression qu'elle a reçue; de lui opposer de nouveaux prétextes, qui arrêteront le cours de ses premiers transports; & quelquefois même de lui inspirer une détermination subite, qui la repoussera contre son moteur : Mais la facilité qu'elle a à devenir le jouet de ceux qui prennent le soin de régler ses mouvemens, doit nous faire paroître sa flexibilité dangereuse. Du tems des Gracques, les tribuns & le sénat éprouverent que le peuple

Romain imitoit l'inconstance de ces vaisseaux qui attendent leur détermination des vagues & des vents, & qui se laissent emporter contre les vues du pilote.

Le peu que nous sçavons de l'histoire des Getes & des Tartares nous prouve que l'ignorance est favorable aux révolutions. Vit-on jamais de peuples moins lettrés que les Carthaginois, & de plus exposés aux querelles intestines ? L'empire Ottoman subsiste malgré la proscription des lettres : mais les entreprises des jannissaires envers leurs sultans, ne fait-elle pas sentir qu'il est aisé de les préparer aux plus grandes catastrophes ?

Depuis que l'Europe a dissipé les nuages de l'ignorance, on voit les peuples reconnoître l'autorité légitime des souverains, & ne pas se laisser effarer par un motif trompeur de religion.

Les lumieres de la raison font la

âreté de nos princes & de nos états. Dans un ſiècle plus éclairé, l'empereur Henri IV n'eût pas été obligé de fouiller ſon ſceptre par des abaiffemens qui dégradoient ſa gloire; & celle du pontife en triompha.

L'ignorance conduit au fanatiſme, & le fanatiſme ſe porte à toutes fortes d'attentats. C'eſt lui qu'on a vû ſe rougir du ſang de nos rois; & ſe couvrir du voile de la religion & de la piété, pour leur fermer injuſtement l'entrée du trône.

Je croirois ma puiffance plus affermie dans un état où chaque particulier ſe donneroit la liberté de pénétrer mes vues, d'observer mes démarches, d'éclairer mes deſſeins, de cenſurer même ma conduite, que ſi j'avois à gouverner des hommes ſtupides qui rempliroient mes projets en les reſpectant aſſez pour ne pas oſer les approfondir. Je regarde l'ignorance & la férocité qui

l'accompagne toujours , si nuisible aux princes , que je préférerois un empire sur des Cromwels & des Machiavels , à un empire sur des barbares qui m'adoreroient comme une divinité.

Tous les particuliers d'un état fussent-ils mal intentionnés à l'égard du prince , leur politique fait sa sûreté. Leurs mutuelles défiances , des vues opposées , une haine secrète , la jalousie , la crainte de la trahison , sont des obstacles à une révolution générale. Leurs desseins se croisent & n'ont jamais d'effet ; leurs murmures secrets sont désavoués par les empressemens qu'ils témoignent aux volontés du souverain ; & le trône même est affermi par les efforts opposés de ceux qui cherchent à l'ébranler. Mais loin que les lettres fassent des hommes suspects & dangereux ; en les dépouillant de leur rudesse , elles en font des hommes plus traitables , qui mettent

leur soin à polir la société & la rendre heureuse.

A un législateur, il faut des hommes ignorans ; trop de sagesse & de lumieres feroient un obstacle à l'établissement d'une société. Mais à un souverain dont le pouvoir suprême a des fondemens solides , il faut des hommes éclairés , parce qu'il les faut , ou assez sages pour reconnoître l'autorité légitime , ou assez politiques pour ne pas donner les mains à des factions sans intérêt & sans motifs. Nous vivons dans un état & sous un regne où on ne doit point craindre de nous ouvrir les yeux.

F I N.



213-4